

QUATORZIÈME ANNÉE

Tome XLV, no 9

Prix: 5 francs

BULLETIN
DE
l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

— 1914 —

BIBLIOGRAPHIE.

CHRONIQUE. — DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

INDEX ET TABLE.



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1914

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeur; à Paris, chez E. Leroux, 28, rue Bonaparte; à Leipzig, chez O. HARRASSOWITZ, 11, Querstrasse. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XII, correspondant aux années 1901 à 1912), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des douze premières années, mises en vente au prix de 300 francs.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Articles parus en 1914.

1. E. HUBER. — Etudes bouddhiques 1 fr. 50
2. H. PARMENTIER. — Le temple de Vat Phu 3 fr. 50
3. G. CÆDÈS. — Une recension palie des Annales d'Ayuthya 2 fr. 50
4. H. MASPERO. — Sur quelques textes anciens de chinois parlé 2 fr. 50
5. Notes et mélanges 3 fr. 50
- J. PRZYLUŚKI. — L'or dans le folklore annamite.
- A. BONIFACY. — Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin.
- R. DELOUSTAL. — Des déterminatifs en annamite.
- PHAM QUYNH. — Deux oraisons funèbres en annamite.
6. H. PARMENTIER. — L'architecture interprétée dans les bas-reliefs du Cambodge 3 fr. 50
7. R. ORBAND. — Les tombeaux des Nguyễn 3 fr. 50
8. H. MASPERO. — Rapport sommaire sur une mission archéologique au Tchō-kiang 3 fr. 50
9. Bibliographie. Chronique. Documents administratifs 5 fr. 00



BIBLIOGRAPHIE.

I. — INDOCHINE.

Georges CORDIER. *Littérature annamite. Extraits des poètes et des prosateurs.*
Hanoi — Haiphong, 1914.

La littérature annamite a ses détracteurs et ses admirateurs également passionnés ; tandis que ceux-ci la portent aux nues, les premiers vont jusqu'à en nier l'existence même. A vrai dire, il semble bien qu'elle ne mérite « ni cet excès d'honneur ni cette indignité » ; mais pour en juger impartialement, les documents manquaient un peu : les livres annamites écrits en *chữ nôm* sans être rares ne sont pas toujours faciles à obtenir, et même les éditions transcrites ne sortent guère de l'Indochine ; aucune bibliothèque, en dehors de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, ne possède de fond annamite méthodiquement organisé. M. C. qui travaille depuis quelque temps déjà à répandre une connaissance plus exacte de cette littérature, s'est efforcé cette fois-ci de composer un ouvrage qui, s'il ne peut tenir lieu d'une bibliothèque complète, doit du moins permettre aux lecteurs, par une revue rapide des meilleurs morceaux de ses divers genres, de se faire quelque idée de sa richesse et de sa variété.

Il ne faut pas oublier qu'en parlant de littérature annamite, les Français, à la différence des indigènes eux-mêmes, désignent sous ce nom exclusivement l'ensemble des livres écrits en langue annamite. En effet, il existe en réalité non pas une, mais deux littératures annamites, différant l'une de l'autre autant par les sujets traités que par les langues employées. Jusqu'à notre arrivée, les Annamites ne paraissent jamais avoir jugé leur langue capable d'exprimer des idées sérieuses : pour tout ce à quoi ils attribuaient quelque importance, ils avaient toujours recours au chinois. Histoire, géographie, droit, philosophie, médecine, géomancie, art militaire, poésie, tout ce qui fait le fond d'une littérature, ils l'ont écrit en chinois ; le chinois seul était enseigné dans les écoles ; les examens de leurs lettrés se passaient en chinois et portaient sur la langue et la littérature de la Chine ; la langue chinoise avait même dépassé le domaine purement littéraire pour envahir la vie publique et privée : l'administration tout entière, depuis les édits de l'empereur jusqu'aux simples requêtes adressées aux plus humbles fonctionnaires, la religion officielle, depuis les prières adressées par l'empereur au Temple du Ciel ou au Temple Ancestral, jusqu'à celles des notables dans le temple communal, les lettres de félicitations et de condoléances, tant

officielles que privées, les registres généalogiques tenus par chaque famille, les contrats passés entre particuliers, tout cela et bien d'autres choses encore, se faisait exclusivement en chinois. En regard de cette énorme importance accordée à la langue chinoise, qu'est-ce que les Annamites écrivaient en leur propre langue ? Assez peu de chose. Avant la conquête française, les œuvres écrites en langue annamite se réduisent à deux catégories : 1^o des œuvres légères, poèmes satiriques, érotiques, romanesques ; 2^o des œuvres édifiantes, poèmes didactiques, romans moraux, poèmes religieux, etc. Dans l'une et l'autre catégorie, la prose est inconnue : une seule forme est employée, la forme versifiée. On s'en est étonné parfois. La raison en est pourtant simple. Il ne faudrait pas croire en effet que, par cela seul qu'il était rédigé dans la langue nationale, un livre était accessible à un public beaucoup plus étendu que s'il avait été écrit en chinois. L'écriture annamite, formée à l'imitation de l'écriture chinoise, était d'une étude difficile, et ses caractères, les *chữ-nôm*, n'étaient guère connus que des lettrés, c'est-à-dire de ceux qui savaient le chinois. Au peuple, tout livre, quelle qu'en fût la langue, était également incompréhensible, mais il pouvait saisir le livre annamite en l'entendant réciter ; ces œuvres devaient donc être composées, non pour être lues, mais pour être récitées ; et pour que la mémoire en restât après audition, la forme versifiée, avec son rythme et ses rimes, s'imposait presque absolument ; pour plus de simplicité encore, c'est le vers des chansons populaires annamites qui fut généralement adopté.

Si par sa destination même, la littérature annamite subissait une série de limitations qui en réduisaient considérablement l'étendue, l'éducation des écrivains devait en imposer d'autres, presque aussi importantes, à son originalité. Tous les anciens auteurs annamites en effet sont des lettrés, élevés à la chinoise, imbus de science et de littérature chinoise ; en quelque langue qu'ils écrivent, il n'oublent jamais leur modèle chinois. Pour le fond, si on excepte quelques pièces de vers assez courtes surtout d'inspiration érotique ou satirique. La plupart des œuvres annamites sont imitées, adaptées ou traduites d'œuvres chinoises : le plus célèbre poème, le *Kim Vân Kiều* même est la traduction presque littérale d'une nouvelle chinoise. Chaque fois que la destination même de l'œuvre n'imposait pas les rythmes populaires, les auteurs, rendus à eux-mêmes, ont purement et simplement adopté le vers chinois, et les formes poétiques chinoises ; celles-ci se retrouvent toutes en annamite, poésie régulière, *thơ* 詩, pièces pour le chant, *ca* 歌, pièces en vers libres, *phú* 賦, etc. à peine modifiées par les nécessités du langage. Enfin pour le style, toutes les comparaisons, tous les exemples, toutes les allusions sont empruntés aux mœurs, à l'histoire et aux légendes de la Chine : on chercherait vainement, en dehors de quelques pièces de circonstance, la moindre allusion à l'histoire ou à la légende de l'Annam, ou à ses coutumes particulières.

Ainsi la littérature annamite doit se cantonner dans un cercle assez étroit : peu de profondeur dans les idées, jamais de prose, peu d'originalité dans le

fond et dans la forme, enfin aucun caractère national. Ses auteurs mêmes ne lui ont jamais attribué grande importance : n'y cherchons pas ce qu'ils n'y ont pas mis. N'oublions pas que le génie littéraire des Annamites a porté son effort ailleurs : il s'est manifesté à la fois souple, varié et original dans des œuvres composées en chinois. Et si quelques beaux poèmes prouvent qu'ils auraient pu créer une littérature nationale de valeur, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne l'ont jamais fait.

De ces vérités, d'ailleurs, nul n'est mieux persuadé que M. C. « Alors que « les œuvres populaires directement écrites en *nôm*, c'est-à-dire en langue « annamite, sont généralement des passe-temps de lettrés, auxquels les « auteurs n'ont pas apporté tous leurs soins, la prose, c'est-à-dire les textes en « langue chinoise, est au contraire d'un style châtié et plus fini ; la pensée « même y gagne en hauteur et en précision ; la composition mieux ordonnée, « plus serrée donne au morceau plus d'unité et plus de valeur. Les bons « écrivains, qui ont daigné écrire en *nôm* à leurs heures de loisir, ont consacré « le meilleur de leur temps à composer en caractères ». Il était difficile de caractériser plus fortement la situation respective des œuvres écrites par des Annamites en langue annamite et en langue chinoise.

Toutefois, M. C. tire de là une singulière conclusion. Jugeant que les œuvres en langue annamite ne représentent que la partie la plus faible et la moins intéressante de l'activité littéraire des Annamites, il a ajouté à ses extraits toute une série de traductions de chinois ; aucun des prosateurs, sauf quelques-uns tout récents comme Trưông-vinh-Ký ou Paulus Cũa, n'a écrit en annamite, mais en chinois, et les extraits de leurs œuvres, qui forment presque tout le dernier quart de l'ouvrage, sont en réalité des traductions expressément faites pour la circonstance. M. C., qui est professeur, n'ignore pas l'importance de la forme et du style en littérature : or il est bien évident que, quelle qu'en soit la valeur, les traductions de ses lettrés ne peuvent en aucune façon tenir la place de l'œuvre originale composée en une langue différente. Serait-ce qu'à son avis, dans l'état actuel de la langue et de la littérature annamites, les questions de style ne se posent pas encore et qu'il n'y a pas à proprement parler de bon et de mauvais annamite ? Si telle est sa pensée, j'avoue que je n'oserais le suivre aussi loin, ni porter un jugement aussi sévère. Mais, dit-il, « l'annamite et le chinois présentent dans leur grammaire et leur syntaxe une précieuse analogie qui permet une traduction presque littérale, en sorte que l'originalité du texte est intégralement respectée. Cela revient en somme à une simple transcription ». M. C. qui sait le chinois, semble oublier que la syntaxe chinoise est exactement inverse de la syntaxe annamite. Au reste l'aptitude d'une langue à la traduction n'est pas une question de grammaire, mais tient surtout à son degré de culture, qui lui permet de rendre plus ou moins bien les nuances de l'original ; et il est indéniable que la langue annamite, peu et mal travaillée, est des moins propres à la traduction d'une langue de

forte culture littéraire comme le chinois ou le français. Les lettrés d'autrefois le savaient bien, qui n'ont jamais cherché à faire des traductions serrées et suivies de livres chinois, même des classiques. En fait le procédé de M. C. est inadmissible ; nul n'aurait l'idée de classer Marc-Aurèle dans la littérature latine ou Chamisso dans la littérature française, ni surtout de donner des traductions de leurs œuvres dans des anthologies. Une histoire de la littérature annamite doit une place à Ngô-thì-Sĩ, Lê-quí-Đôn, etc., mais non un recueil de morceaux choisis d'œuvres en langue annamite.

Ces réserves faites, on ne peut que louer M. C. de la façon dont il a su mener à bien l'œuvre délicate qu'il avait entreprise. Même pour une littérature aussi peu abondante que celle de l'Annam, un recueil de morceaux choisis n'était pas inutile qui condensât en quelques pages le meilleur de sa substance. C'est bien là ce qu'apporte ce nouvel ouvrage ; il réunit sous un petit volume les pages non seulement les meilleures, mais surtout les plus caractéristiques de la poésie annamite ; le choix des morceaux est généralement heureux ; les extraits donnent bien l'aspect propre de chacun des genres de cette poésie et permettent d'en reconnaître les différences et définir le style.

En finissant, je signalerai à M. C. quelques erreurs de détail qui pourront être corrigées dans les éditions postérieures.

P. 7. « Nous avons une inscription du XIII^e siècle où l'on rencontre des chũ-nôm ». Lire XIV^e siècle, l'inscription est de 1343 (BEFEO. XII, I. 7 note 1).

P. 8, note 1. Sur la composition et l'histoire du *Linh-nam trich quai* 嶺南摘怪, voir BEFEO, X (1910), 584, note 1. — La traduction en langue annamite de ce livre, rédigé en chinois, qu'a publiée M. NORDEMANN peut difficilement être appelée (p. 34) « le texte le meilleur ».

P. 39. « Le *Kim-Vân-Kiêu* est une adaptation du roman chinois *Thanh nhân tài tình lục* 青人才情錄, classé parmi les *Tài-từ* et commenté par le fameux *Thánh-Thán* 聖嘆 ». Je ne sais où M. C. a trouvé le titre qu'il

(1) Le nombre des fautes d'impression, sans être exagéré, étant données les difficultés spéciales de correction de l'annamite, est cependant trop élevé pour un ouvrage destiné aux écoles. En voici quelques-unes relevées en quelques pages. p. 4ⁱ, v. 11, *chướng*, corr. *trướng* 帳 ; *ibid.* v. 22, *áo quần như nệm*, la rime (*lên, tiển*) exige une lecture *nền* ; p. 42, *thanh-minh* corr. *Thanh-minh* ; p. 43, v. 1, *cảnh Giao*, corr. *dao* 瑤 ; *ib.* v. 14, *Đông-tước*, corr. *Đông-tước* 銅雀 ; *ib.* v. 14, *Đôn*, corr. *Rôn* ; p. 53, v. 29, *nam-kha*, corr. *Nam-kha* 南柯 ; p. 54, v. 12, *nằm*, corr. *nằm* ; p. 55, *trướng*, corr. *trướng* ; — p. 58, v. 24, *chước*, corr. *trước* ; p. 59, v. 6, *Quảng-văn-dinh*, corr. *Quảng-văn-Dinh* 廣文亭 ; etc...

J'ajouterai qu'à mon avis, il aurait été préférable de ne pas écrire les vers des poèmes indistinctement en distiques : il était intéressant de marquer par un artifice de composition typographique certains essais de variété rythmique, par exemple les quatrains du dernier extrait du *Gia huấn ca* (p. 64-65) et ceux du *Chinh phụ ngâm* et du *Cung oán* (p. 52-56). La disposition imitée celle de nos strophes, qu'a adoptée l'auteur annamite de la transcription en caractères latins (*quốc-ngữ*) de ce dernier poème est logique et claire, et aurait pu être imitée avec avantage.

donne : le manuscrit de l'École Française d'Extrême-Orient porte sur la couverture celui de *Thanh tâm tài tử* 清心才子, qui n'est qu'un *hiệu* de Phạm-quí-Thích 梵貴適, un écrivain célèbre des dernières années des Lê, et à l'intérieur celui de *Kim Vân Kiều truyện* 金雲翹傳; la nouvelle est donnée comme l'un de *vai chou* 外書 de Kin Cheng-t'an 金聖嘆, avec des jugements de lui signés du nom de sa bibliothèque, *Kouan-houa l'ang p'ing louen* 貫華堂評論, et un commentaire de Phạm-quí-Thích, 清心校註; l'édition imprimée à Hà-nội en 1896 portait le titre de *Kim Vân Kiều lục* 金雲翹錄 et n'avait pas de nom d'auteur (voir la traduction du *Kim Vân Kiều* de DES MICHELS, *Introd.*, II, n. 1). Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'attribution à Kin Cheng-t'an est des plus douteuses; il me semble même que c'est une erreur dont on peut voir l'origine; si le Kouan-houa l'ang 貫華堂 est la bibliothèque de Cheng-t'an, Hoa-đường 華堂, dans Hải-dương, est le nom du village natal de Phạm-quí-Thích, une correction d'un scribe trop savant aura ajouté le caractère 貫 en tête du colophon 華堂評論, et par là se sera introduit le nom, un peu trop célèbre, de Kin Cheng-t'an. Tout ce que nous pouvons dire des sources du *Kim Vân Kiều* est donc que le poème est traduit (ce mot convient beaucoup mieux au travail de Nguyễn-Du que le terme d'adaptation qu'emploie M. C., car il ne s'écarte guère de son prototype qu'autant que les différences de langage et les nécessités du genre poétique l'y obligent) d'une nouvelle chinoise qui avait été publiée avec des commentaires par Phạm-quí-Thích dans les dernières années du XVIII^e siècle.

P. 49. M. C. a certainement raison de repousser l'opinion que la fin du *Kim Vân Kiều* (la jeune fille ressuscitée retrouvée par Kim Trọng et l'épousant) a été « ajoutée après coup pour atténuer le ton et l'allure trop pessimistes de l'ouvrage »: aux raisons de critique qu'il donne, il pourrait ajouter, ce qui tranche la question, que cet épisode se trouve déjà dans la nouvelle chinoise et que Nguyễn-Du, ici comme partout ailleurs, ne fait que suivre pas à pas son modèle.

P. 57. « *Cửa chình* est un terme poétique servant à désigner l'étude ». C'est la traduction de l'expression chinoise *Trình môn* 程門, qui signifie « l'école de Trình-tử » 程子, et par extension, ce personnage étant le chef de la grande école, aujourd'hui officielle, des commentateurs des livres classiques, « la doctrine des lettrés ».

P. 58. *Máng xem rừng Phạm thú mẫu* (et note 3) lire *Phạm*. Dans la note, s'il est permis de dire que le mot *Phạm* désigne « en général tout ce qui a trait à la religion bouddhique », il ne faut pas ajouter qu'il « désigne le boud-dha », ce qu'il ne fait jamais : c'est en effet le mot chinois 梵 qui est, on le sait, la transcription du nom du dieu Brahmā.

P. 60. n. 2. « *Diêm-phù*, expression bouddhique qui signifie l'inconstance des choses humaines ». *Diêm-phù* 閻浮 signifie simplement « enfer ».

P. 95. n. 1. Il me paraît insuffisant de définir le bodhisattva Avalokiteçvara comme étant « la déesse bouddhique (Quan-âm) dont la pagode se trouve à Hương-tích, lieu de fervent pèlerinage ».

P. 115, n. 1. Du moment que M. C. croit nécessaire de mettre une note au nom de « Vương-mẫu », il aurait dû donner le nom complet Tày-vương-mẫu 西王母.

Ibid. n. 2. L'explication sur la légende de Hậu Nghệ 羿 est inexacte.

P. 151. Le caractère 鳶 doit se transcrire *Trãi* et non *Chãi*.

P. 154. L'attribution à Lê-quí-Đôn du *tin-hnghĩa* intitulé *Mẹ ơi, con muôn lây chông*, est de l'aveu des Annamites mêmes, dénuée de tout fondement (voir la notice de la transcription, publiée à la suite du *Cung oán ngâm khúc*, Hanoi, Imprimerie Nguyễn-văn-Vĩnh, 1911, p. 28).

P. 155. Il me semble un peu exagéré de dire que Lê-quí-Đôn « faisait l'admiration des lettrés chinois qu'il émerveillait par son érudition incomparable et sa grande facilité de composition », pour les éloges de politesse qui lui sont décernés dans les préfaces que des Chinois ou des Coréens lui ont données pour son *Quần thơ khảo biện* 群書考辨 (1757) : dans tous les pays du monde les préfaciers sont complaisants, et il ne faut pas toujours les prendre au mot.

H. MASPERO.

HOBSON. *Numeral systems of tibeto-burman dialects*. (*Journ. Roy. As. Soc.*, N. S. XLV (1913), 315-336.

Id. *Note on the word for « Water » in tibeto-burman dialects* (*Ibid.*, N. S. XLVI (1914), p. 143-150.

Il existe encore aujourd'hui un groupe de langues qui a réussi à échapper à l'étude scientifique : c'est celui des familles himalayennes et tibéto-birmanes. Là la fantaisie se donne libre carrière. La linguistique y est une sorte de petit jeu de société où chacun peut lâcher la bride à son imagination, sans que rien vienne entraver la liberté des hypothèses.

Les règles du jeu sont assez simples. On prend d'une part une centaine de langues himalayennes dont la plupart ne sont guère connues que par de médiocres vocabulaires, et de l'autre de gros dictionnaires du tibétain et du birman (mais ce dernier est assez rarement utilisé); comme dernière ressource, le chinois. Toutes ces langues sont (ou sont déclarées) monosyllabiques. Le jeu consiste à prendre une série de monosyllabes de langues différentes exprimant une idée donnée, et à les ranger dans un ordre tel que deux mots placés immédiatement à la suite l'un de l'autre aient toujours un élément (initiale, voyelle ou finale) commun ou peu différent. On voit de suite le rôle spécial du tibétain: grâce au nombre énorme de consonnes qu'il place avant et après son unique voyelle, il permet de créer un lien entre les mots les plus disparates. Quand on a réussi à achever ce petit classement, la partie est gagnée, et on a établi le « pedigree » d'un mot. Pour réussir, il est inutile de s'occuper des résultats acquis par ailleurs : au reste ceux-ci ayant été acquis par les mêmes procédés, il n'importerait guère.

Les articles de M. H. ne font pas exception à cette habitude. Je ne crois pas utile de les discuter en détail. Il est insignifiant de montrer que quelques mots birmans sont transcrits d'une façon qui ne représente ni l'orthographe ni la prononciation, ou de noter quelques autres erreurs de détail. C'est le principe même sur lequel ces travaux sont fondés qui est faux, et ils relèvent plutôt de la l'étymologie telle qu'on la pratiquait autrefois, que de la linguistique moderne. Ne serait-il pas temps d'abandonner ce procédé qui n'a pas donné, qui ne peut jamais donner de résultat ? Au lieu de faire la chasse aux « formes intermédiaires » à travers d'innombrables dialectes mal connus, dont on ne sait souvent même pas s'ils ont le moindre rapport réel de parenté, il faudrait s'efforcer d'établir les lois phonétiques d'équivalence entre ceux d'entre eux qui se prêtent le mieux à cette comparaison. Il est au moins bizarre que nous ayons de nombreuses études générales sur les « dialectes tibéto-birmans », par quoi on entend des dialectes de parenté moins que certaine, mais que la comparaison scientifique du tibétain, du birman et du lolo, qui sont sûrement apparentés, n'ait jamais été tentée, bien que des instruments de travail excellents soient à la portée de tous.

Les articles de M. H. témoignent d'un travail considérable. On ne peut que regretter de voir un effort aussi consciencieux dépensé en pure perte.

H. MASPERO.

H. BRENIER, Chef du Service des Affaires économiques au Gouvernement général. — *Essai d'Atlas statistique de l'Indochine française*. — Hanoi-Haiphong, Impr. d'Extrême-Orient, 1914, in-fol. 256 pp. 83 graphiques et 38 cartes.

Le travail de M. Brenier porte le titre modeste d'*Essai*, mais cet essai est celui d'un maître qui connaît et domine tous les documents, qui sait apprécier et situer tous les faits. Si le tableau qu'il nous donne de l'Indochine n'est pas définitif, cela tient simplement à ce que, sur plusieurs points, les études des services compétents sont encore incomplètes. Par exemple, on ne connaîtra l'exacte superficie de nos territoires qu'après l'achèvement de la carte entreprise par le Service géographique ; le chiffre de la population restera forcément approximatif tant qu'on n'aura pas procédé à un véritable recensement ; et la climatologie ne pourra être déterminée avec précision tant que le directeur de l'Observatoire devra reconnaître que « les observations présentent encore de vastes plages d'incertitude ». En dépit de ces lacunes, il existe dès maintenant sur les aspects physiques et sociaux de nos possessions une masse d'informations suffisantes à les caractériser dans leurs traits essentiels. La difficulté était de les présenter sous une forme claire et concise, de manière à les faire aisément comprendre et retenir. La méthode graphique est assurément celle qui se prête le mieux à cet objet. M. Brenier a donc mis l'Indochine en « graphiques ».

Peut-être y a-t-il quelque excès dans ce parti pris. Pour décrire, par exemple, la composition du Conseil de Gouvernement ; il semble qu'il suffirait de donner les chiffres : Français fonctionnaires, 16 ; Français non fonctionnaires, 11 ; indigènes 5 ; et on voit mal ce que ces très simples données gagnent à être illustrées d'un cercle divisé en trois secteurs (graphique n° 4). Mais le seul point important, c'est que les figures, parfois un peu compliquées, soient éclairées par un commentaire bien fait. Celui de M. Brenier est tel que seule une longue et familière connaissance des questions administratives et économiques pouvait permettre de l'écrire : il est l'œuvre d'un technicien émérite, qui sait exactement ce qu'il faut dire et comment il faut le dire pour être à la fois bref et complet. Inutile d'ajouter que tous les renseignements sont à jour et puisés aux meilleures sources.

L'ouvrage s'ouvre par une *Introduction* où sont étudiés le relief du sol, le climat, la répartition de la population, enfin l'ethnographie de l'Indochine. Il se divise ensuite en deux grandes parties : 1° *l'Indochine administrative* (Gouvernement général, administration des cinq pays, justice, armée et marine, finances, service de santé, enseignement, postes et télégraphes, travaux publics, services agricoles et commerciaux, service forestier, service géographique) ; 2° *l'Indochine économique* (produits alimentaires, plantes industrielles, forêts, mines, pêche, chasse, élevage, voies de communication, hydraulique agricole, commerce). Enfin sous le titre de *Conclusions*, une dernière série de graphiques résume les relations commerciales de l'Indochine avec les pays d'Extrême-Orient et la métropole.

L'Atlas constitue ainsi une petite encyclopédie de l'Indochine où tous ceux qu'intéressent les questions coloniales trouveront sans peine une riche et exacte information.

L. F.

Georges MASPERO. — *Le Royaume de Champa*. — Leide, E. J. Brill, 1914 ; in-8°, XIV-374 p.

Cet ouvrage a paru en une série d'articles dans le *Toung Pao* de 1910 à 1913. Son auteur, M. Georges Maspero, administrateur des Services civils de l'Indochine, en a fait faire un tirage à part auquel il a eu l'excellente idée d'ajouter un bon index historique et archéologique qui rendra d'appréciables services.

Il faut hautement reconnaître que cet ouvrage témoigne d'un travail considérable. Pour écrire son étude de l'histoire chame M. Georges Maspero s'est imposé la tâche écrasante de dépouiller méthodiquement les vestiges de l'épigraphie indigène et les textes étrangers concernant le Champa. Je bornerai les remarques qui vont suivre à l'examen de ces derniers et à l'appréciation des résultats où ils ont conduit l'auteur. A la vérité les textes

étrangers et plus particulièrement les travaux chinois sont les plus précieux et les plus abondants, et sans eux l'histoire du Champa que permettraient d'écrire l'épigraphie chame et les documents khmers serait singulièrement abrégée.

De GUIGNES, le Père GAUBIL et, en 1904, M. P. PELLIOU avaient déjà utilisé quelques-uns des documents de langue chinoise sur le Champa. Mais, écrit M. Georges Maspero (p. ix) : « ce ne sont que dépouillements forcément superficiels. Il fallait rechercher tous les textes chinois ayant trait au Champa ou en parlant incidemment et les traduire tous sans en excepter un seul : c'est à quoi je me suis attaché... » Malgré ses louables efforts il ne semble pas que M. Georges Maspero se soit tout à fait acquitté de la tâche qu'il s'était imposée; je pense avoir l'occasion de le montrer dans les notes que je réunis ici.

Je voudrais d'abord formuler quelques remarques relatives à la manière dont l'auteur transcrit les noms et les mots chinois. A vrai dire il s'est excusé avec tant de franchise (p. ix, note 2) des erreurs qu'il pourrait commettre à ce sujet que j'ai des scrupules à les lui signaler aujourd'hui. En cette matière je suis partisan de la plus grande liberté pour ce qui touche au choix du système, mais, le choix fait, j'estime qu'il faut s'y maintenir et que tout écart suffit à déparer même un bon livre. Aussi n'ai-je pas l'intention d'incriminer ici un système de transcription, qui d'ailleurs est le nôtre, mais plutôt de reprocher à M. Georges Maspero de ne s'être en réalité soumis à aucun système et, en quelque sorte, de n'avoir même pas été fidèle à ses erreurs. Transcrire (p. viii) *Kiao-Tchi* pour *Kiao-tche* 交趾; (p. 7) *cheng-cheng* pour *sing sing* 猩猩; (p. 26) *mou-pei* pour *mo-pai* 膜拜; (p. 30 et passim) *po* pour *p'o* 婆; (p. 71) *T'ong-che* pour *ts'ong-che* 從事; (p. 116) *tchen koan* pour *tcheng-kouan* 貞觀; (p. 173) *chen* pour *che* 使 ou même (p. 210) *Teheou* pour *Tseou* 鄒 sont des fautes vénielles dont il n'y aurait à tenir rigueur à personne; mais (p. 83) *Teou* pour *Teng* 鄧; (p. 87) *Tsang Yin* pour *Tsang Lin* 臧麟 et (p. 248) *li* pour *mai* 埋 etc. sont manifestement des fautes de lecture qu'il convient de relever. Enfin il est inadmissible que M. Georges Maspero écrive (p. 68) « Lin-Y » à deux reprises différentes alors qu'il adopte partout ailleurs l'orthographe « Lin-yi »; (p. 244) « Tou Po » pour Java quand il écrit « Chö-po » à la page 131; et surtout que pour un des noms du pays même dont il écrit l'histoire, « Tchan-tch'eng 占城 », il transcrive tantôt « Tchen-tch'eng » (p. 2), tantôt « Tch'eng-Cheng » (p. 128 et p. 146) et enfin *tchang* pour le seul mot *tchan* 占 (p. 302). J'insiste sur la nécessité de transcrire correctement au moins les noms propres. Si M. Georges Maspero avait eu moins d'incertitude en ce qui touche par exemple à la transcription correcte *Tchan-tch'eng* 占城 il n'aurait, je crois, pas eu d'hésitation à admettre (cf. p. 2, note 2) que le nom sanscrit *Āmpā* est à l'origine du terme Tchan-(tch'eng).

Enfin M. Georges Maspero n'a pas eu à sa disposition tous les ouvrages chinois qui intéressent le Champa. Parmi les textes qui sont d'importance capitale il faut encore signaler les ouvrages suivants sur lesquels je dirai quelques mots.

- I. — *Lin-yi ki* 林邑記 (fin du ^ve siècle).
- II. — *Chouei king tchou* 水經註 (527 A. D.).
- III. — *Tao yi tche lio* 島夷志畧 (1349).
- IV. — *Ngan-nan k'i cheou pen mo* 安南梁守本末 (1404 à 1432).
- V. — *Ying-yai cheng lan* 瀛涯勝覽 (début du ^{xv}e siècle).
- VI. — *Sing tch'u cheng lan* 星槎勝覽 (1436).
- VII. — *Ming yi l'ong-tche* 明一統志 (1461).
- VIII. — *Si-yang tch'ao kong tien lou* 西洋朝貢典錄 (1520).
- IX. — *Yue kiao chou* 越嶠書 (1552).
- X. — *Sseu-yi k'ao* 四夷考 (1564).
- XI. — *Tong si yang k'ao* 東西洋考 (1618).

I. — *Lin-yi ki* ou *Notes sur le Lin-yi*. — Je n'ai pas encore pu déterminer l'auteur de cet ouvrage (1) qui semble n'avoir jamais été signalé jusqu'à

(1) Un *Lin-yi ki* est cité avec quelques extraits dans le *Nan-fang ts'ao-mou tchouang* 南方草木狀 de Ki Han 嵇含 (264-307 A. D.) [Cf. édition du *Han-wei ts'ong-chou*, f° 4 v°] qui l'attribue à Tong Fang-cho 東方朔 des Han. C'est là une tradition inacceptable et le passage du *Nan-fang ts'ao-mou tchouang* doit être interpolé. Une citation que ce dernier ouvrage donne du *Lin-yi ki* se retrouve en effet dans les fragments qui ont subsisté jusqu'à nos jours ; or ces fragments mentionnent le nom d'un roi cham Fan Wen 范文 qui régna de 336 à 349 de notre ère et mieux encore contiennent une date (413 A. D.). Il y a donc une impossibilité matérielle à ce que le *Lin-yi ki* actuel ait été connu de Ki Han, mort en 307 de notre ère. (Cf. sur lui *Tsin chou*, k. 89, ff° 2 v°-3 v°) et surtout à ce qu'il soit attribuable à Tong Fang-cho. De plus on peut, en thèse générale, avancer que toute attribution de faits ou d'ouvrages au Tong Fang-cho semi-historique et semi-légitime des traditions taoïques est à écarter d'office si rien ne vient l'appuyer dans les biographies que donnent de lui le *Che-ki* (k. 126, f° 3 v°) et l'*Histoire des Han antérieurs* (k. 65, ff° 1 ssq.). — Le *Nan-fang ts'ao-mou tchouang* lui-même ne me paraît pas s'être transmis intact du III^e siècle à nos jours ; en dehors de l'interpolation que je viens de signaler on y relèverait aisément plusieurs passages suspects : c'est pourquoi je n'ai pas voulu faire état de quelques phrases où apparaît le nom du *Lin-yi* (f° 4 r° ; 4 v° (bis) ; 5 r°) ; seule la dernière, qui nous apporte la mention de l'ambassade de 284 paraît offrir des garanties suffisantes d'authenticité. — On trouvera les éléments d'une bibliographie critique de l'œuvre de Ki Han dans le *tche* que Wang Mouo 王謨 a ajouté en appendice à l'édition du *Han-wei ts'ong-chou* et aussi dans les ouvrages suivants : *Tche-tch'ai chon-lou kai-l'i* (k. 8, f° 35) ; *Wen-hien l'ong-k'ao* (k. 205, f° 14 r°) ; *Tsin-chou* (k. 72, f° 6 r° col. 11) etc. — En dehors du *Han-wei ts'ong-chou* et de ses recensions différentes, le *Nan-fang ts'ao-mou tchouang* a été incorporé aux collections suivantes : *Long-wei pi-chou* 龍威秘書 1, 3 ; *Chouo-feou* 說郛, civ ; *Chan kin tsu tche* 山居雜誌, 1 ; *Po-tch'ouan hio-hai* 百川學海, kouei tsi ; *Ko-tche ts'ong-chou* 格致叢書, po-wou ; *Wou-tch'ao siao-chouo* 五朝小說, tsa tche kia ; *Po ming kia chou* 百家書, 98. — La bibliothèque de Nankin en possède une édition des Ming, établie sur un texte de l'époque des Song (cf. *Chan-pen chou-che ts'ang-chou tche* k. 12 f° 11 r°).

présent. Par son titre, par l'état fragmentaire dans lequel il nous est parvenu et par son contenu je pense qu'il faut le faire remonter assez haut et j'inclinerais à le dater de la fin du ^v^e siècle. Nous ne le connaissons aujourd'hui que par des fragments recueillis dans le *Chouei king tchou* 水經註 (527 A. D.), dans le *Chou-feou* 說郛 LXII (collection compilée au ^{xiv}^e siècle et refondue en 1647), dans le *Tong si yang k'ao* 東西洋考 (1618), dans le *Pien-yi tien* 邊裔典 (section 96) dont la faible portion conservée fait d'ailleurs double emploi avec une partie du fragment édité par le *Chou-feou*. Il serait utile de compulsier d'autres encyclopédies dans le but d'y retrouver de nouveaux extraits. En tout cas je crois intéressant de réunir et de traduire ici les passages du *Lin-yi ki* que de rapides recherches m'ont permis de retrouver.

LIN-YI KI 林邑記.

[Extraits du *Chouei king tchou* kk. 36 et 37.]

(k. 36 fo 18 vo).

城去林邑步道四百餘里...
 其城治二水之間三方際山南北瞰水東西澗浦流漆城下城西折
 十角周圍六里一百七十步東西度六百五十步甃城二丈上起甃牆
 一丈開方隙孔甃上倚板板上五重層閣閣上架屋屋上架樓樓高者
 七八丈下者五六丈城開十三門凡宮殿南向屋宇二千一百餘間市
 居周繞阻峭地險故林邑兵器戰具悉在區粟多城壘自林邑王范胡
 達始秦餘徙民染同夷化日南舊風變易俱盡巢棲樹宿負郭接山榛
 棘蒲葦騰林拂雲幽煙冥緬非生人所安。

(fo 21 ro).

盡絃滄之激遠極流服之無外地濱滄海衆國津運...
 浦通銅鼓外越安定黃岡心...

(fo 21 ro et vo).

外越紀粟望都紀粟出浦陽浞便州至典由渡故縣至咸驢咸驢屬
 九真咸驢已南巖磧滿岡鳴咆命隣警嘯聒野孔雀飛翔蔽日籠山渡
 治口至九德...

...九德九夷所極故以名郡。

(fo 22 ro).

義熙九年交趾太守杜慧度造九真水口與林邑王范胡達戰擒斬
 胡達二子虜獲百餘人胡達遁五月慧度自九真水歷都粟浦復襲九
 真長圍跨山重柵斷浦驅象前鋒接刃城下連日交戰殺傷乃退...

(fo 22 vo).

松原以西鳥獸馴良不知畏弓寡婦孤居散髮至老南移之嶺岬不
 踰仍倉庚懷春於其北翡翠熙景乎其南雖嚶嚶接響城隔殊非獨步
 難遊俗姓塗分故也。

(f° 23 r°).

渡比景至朱吾...

屈都夷也...

(f° 29 v°).

漢置九郡儋耳與焉民好徒跳耳廣垂以爲飾雖男女褻露不以爲羞暑褻薄日自使人黑積習成常以黑爲美離騷所謂玄國矣.

(f° 30 v°).

建武十九年馬援樹兩銅柱于象林南界與西屠國分漢之南疆也土人以之流寓號曰馬流世稱漢子孫也.

(k. 37 f° 8 v°).

自交趾南行都官塞浦出焉.

[Extrait du *Chouo-feou* LXII.]

林邑記

闕名.

檳榔樹大圍丈餘高十餘丈皮似青銅節如斑竹下本不大上末不
小遠近爲林千萬若一森秀無柯端頂有葉其葉帶條派開破仰望沙
數如彈繫蕉於竹沙風至獨動似舉羽扇之掃天葉下繫數房房綴十
數子家遠界有靈鷲能知吉凶覘人將死食屍肉盡乃去家人取骨燒

爲灰投之于水.

飛魚翼如蟬飛則凌雲沉泳海底.

延袤六十里土多香木金寶物產大抵與交趾同以磚爲城屋炭塗
之皆開北戶以向日或東西無定...

王范文鑄銅爲牛銅屋行宮...

林邑王明達獻金鑄指環...

從林邑往金山三十餘里遠望金山巖峨而赤城照耀似天澗壑谷
中亦有生金形如虫身細者似蒼蠅大者若蜂蟬夜行燿光如螢火.

王范文先是奴初牧牛洞中得鯉魚私將還炙食之其主檢求文恐
給曰將礪石還非魚也主往看果是石文知異看石有錢鑄石爲兩刀

祝曰魚爲刀若斫石入者文當爲此國王斫石卽入人情漸附之....

[Extrait du *Tong si yang k'ao*.]

(k. 12, f° 13 v°).

林邑山楊梅大如杯椀以醞酒號梅香耐非貴人重客不得飲.

1. — *Lin-yi ki*.

[Extraits du *Chouei king tchou* (Edition du *Wou-ying tien*).]

[k. 36, f° 18 v°].

« La ville fortifiée (de K'iu-sou 區粟) se trouve environ à 400 li de route (de la capitale) du Lin-yi.... Cette ville fortifiée est établie entre deux rivières ; de trois côtés elle touche à des montagnes ; au Sud et au Nord elle

fait face aux cours d'eau ; prises entre les montagnes à l'Est et à l'Ouest les rivières suivent leur cours et s'unissent au pied des remparts. (Ces) remparts, qui forment dix angles du côté de l'Ouest, mesurent 6 *li* et 70 *pou* de tour ; de l'Est (1) à l'Ouest, ils mesurent 650 *pou* ; sur une assise en briques haute de 2 *tchang* s'élève un mur de briques de 1 *tchang* percé de meurtrières carrées. Sur les briques (du mur) sont appliquées des planches surmontées elles-mêmes de pavillons à cinq étages. Ces pavillons sont recouverts de toits qui supportent des tours dont les plus élevées atteignent 7 à 8 *tchang* et les plus basses 5 à 6 *tchang* de hauteur. Treize portes s'ouvrent dans les remparts. Tous les bâtiments publics font face au Sud ; il y a environ 2.100 maisons d'habitation. Des marchés et des maisons entourent (les fortifications). Le terrain est difficile à cause des obstacles (la ville est d'une grande importance stratégique) ; c'est pourquoi tout le matériel de guerre du Lin-yi est concentré à K'iu-sou. C'est à partir de Fan Hou-ta 范胡達, roi du Lin-yi, (2) qu'on commença (à y construire) beaucoup de fortifications. Les habitants descendants des exilés des Ts'in 秦 (255-206 av. J.-C) s'y sont corrompus au contact des barbares (indigènes) et les mœurs anciennes du Je-nan sont complètement transformées ; ils habitent des huttes de branchages sur les arbres et y passent les nuits. L'enceinte extérieure (3) est située près de montagnes qui, dans un lointain confus, se couvrent d'arbustes épineux, d'herbes et de joncs et d'où jaillissent des forêts que les vapeurs obscurcissent et que les nuages frôlent. Ce n'est pas un lieu où l'homme puisse vivre en paix (4). »

[*Ibid.*, f° 21 r°].

« Aboutissant aux limites lointaines des vastes océans, touchant aux extrémités des terres d'exil au-delà desquelles il n'y a rien, ce pays est borné par des mers où passent (des barques) de tous les pays.... Le bras de rivière (Tou-kouan sai pou 都官塞部) communique avec la rivière T'ong-kou 銅鼓, au delà de laquelle il passe au cœur des « monts jaunes 黃岡 » de Ngan-ting 安定.... »

[*Ibid.*, f° 21 r° et v°].

« (Le bras de rivière) passe ensuite à la célèbre capitale de Ki-sou 紀粟 (5). De Ki-sou il sort vers Pou-yang 蒲陽, traverse Pien-tcheou 便州, arrive à

(1) Sans toutefois citer le *Lin-yi ki*, M. Pelliot a donné, d'après le *Chouei king tchou*, un résumé des 10 lignes qui suivent dans ses *Deux Itinéraires* . . . p. 191-192, résumé que M. Georges Maspero a reproduit dans son livre (pp. 36 et 37). — Cf. *infra*.

(2) Il régnait vers la fin du IV^e siècle.

(3) Ou « les faubourgs » 負郭.

(4) Suit un passage qui ne paraît pas appartenir au *Lin-yi ki* et que M. Pelliot a signalé, *loc. laud.*

(5) Le passage du *Lin-yi ki* qui suit ces mots se retrouve également, mais avec quelques lacunes dans le *Tong si yang k'ao* 東西洋考 (Cf. *infra*). Je ne puis expliquer

Tien-yeou 典由, passe à Kou-hien 故縣 et parvient à Hien-houan 咸驩. — Hien-houan dépend du Kieou-tchen 九真; au Sud de Hien-houan les daims qui peuplent les montagnes brament pour appeler les hardes et les exciter à la vigilance; ils remplissent la campagne de leurs cris assourdissants; les paons qui voltigent çà et là voilent le soleil et envahissent la montagne. — (Puis le cours d'eau) traverse le port de Tche 治口 et arrive à Kieou-tö 九德.... Kieou-tö se trouve à la limite des « Neuf (contrées) barbares, *Kieou-yi*, 九夷 »; d'où le nom de la commanderie (de Kieou-tö) ⁽¹⁾. »

[*Ibid.*, f° 22 r°].

« A la 9^e année *Yi-hi* 義熙 (413 A. D.), Tou Houei-tou 杜慧度, Gouverneur du Kiao-tche, arriva au port fluvial de Kieou-tchen 九真水口, où il livra bataille à Fan Hou-ta 范胡達, roi du Lin-yi. Il s'empara de deux fils ⁽²⁾ de Hou-ta, les fit décapiter et réussit à faire une centaine de prisonniers; Hou-ta prit la fuite. A la 5^e lune (du 15 juin au 14 juillet 413 A. D.), Houei-tou partit de la rivière de Kieou-tchen 九真水 passa le bras de rivière de Tou-sou 都粟 et pour la deuxième fois fondit à l'improviste sur Kieou-tchen ⁽³⁾ dont il fit un siège très étendu (長圍) en occupant les crêtes des montagnes (environnantes) et en barrant les bras de rivières par des haies de branchages accolées. On excita les avant-gardes d'éléphants et on en vint aux armes au pied des remparts. On se combattit mutuellement pendant des journées consécutives et on ne se retira qu'après avoir tué ou blessé (beaucoup d'ennemis). »

[*Ibid.*, f° 22 v°].

« A l'Ouest de la (sous-préfecture) de Song-yuan 松原 les oiseaux et les bêtes sont apprivoisés et doux; ils ignorent la crainte des arcs. Les veuves y demeurent seules et vieillissent dans l'isolement ⁽⁴⁾. N'ont pas plus d'un *jen* 仞 de hauteur les collines de Nan-yi au Nord desquelles le loriot regrette le printemps, au Sud desquelles les martin-pêcheurs jouissent du paysage. Quoique les joyeux cris du concert des oiseaux se prolongent en échos (et que) les remparts (eux-mêmes) ne soient pas un obstacle suffisant (pour les arrêter) il

ce nom de Ki-sou mais il ne faut pas le confondre avec celui de K'iu-sou, qui s'applique à une ville fortifiée et non à une capitale. Ki-sou pourrait désigner la sous-préfecture de Ngau-ting.

⁽¹⁾ La sous-préfecture de Kieou-tö se trouvait dans la partie méridionale de la commanderie de Kieou-tchen. Une commanderie de 九德 a pourtant existé (cf. *Chouei king tchou k* 36, f° 21 v° col. 5).

⁽²⁾ Une autre édition, très sérieuse, du *Chouei-king tchou*, celle du *Yi king lu ts'ong-chou* — 經廬叢書, porte « un fils » (k. 36, f° 15 r°).

⁽³⁾ Qui avait dû être réoccupée par les troupes du Lin-yi, malgré leur récente défaite.

⁽⁴⁾ Mot à mot : « et arrivent à la vieillesse les cheveux épars 傲髮至老. »

est pénible de se promener seul à pied en raison de l'étrangeté et de la grossièreté des mœurs et des habitants (1). »

[*Ibid.*, f° 23 r°].

« (On) passe à Pi-ying 比景, (on) arrive à Tchou-wou 朱吾... K'iu-tou 屈都 est (un pays) barbare... »

[*Ibid.*, f° 29 v°].

« Les Han établirent neuf commanderies, dont le Tan-eul 儋耳. Les habitants aiment à marcher nu-pieds et portent de larges pendants d'oreilles en guise d'ornements. Encore que garçons et filles aient le corps malpropre et nu ils ne considèrent pas cela comme une honte. Pendant les chaleurs ils se salissent et s'exposent aux rayons du soleil; naturellement cela fait qu'ils noircissent. Depuis longtemps cette habitude est générale et le noir est considéré comme élégant. C'est ce que le *Li sao* 離騷 appelle le Royaume Noir 玄國 (2). »

[*Ibid.*, f° 30 v°].

« A la 19e année *kien-wou* 建武 (43 A. D.) Ma Yuan ficha en terre deux colonnes de cuivre à la frontière méridionale du Siang-lin 象林 afin de séparer la limite méridionale (du territoire) des Han du pays de Si-t'ou 西屠. Les indigènes qui y habitèrent par la suite s'appelèrent « *Ma lieou* 馬流, de la classe des hommes transportés par Ma Yuan » et les générations s'y nomment « descendants des Chinois » (fils et petits-fils de Han 漢子孫). »

[k. 37, f° 8 v°].

« Le bras de rivière *Tou-kouan sai* 都官塞 (3) sort et coule au Sud du Kiao-tche. »

[Extrait du *Chou-feou* LXII. (Edition refondue en 1647.)]

« *Notes sur le Lin-yi*. — Ouvrage anonyme.

« L'aréquier est un arbre (mesurant) environ un *tchang* (4) de circonférence et environ dix *tchang* en hauteur; son écorce ressemble au vert-de-gris (5) et ses nœuds sont pareils à ceux du bambou tacheté (6). Le tronc est un cylindre

(1) C'est du moins ainsi que j'entends cette phrase un peu obscure: 雖嚶譱接響城隔殊非獨步難遊俗姓塗分故也.

(2) Je n'ai pas retrouvé ce passage dans le *Li sao*.

(3) Sur ce bras de rivière cf. *supra*, p. 000 où il est dit que le bras de rivière *Tou kouan sai* passe au cœur des Monts jaunes de Ngan-ting 安定. D'autre part le *Chouei king tchou* (k. 37, f° 9 r°) dit: « La sous-préfecture de Ngan-ting 安定縣 c'est ce que le *Lin-yi ki* appelle Ki-sou du Ngan-ting de Wai-yue. » Cf. *ibid.*, f° 21 r° et *supra* p. 13. Cette « admirable capitale Ki-sou » serait donc la sous-préfecture de Ngan-ting.

(4) Un *tchang* 丈 vaut dix pieds. Il y a là, je crois, une faute amenée par la phrase suivante; il faut probablement corriger en « 尺. pied ».

(5) 青銅, oxyde de cuivre.

(6) 斑竹. Espèce de bambou tacheté qui se trouve au Ngan-houei, au Kiang-si, au Seu-tch'ouan et dans les Deux Hou. Les Chinois disent que ce bambou porte les traces des pleurs de la reine Siang 湘. Cf. Smith, *Materia Medica...* p. 31.

à peu près régulier de bas en haut (1). Partout (les aréquiers) forment des forêts de mille et dix-mille (arbres) tous identiques, denses, vigoureux, dépourvus de branches et munis, au sommet, de feuilles qui s'écartent en se ramifiant et donnent de l'ombre. En regardant vers la pointe (on entend un bruit rauque semblable (à celui qu'on produirait) en agitant des feuilles de bananier fixées à l'extrémité d'un bambou. Lorsque le vent se lève (les feuilles d'aréquier) s'agitent seules, pareilles à un éventail de plumes haut-placé qui balayerait le ciel. Sous les feuilles pendent plusieurs grappes à chacune desquelles s'attachent une dizaine de fruits. Chaque famille possède plusieurs centaines de plants hauts et séparés les uns des autres et semblables à des cordes tombantes.

Aux lointaines frontières du Sud-Ouest il y a des vautours spirituels capables de connaître le faste et le néfaste; ils épient les hommes qui vont mourir, dévorent complètement les chairs des cadavres, puis s'en vont. Les familles (des défunts) recueillent les ossements, les réduisent en cendres par le feu et les jettent à l'eau.

Les poissons volants ont des ailes comme (celles de) la cigale. Quand ils volent ils s'élèvent au-dessus des nuages. (puis) ils plongent et marchent au fond des mers.

A 60 li de distance le pays produit beaucoup d'essences à parfums, de l'or, des objets précieux, (choses qui) d'une manière générale sont semblables à celles du Kiao-tche. Avec des briques on construit des remparts qu'on enduit d'une chaux faite d'écaillés d'huîtres (2). Toutes les portes (doivent) s'ouvrir vers le Nord pour faire face au soleil; (cependant) il arrive parfois que (quelques portes regardent) l'Est ou l'Ouest; il n'y a rien de fixé...

Le roi Fan Wen 范文 fit fondre des bœufs en cuivre et un toit en cuivre (pour) un palais de voyage.

Le roi du Lin-yi [Fan] Ming-ta [范] 明達 (3) offrit (à la Cour de Chine) des bagues en diamant.

De Lin-yi pour aller à la « Montagne d'or 金山 » il y a environ trente li; de loin on regarde la « Montagne d'or » qui s'élève et la « Ville rouge

(1) Mot à mot : « A la partie inférieure le tronc n'est pas gros; à la partie supérieure le sommet n'est pas petit. »

(2) Sur les enduits employés dans les monuments chams, on ne sait presque rien; ce renseignement est donc précieux à retenir.

(3) Il n'y a pas jusqu'ici de roi connu du Lin-yi qui ait porté le nom de Ming-ta 明達; nous devons avoir affaire ici au successeur de Fan-fo 范佛, Bhadravarman I, qui régna vers l'année 400 de notre ère et pour le nom chinois de qui il n'y a pas encore de leçon définitivement établie. Le Tsin chou écrit Fan Ta 范達, Fan Hou-ta 范胡達 et Fan Hou-ta 范湖達, le Leang chou Fan Siu-ta 范須達. A ces leçons il faut ajouter celle du Lin-yi ki, Fan Ming-ta 范明達, qui, jusqu'ici, est tout aussi admissible que les précédentes.

赤城 » qui flamboie, semblable au lit d'un cours d'eau céleste (1). Dans la vallée il y a encore (des morceaux) d'or brut dont la forme rappelle (celle) des reptiles et des insectes: les petits ressemblent à la mouche verte, les gros à la guêpe et à la cigale; de nuit ils cheminent, resplendissants d'un éclat pareil au feu des vers luisants (2).

Avant d'être roi, Fan Wen avait été domestique. Au début, (un jour qu') il paissait les bœufs dans une grotte, il prit une carpe et la rapporta pour lui, afin de la faire cuire et de la manger; son maître (voulant) procéder à des recherches, Wen, effrayé et rusant, lui dit: « Ce n'est pas un poisson que j'ai rapporté, mais une pierre à aiguiser! » Le maître alla regarder: c'était en effet une pierre. Wen se rendant compte du (présage) merveilleux examina la pierre: elle contenait du fer. Il la fonda et en fit deux sabres. En manière de demande (aux esprits) il dit: « Sabres faits d'un poisson! si en frappant une pierre vous la fendez, Wen sera roi de ce pays ». Il frappa la pierre et la fendit aussitôt. — Peu à peu les sentiments des hommes lui furent acquis... »

[Extrait du *Tong si yang k'ao*. (Edition princeps de 1618).]

[k. 12, f^o 13 v^o]

Au Lin-yi, (le fruit) *chan yang mai* 山楊梅 est gros comme une tasse: on en fait un vin appelé *mai hiang nui* 梅香耐, dont on ne boit (qu'en l'honneur) de personnes de haut rang et d'hôtes de marque. »

II. — *Chouei king tchou* 水經注.

M. Georges Maspero a bien connu le *Chouei king tchou* et en a utilisé l'importante portion du chapitre 36 qui se rapporte au Champa. Toutefois pour tout ce qui, dans l'ouvrage, touche à la géographie ancienne de ce pays, il n'a pas fait œuvre originale et, de son propre aveu (pp. 32, note 4; 36-37, note 1), s'est borné à reproduire les hypothèses auxquelles M. Pelliot s'était arrêté lors de la rédaction de ses *Deux Itinéraires*. Mais M. Pelliot n'a lui-même qu'incidemment traité de la géographie historique du Lin-yi et n'a nullement eu l'intention d'épuiser la question; il s'est contenté de la poser — de façon fort ingénieuse d'ailleurs — et de résumer les passages visés du *Chouei king tchou* (cf. la note de M. Pelliot, *loc. cit.* p. 92). Certes le plus gros du travail était fait mais je crois que M. Georges Maspero, puisqu'il a voulu écrire une monographie du Champa, eût été mieux avisé en reprenant le problème pour son compte; il nous devait de traduire intégralement et de commenter la partie du

(1) Je n'ai pas de meilleure traduction à proposer pour la phrase: « 從林邑往金山三十餘里遠望金山嵯峨而赤城照耀似天潤壑 ».

(2) Ce passage semble avoir été connu des auteurs de l'*Histoire des Leang*; cf. k. 54, f^o 1 r^o.

chapitre 36 qui concerne les villes chames. Ce passage est capital ; à la lumière d'autres textes chinois il peut nous fournir une documentation qui à son prix et que l'ouvrage de M. Georges Maspero est loin d'avoir épuisée.

Je voudrais, pour ma part, tâcher de traduire et de mettre en relief les données du *Chouei king tchou* qui me paraissent intéressantes. Entré sans idée préconçue dans cette étude j'ai abouti, par des voies et des moyens différents, à une conclusion qui, je dois le reconnaître, ne fait que corroborer dans leurs grandes lignes, les hypothèses que M. Pelliot avait esquissées, par impression peut-être (1), mais avec une clarté de vues remarquable.

[k. 36, f° 18 r°, col. 2 (郎湖) 湖水承 etc.]

« ... l'eau du lac (Lang 郎) reçoit le torrent Kin-chan lang 金山郎 dont l'eau coule vers le Nord et se joint (en rive) gauche aux deux rivières Lou-jong et Cheou-ling 盧容壽冷二水. La rivière Lou-jong sort au Sud-Ouest. Au Sud de la ville fortifiée de K'iu-sou 區粟 (il y a) de hautes montagnes (高山) au Sud desquelles une longue chaîne de collines (長嶺) s'étend sans interruption en une digue naturelle. A l'Ouest des collines la rivière Lou-jong, prise entre les montagnes, s'infléchit à l'Ouest, protège le Nord, puis (se dirige vers) l'Est et passe au Nord de la ville fortifiée de K'iu-sou. Enfin à l'Est (et sur rive) droite elle s'unit aux eaux du Cheou-ling. Cette rivière de (Cheou-ling) naît dans les limites de la sous-préfecture de Cheou-ling 壽冷縣. — A la 9^e année *tcheng-che* 正始, des Wei (248 A. D.), le Lin-yi étendit ses incursions jusqu'à la sous-préfecture de Cheou-ling et y fixa ses frontières : c'est de cette sous-préfecture qu'il s'agit. La rivière reçut le nom de Cheou-ling parce qu'elle se forme dans la sous-préfecture du même nom. — Vers l'Est elle passe au Sud des anciens remparts de K'iu-sou.

« Les textes anciens que j'ai examinés ignorent tous ce nom de K'iu-sou 區粟. Le *Ti-li fong-sou ki* 地理風俗記 de Ying Chao 應邵 (2) dit : « Le Je-nan 日南 est l'ancienne commanderie de Siang 象 de l'époque des Ts'in 秦 ; en la 6^e année *yuan-ling* 元鼎 de l'Empereur Wou 武 des Han (111 avant notre ère) fut instituée la commanderie du Je-nan avec la sous-préfecture de Si-k'uan 西捲 comme chef-lieu. » Le *Lin-yi ki* 林邑記 dit (3) : « La ville fortifiée (de K'iu-sou) se trouve à environ 400 li de route (de la capitale) du Lin-yi. » Le *Kiao-tcheou wai yu ki* 交州外域記 dit : « De la commanderie du Je-nan en allant vers le Sud à une distance de 400 li environ on arrive au pays de Lin-yi. » Ces témoignages différents étant en

(1) Cf. BEFEO, IV, 1904, p. 197.

(2) Date de la fin du II^e siècle.

(3) Pour plus de clarté je me permets de répéter ici une partie de la traduction que j'ai donnée plus haut des extraits du *Lin-yi ki* qui sont conservés dans le *Chouei king tchou*.

concordance, il s'ensuit que la ville fortifiée (de K'iu-sou) est l'ancienne sous-préfecture de Si-k'iuan. Le *Ti-li tche* 地理志 dit (1) : « (Il y a à Si-k'iuan) un cours d'eau qui se jette dans la mer et une espèce de bambou dont on peut faire des bâtons. Wang Mang 王莽 changea (le nom de Si-k'iuan) en Je-nan t'ing 日南亭. » Le *Lin-yi ki* dit : « Cette ville fortifiée est établie entre deux rivières ; de trois côtés elle touche à des montagnes : au Sud et au Nord elle fait face aux cours d'eau ; prises entre les montagnes à l'Est et à l'Ouest les rivières suivent leur cours et s'unissent au pied des remparts. (Ces) remparts, qui forment dix angles du côté de l'Ouest, mesurent 6 li et 70 pou de tour ; de l'Est à l'Ouest ils mesurent 650 pou ; sur une assise en briques haute de 2 tchang s'élève un mur de briques de 1 tchang percé de meurtrières carrées... etc. (cf. *supra* p. 13) »

[*Ibid.*, f° 19 r° col. 6 (區粟建八尺表).]

« A K'iu-sou, on dressa un gnomon de 8 pieds ; l'ombre du soleil mesurait 8 pouces vers le Sud (2). A partir du Sud de cette ombre on se trouve au Sud du soleil (Je tche nan 日之南) ; d'où le nom de la commanderie (Je-nan). Si on observe les étoiles de la Grande Ourse (北辰星) elles paraissent tomber dans l'espace. Le soleil est au Nord... »

[*Ibid.*, f° 19 v° col. 6. (壽冷水自城南...).]

« La rivière de Cheou-ling venant du Sud de la ville forte (de K'iu-sou) s'unit à l'Est à la rivière de Lou-jong 盧容 et se déverse vers l'Est dans la lagune Lang 郎究 ; l'eau qui s'amasse dans cette lagune est profonde et forme un lac qu'on appelle le lac Lang 郎湖. A l'embouchure du bras de rivière (3) était situé (le chef-lieu) de la commanderie de Siang de l'époque des Ts'in ; le tracé en subsiste encore. Du Sud du lac (Lang) on voit, au delà, (le bras de rivière) pénétrer dans le Cheou-ling et du lac Lang entrer dans l'estuaire de Sseu-houei 四會浦 (4)... »

(1) Cf. *Ts'ien Han chou* k. 28, 下, f° 6 r° col. 10.

(2) M. Pelliot a déjà utilisé cette phrase. — Cf. *BEFEO*, IV, 1904, 192.

(3) C'est-à-dire à l'endroit où se jette dans le lac Lang le fleuve constitué par les deux rivières de Cheou-ling et de Lou-jong. M. Georges Maspero (p. 92, note 5) a traduit une partie de ce passage mais il a mal coupé sa phrase ; il faut certainement un point après les mots 謂之郎湖. Les deux mots 浦口 commencent la phrase suivante.

(4) M. Georges Maspero a donné (p. 92) de cette dernière phrase une traduction qu'il me paraît impossible d'accepter. Le texte dit : « 自湖南望外通壽冷從郎湖入四會浦. » La version qu'en donne M. Georges Maspero est la suivante : « A partir du lac en allant vers le Sud et se dirigeant vers l'extérieur, on arrive à Cheou-ling, et en suivant le lac Lang, on pénètre dans l'estuaire de Sseu-houei. » Il ne fait aucun doute, d'après le contexte, que le 湖 de 自湖南 désigne le lac Lang dont on vient de parler. La traduction de M. Georges Maspero conduirait donc à admettre que, parti du lac Lang vers le Sud, on arriverait à Cheou-ling, puis de nouveau au lac Lang, pour aboutir à l'estuaire de Sseu-houei. D'ailleurs Cheou-ling ne

Suit un passage relatif à la campagne de 446 que T'an Ho-tche 檀和之 mena contre le roi Fan Yang-mai. (Cf. Georges Maspero, p. 94 et ss.).

[*Ibid.*, f^o 20 r^o col. 7 (自四會南入...).]

« De Sseu-houei en entrant vers le Sud on peut trouver l'estuaire de Lou-jong. — En la 3^{ème} année *l'ai-k'ang* 太康 des Tsin (282 A. D.) on supprima la chefferie générale des pays dépendant de la commanderie du Je-nan (日南郡屬國都尉) ; on établit à la sous-préfecture de Lou-jong, qui en dépendait, le chef-lieu de la commanderie du Je-nan ainsi que celui de l'ancien lieu de juridiction de la sous-préfecture de Siang-lin 象林. Le *Tsin chou ti tao ki* 晉書地道記 dit : « (Le chef-lieu de) la commanderie est à 200 *li* de distance du port de l'estuaire de Lou-jong ; c'est l'ancien lieu de juridiction de la sous-préfecture de Siang-lin 象林縣 du Siang kiun 象郡 des Ts'in 秦. » A la 5^{ème} année *yong-ho* 永和 (349 A. D.) le *tcheng-si* 征西 Houan Wen 桓溫 chargea le *tou-hou* 督護 T'eng Tsiun 藤峻 de diriger les troupes du Kiao (-tcheou) et du Kouang (-tcheou) ; (T'eng Tsiun) attaqua Fan Wen à la sous-préfecture de Lou-jong, de l'ancien Je-nan, mais fut battu par (Fan) Wen ; c'est bien cette localité. (T'eng Tsiun) se replia jusqu'à Kieou-ichen 九真 où il exerça de nouveau ses soldats. Wen mourut de ses blessures et son fils Fo 佛 lui succéda. A la 7^{ème} année (*yong-ho*, c. à. d. 351 A. D.). (T'eng) Tsiun et le *ts'eu-che* 刺史 du Kiao-tcheou, Yang P'ing 楊平 firent de nouveau avancer les troupes par le bras de rivière Cheou-ling, arrivèrent et s'arrêtèrent au lac Lang ; ils attaquèrent (Fan) Fo à l'ancien chef-lieu du Je-nan... »

[*Ibid.*, f^o 20 v^o col. 9.]

« Le *Fou-nan ki* 扶南記 de K'ang T'ai 康秦 dit : « De Lin-yi au port de l'estuaire Lou-jong du Je-nan il peut y avoir environ 200 *li*. En partant de ce port dans la direction du Sud on arrive au Fou-nan ; (pour se rendre) à divers autres pays on part généralement de ce port ». C'est pourquoi le *Lin-yi ki* dit : « Aboutissant aux limites lointaines des vastes océans, touchant aux extrémités des terres d'exil au delà desquelles il n'y a rien, ce pays est borné par des mers où passent (des barques) de tous les pays... »

[*Ibid.*, f^o 23 r^o col. 2 (未吾縣浦今之封界...).]

« Le bras de rivière de la sous-préfecture de Tchou-wou sert de limite actuelle... Le *Tsin chou ti tao ki* dit : « La sous-préfecture de Tchou-wou qui dépend de la commanderie du Je-nan, est à 200 *li* de distance du

peut pas, d'après les autres passages du *Chouei king tchou*, être situé au Sud du lac Lang, et de plus il me paraît difficile de donner ici au mot 望 le sens de « se diriger vers ».

Je crois plutôt que la pensée de l'auteur est celle-ci : un observateur placé un peu au Sud de tout le système pourrait constater qu'après avoir passé à travers la région de Cheou-ling, le courant se dirige vers le lac Lang, le traverse et arrive à l'estuaire Sseu-houei avant de se jeter dans la mer.

chef-lieu de la commanderie. »... Le bras de rivière de Tchou-wou traverse le lac Wou-lao 無勞湖 ; l'eau du torrent de Wou-lao pénètre dans le bras de rivière de Cheou-ling... »

[*Ibid.*, f° 23 v°, col. 6 (...渡壽冷...)] (1)

« ... (Yuan Kien-tehe) traversa le (bras de rivière de) Cheou-ling et arriva au bras de rivière de Wen kong 溫公. En la 3^{ème} année *cheng-p'ing* (359 A. D.) Wen Fang-tehe attaqua (et vainquit) Fan Fo à la baie et fixa la frontière à la limite du territoire de Yin-yang (2) ; il entra dans la baie de Sin-lo 新羅瀆 et arriva au bras de rivière Yen hia appelé encore A-pen (焉下一名阿賁浦) ; il entra dans la baie de P'eng-long 彭龍 pour s'y mettre à l'abri des vents et des flots : c'est l'îlot maritime du Lin-yi. — En la 23^{ème} année *yuan-kiä* 元嘉 (446 A. D.) T'an Ho-tehe 檀和之, *ts'eu-che* du Kiao-tcheou, prit K'iu-sou 區粟, puis, pavillons battants sur la mer, il se dirigea sur Tien-tch'ong 典沖 ; il eut une grande bataille avec les (soldats du) Lin-yi à la Tour des démons 鬼塔, sur la côte de la baie de P'eng-long. Puis il remonta et pénétra à Tien-tch'ong. Les Chams étant entrés dans le bras de rivière, il ordonna à ses troupes d'avancer en masse ; de cette façon il put se maintenir solidement (à Tien-tch'ong). A l'Ouest du bras de rivière c'est bien la capitale du Lin-yi, établie à Tien-tch'ong, à 40 *li* de distance du bord de la mer... »

[*Ibid.*, f° 25 v° ; col 6 (建元二年...)]

« En la 2^{ème} année *kien-yuan* (344 A. D.) (Fan Wen) attaqua le Je-nan, le Kieou-tö et le Kieou-tchen dont les habitants s'enfuirent et se dispersèrent (si loin) qu'il n'y avait plus de foyer à mille *li* (de distance). Puis il revint à (la capitale du) Lin-yi ; celle-ci est à une distance de 2.500 *li* du tcheou de Kouang (贛州). A l'angle Sud-Ouest des remparts (de la capitale) se trouvent de hautes montagnes et une longue chaîne de collines qui s'étendent sans interruption en une digue naturelle (3). Au Nord des collines (coule), tout près, un ruisseau ; la rivière Ta-yuan-houai 大源淮 sort aux frontières de Na-na-yuan 郟郟遠, (dessine) 3 longues îles accolées (4), disparaît dans la montagne,

(1) Je ne puis souscrire à l'opinion de M. Georges Maspero (p. 81, note 5) qui fait partir cette phrase des mots 自此還... Ces derniers mots appartiennent au récit de l'expédition de Yuan Kien-tehe. Cf. en effet l'extrait du *Tong-si yang-k'ao* 東西洋考, k. 12, f° 11 v° et *Song chou* 宋書, k. 97, f° 1 r° col. 9, où dans le récit des mêmes évènements le mot 還 correspond assurément au mot 還 du *Chouei king tchou*. De plus il me paraît difficile de supposer que Cheou-ling désigne ici la ville : 渡壽冷 ne peut se traduire par « pénétrer dans (la sous-préfecture ?) de Cheou-ling » car le mot 渡 implique, au propre, l'idée d'un cours d'eau traversé.

(2) 分界陟陽圻. Je ne vois pas d'autre traduction acceptable de ces cinq mots.

(3) Cette phrase paraît suspecte. Cf. en effet *Chouei king tchou* k. 36, f° 18 r° col. 4 et *supra* p. 18.

(4) 三重長洲.

s'infléchit à l'Ouest, protège le Nord et tourne vers l'Est. Au Sud de ces collines (coule) au loin un ruisseau : la rivière Siao-yuan houai 小源淮 naît dans les limites de Song-ken 松根 et s'écoule par un torrent montagneux : elle disparaît dans les montagnes, tourne au Sud en un cours sinueux et revient vers l'Est se joindre au (Ta-yuan) houai pour arroser Tien-tch'ong.

« Cette ville fortifiée (de Tien-tch'ong) s'appuie au Sud-Ouest à des montagnes et donne au Nord-Est sur un cours d'eau. (Les eaux de) fossés parallèles coulent en un bras de rivière qui entoure le pied des murailles et qui, au-delà des fossés Sud-Est, continue à longer de près les remparts ; (le bras de rivière) est long dans la direction Est-Ouest et étroit dans l'étendue Nord-Sud ; du côté Nord, à l'extrémité occidentale, il tourne, s'infléchit et par une courbe pénètre (dans la ville). L'enceinte murée a 8 *li* et 120 *pou* de tour ; sur une muraille de briques de 2 *tchang* (de hauteur) s'élève un (second) mur de briques (haut) de 1 *tchang* et percé de meurtrières carrées. Sur les briques (du mur) sont placées des planches qui sont surmontées de pavillons à étages ; ces pavillons sont recouverts de toits qui supportent des tours dont les plus élevées ont 6 à 7 *tchang* et les plus basses 4 à 5 *tchang* de hauteur. (Toutes ces constructions) donnent l'impression rapide de hiboux dont les queues tournées vers le vent, effleuraient les nuages, suivraient les monts, regarderaient les eaux et d'un vol léger s'élèveraient jusqu'aux cimes escarpées des montagnes. Elles sont d'une architecture admirable mais inhabile (1). — L'étude des mœurs des Barbares anciens (du Lia-yi nous apprend que) quatre portes s'ouvrent dans les murailles (des villes). Celle de l'Est est la principale (2) et donne sur les rives des deux ilots de la (rivière) Houai 淮. Au détour d'un chemin se trouve une stèle ancienne, en écriture barbare, qui célèbre les vertus d'un roi précédent, (Fan) Hou-ta 胡達. — La porte de l'Ouest donne sur un double fossé, qui tourne au Nord et arrive à une colline ; c'est bien à l'Ouest de (cette) colline que coule (la rivière) Houai. — Par la porte du Sud on franchit le double fossé et on se trouve en face du retranchement de Wen kong 溫公. En la 2^{ème} année *cheng ping* (358 A. D.), le *ts'ou-che* 刺史 du Kiao tcheou 交州 Wen Fang-tche 溫放之 tua Tou Pao 杜寶, *l'ai-cheou* 太守 du Kiao-tche, et le *pie-kia* 別駕 Yuan Lang 阮朗, puis attaqua Lin-yi. Après des combats sur terre et sur l'eau (Fan) Fo 佛 qui assurait lui-même la défense de la ville offrit à plusieurs reprises sa soumission, qui fut (enfin) acceptée ; ceci fait qu'actuellement, à 5 *li* au Sud du rempart oriental de Lin-yi, se trouvent (encore) les deux fortifications de Wen kong (3). — La porte du Nord est sur la rive de la Houai ; (mais) la route est coupée et on ne passe pas. — A l'intérieur de

(1) 飛觀鷓尾迎風拂雲綠山瞰水鸞翥崑嶠但制造壯拙。

(2) Exactement : la porte de devant 前門。

(3) Conclusion inévitable : Wen kong 溫公 « le Duc Wen ; M. Wen » désigne Wen Fang-tche.

l'enceinte (principale) il y a une petite enceinte de 320 *pou* de tour, des salles de réunion, des palais en briques dont les murs n'ont pas d'ouverture au Sud. Les deux extrémités de la longue crête du toit dans les bâtiments apparaissent au Sud et au Nord; au Sud la partie opposée correspondante s'appelle *Si-k'iu* 西區. A l'intérieur de la ville (il y a) des collines caillouteuses; en suivant le sens du courant de la rivière Houai on fait face au soleil (順淮而陽). S'ouvrant vers l'Est (se trouve) un palais dont les pièces volantes qui soutiennent les chevrons (檐) ont l'aspect de queues de hiboux; les portes sont sculptées à jour et peintes en bleu, les allées enduites de vernis rouge, les chevrons ornés de jade; (il y a d'autres) chevrons, quadrangulaires ou ronds et tous (sont taillés d'après) des modèles antiques (1). Sur les pavillons et les palais, des colonnes s'élèvent, à une hauteur de 15 pieds au-dessus des remparts (2). — Les excréments des bœufs (3) servent à enduire les murs qui (prennent ainsi un aspect) vert et brillant. . . . Il y a (en tout) 8 lieux de culte, d'importances diverses, salles d'offrandes aux esprits (神廟) ou « tours des démons » 鬼塔; les terrasses à étages et les belvédères superposés ont un aspect pareil à celui des monuments bouddhiques (佛刹) . . . »

Les différents passages du *Chouei king tchou* que je viens de traduire renferment d'intéressantes données qui peuvent se répartir en deux groupes principaux : les unes touchant à la ville fortifiée de K'iu-sou, les autres à la première capitale connue du Lin-yi.

Où étaient situées et quelles étaient ces deux villes ?

Pour ce qui touche à la première, la ville forte de K'iu-sou 區粟, je crois pouvoir apporter ici des raisons suffisantes pour établir qu'elle doit être définitivement localisée dans les environs immédiats de l'actuelle ville de Hué. Quant à la seconde, la plus ancienne capitale du Lin-yi, il faut à mon avis la chercher sur l'emplacement des ruines de Trà-kiéu, au Quang-nam. Pour conférer plus de force à ces hypothèses, j'aurai recours à des données historiques, géographiques et astronomiques tirées d'ouvrages anciens et nous verrons qu'elles se croisent et se confirment mutuellement. 考辨

La dynastie des Ts'in 秦 (255-206 avant J.-C.) avait étendu jusqu'à l'Extrême Sud ses rapides conquêtes et avait institué, en 214 avant J.-C., la

(1) Ce passage du *Chouei king tchou* est bourré d'allusions aux textes chinois anciens allusions qu'il serait trop long de faire ressortir ici.

(2) 閣殿上柱高城餘五.

(3) L'édition du *Wou-ying tien* écrit « 年屎 » ce qui ne présente aucun sens. Mais les éditeurs du *Yi-king lu ts'ong-chou* (k. 36, 1^o 18 r^o col. 6) ont fait la correction « 牛屎 » qu'il me paraît difficile de ne pas accepter. — Nous avons donc ici un second renseignement sur les enduits utilisés par les Chams. Nous avons vu plus haut (p. 16) qu'ils employaient aussi une chaux faite d'écailles d'huitres.

commanderie méridionale de Siang 象 (1). — Jusqu'où descendait cette commanderie de Siang? M. Chavannes (2) la fait correspondre en gros au Tonkin. J'inclinerais, pour mon compte, à l'étendre beaucoup plus vers le Sud. C'est, en effet, cette même commanderie de Siang qui passa en 206 avant J.-C. au pouvoir des Han (206 avant-220 après J.-C.) et dont le nom fut transformé, en 111 avant J.-C., par l'Empereur Wou 武 (140-87 av. J.-C.) en commanderie du Je-nan. (3) Lieou Tchao 劉昭 qui, au début du VI^e siècle, compléta et commenta le *Heou Han chou* nous dit (4) : « (La commanderie du Je-nan) est la commanderie de Siang des Ts'in dont l'Empereur Wou changea le nom ; elle est à une distance de 13.400 *li* de Lo-yang. » Relevons dans les notes du même auteur (5) que la commanderie de Kieou-tchen 九真 était, à la même époque, à 11.580 *li* de Lo-yang. Un simple calcul nous indique donc que sous les Han, la commanderie du Je-nan était à une distance de 1.820 *li* de celle de Kieou-tchen. Or nous savons avec certitude que Kieou-tchen c'est le Thanh-hóa actuel. Dès lors il faut reporter le Je-nan des Han assez loin au Sud de Thanh-hóa. Les distances en *li* pouvaient être calculées de chef-lieu à chef-lieu mais aussi de frontière à frontière et je n'accorde naturellement à ces calculs qu'une valeur relative, mais, en tout cas, 1820 *li* ne font pas moins de 800 à 900 kilomètres et en laissant une marge assez grande pour les erreurs possibles on voit qu'il faut chercher assez loin dans le Sud, peut-être jusqu'au delà de la province de Binh-dinh, la limite méridionale de l'ancienne commanderie du Je-nan des Han et par conséquent de celle de Siang des Ts'in. Quant à la frontière septentrionale il faut la fixer à la chaîne montagneuse de Heng-chan 橫山 (sino-ann. : Hoành-sơn) où s'ouvre la porte d'Annam, bien connue des Européens. M. Pelliot a été le premier à déterminer cette limite septentrionale (cf. *BEFEO*, IV, 1904, 190 et notes). Sur la limite méridionale M. Pelliot n'a point donné son avis, mais il a récemment (T'oung Pao, 1912, 459, note 3) proposé de placer du côté de Tourane la partie la plus méridionale de la commanderie du Je-nan. Je viens de montrer qu'il faut descendre encore plus vers le Sud. L'auteur annamite du *Đai-nam nhứt thống chí* 大南一統志,

(1) Cf. Ed. CHAVANNES, *Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, II, 168 : « La trente-troisième année (214 avant J.-C.) il envoya tous les vagabonds invétérés et les boutiquiers conquérir le territoire des Lou-leang ; il en fit les commanderies de Koci-lin, de Siang et de Nan-hai. »

(2) Cf. *Mém. hist.*, II, 168 et *BEFEO*, III, 1903, 234, note 2.

(3) Cf. *Ts'ien Han chou*, k. 28 下, f° 6 r° col. 9 et *Heou Han chou*, k. 33 f° 8 r° col. 2.

(4) Cf. *Heou Han chou*, k. 33, f° 8 r° col. 2. — Notons que le chapitre 33 du *Heou Han chou* fait partie des traités 志 ; il faut probablement l'attribuer à ce même Lieou Tchao qui acheva les traités du *Heou Han chou* sur des notes réunies un siècle plus tôt par Fan Ye 范曄 († en 445) et surtout par Sie You 謝儼, collaborateur de Fan Ye. Cf. Chavannes, *Trois généraux chinois...* T'oung Pao, 1906, p. 214 et 215.

(5) Cf. *Heou Han chou*, k. 33, f° 7 v°, col. 13.

géographie parue sous l'Empereur actuel d'Annam, fixe la chaîne dite 大嶺 pour limite méridionale à la commanderie du Je-nan (1). Cette chaîne se place à la frontière des provinces de Phû-yên et de Khánh-hoà; c'est elle dont le prolongement forme le Cap Varella. Je propose donc de situer le Je-nan des Han entre la porte d'Annam et le Cap Varella. — C'est entre ces limites assez éloignées qu'il faut placer du Nord au Sud, dans un ordre qui n'a pas encore été parfaitement déterminé, les 5 sous-préfectures qui sous les Han appartenaient à la commanderie du Je-nan. M. Pelliot (*BEFEO*, IV, 1904, p. 189, note 3) a remarqué que l'ordre de l'énumération des villes en question était différent dans le *Ts'ien Han chou*, dans le *Heou Han chou* et dans le *Tsin chou*. Le *Ts'ien Han chou* (k. 28, 下, f° 6 r° col. 9) dit: « Il y a cinq sous-préfectures (dans la commanderie du Je-nan): Tchou-wou 朱吾, Pi-ying 比景, Lou-jong 靡容, Si-k'iuán 西捲, Siang-lin 象林. » Nous savons, dit M. Pelliot (*loc. cit.*), « que la commanderie était à Tchou-wou et il est assez vraisemblable que ce siège ait été vers le Nord de la commanderie, afin d'être en relations plus faciles avec le reste de l'Empire, et puisque le dernier nom du *Ts'ien Han chou* est celui de Siang-lin qui était la sous-préfecture la plus méridionale il se pourrait que nous eussions là du Nord au Sud, la position relative des cinq sous-préfectures de l'ancien Je-nan; mais c'est une simple hypothèse. » Je dois dire, d'abord, que cette hypothèse perd une singulière partie de sa force si l'on remarque que Tchou-wou n'était nullement le chef-lieu de la commanderie du Je-nan sous les Han. A plusieurs reprises ce renseignement est bien donné dans le chapitre géographique de l'*Ancienne histoire des Tang* (k. 41, f° 35 v° et 36 r°) d'où, sans doute, l'a tiré M. Pelliot. Mais, malgré cette autorité, je ne crois pas que nous puissions écarter d'office la note de Ying Chao 應劭, auteur de la fin du II^e siècle de notre ère, qui nous a été conservée par le *Chouei king tchou* (cf. *supra* p. 18). « Le Je-nan est l'ancienne commanderie de Siang de l'époque des Ts'in 秦; en 111 av. J.-C. fut instituée la commanderie de Je-nan avec Si-k'iuán 西捲 pour chef-lieu. » De plus le *Heou Han chou* (*loc. cit.*) place la ville de Si-k'iuán en tête de l'énumération des 5 sous-préfectures du Je-nan. En outre le *Chouei king tchou* (*supra* p. 19) et le *Ts'ien Han chou* (k. 28 下, f° 6 r° col. 10, commentaire) reproduisent tous deux un passage d'un commentateur où il est dit: « Wang Mang (9-22 A. D.) changea le nom de Si-k'iuán en celui de Je-nan t'ing 日南亭 »; or on sait que Wang Mang fit, vers l'année 15 de notre ère, changer presque tous les noms administratifs et qu'entre autres le *kiun* 郡 devint le *t'ing* 亭 (2) et que sous ce nom furent désignés pendant quelques années les commanderies et leurs chefs-lieux. Enfin il ne faut pas oublier que sous les

(1) Cf. *Đài-nam nhất thống chí* k. 1, f° 1 r° et k. 13, f° 16 r°. Je ne sais d'où ce renseignement est tiré; mais il me paraît exact et je n'hésite pas à l'adopter.

(2) Cf. *Ts'ien Han chou* k. 99, 中 f° 11 v°, 12 r° et v°.

Tsin (265-317-420 A. D.) le siège de la commanderie fut installé, en 282 A. D., à Lou-jong et que le *Tsin chou li tao ki* note même expressément : « La sous-préfecture de Tchou-wou dépend de la commanderie du Je-nan et est à 200 *li* de distance du siège de la commanderie (1) ». Si la commanderie avait été installée à Tchou-wou, qui se trouverait d'après l'hypothèse de M. Pelliot au Nord de Lou-jong, il semble difficile d'admettre, et même de supposer, qu'on l'ait fait descendre plus au Sud à une époque où le Je-nan était en proie aux attaques répétées des Chams et avait même déjà perdu une importante partie de ses possessions méridionales. Il me paraît donc acquis que le chef-lieu de la commanderie du Je-nan n'était pas à Tchou-wou, sous les Han, mais à Si-k'iuan.

Quant aux positions relatives des cinq villes, elles ne sont établies avec certitude que pour les deux plus méridionales, Siang-lin d'abord et Si-k'iuan. Pour les trois autres Tchou-wou, Pi-ying et Lou-jong, elles restent à déterminer ; il faudra, je crois, tenir compte pour cela des notes très brèves que le *Chouei king tchou* (k. 36, fo 22^{vo} col. 4 et ss.) nous a conservées sur un itinéraire de Fan Wen et où il paraît donner l'ordre suivant, exactement contraire à celui du *Ts'ien Han chou* : Lou-jong, Pi-ying et Tchou-wou (2).

Quoi qu'il en soit, et pour en finir avec cette trop longue digression, la commanderie du Je-nan occupait sous les Han toute la partie de l'Annam actuel comprise entre la porte d'Annam au Nord et le cap Varella au Sud ; cette commanderie avait son siège à Si-k'iuan et comprenait 5 villes principales qui, du Sud au Nord, étaient Siang-lin, Si-k'iuan, Tchou-wou, Pi-ying, Lou-jong (l'ordre pouvant être interverti pour les trois dernières quoique toutes les apparences soient en faveur de celui que j'indique).

C'est au Sud de cette commanderie du Je-nan, par conséquent dans la région comprise entre Nha-trang et Phan-rang qu'a dû se constituer au début de notre ère le groupement cham qui devait d'abord inquiéter la commanderie, puis, après s'être donné l'importance d'un royaume indépendant, la ronger peu à peu du Sud au Nord et l'absorber presque entièrement.

M. Pelliot et après lui M. Georges Maspero ont étudié les textes chinois qui permettent d'écrire d'une manière assez précise l'histoire de la constitution du royaume de Lin-yi. Ces textes signalent au début « les Barbares d'au delà de Siang-lin » puis notent expressément la fondation d'un royaume dans les 10 dernières années du II^e siècle. « Il n'est pas dit, ajoute M. Georges Maspero (p. 68), le nom du royaume qu'il [K'iu-lien] fonde ainsi, mais comme tous les textes représentent les rois du Lin-yi comme ses successeurs il n'est pas douteux que ce soit le Lin-yi, c'est-à-dire le Champa, ou pour parler exactement l'ancien

(1) Cf. *Chouei king tchou* k. 36, fo 23^{ro} col. 5 et *supra* p. 20 et 21.

(2) Quelques autres passages pourront être aussi utilisés tel ceux du *Tsin chou li tao ki* qui place Tchou-wou à 200 *li* de Si-k'iuan et Lou-jong à 300 *li* de la même ville.

Champa. » Il y a, je crois, d'autres raisons à invoquer pour étayer plus solidement cette théorie. Je noterai d'abord que quelques textes sont plus précis que ne le croit M. Georges Maspero. Par exemple, le *Kieou T'ang-chou* (k. 41, f° 36 r° col. 10) dit : « 象林縣人區連殺縣令自稱林邑王⁽¹⁾. Un homme de la sous-préfecture de Siang-lin, K'iu-lien, tua le sous-préfet et se proclama roi de Lin-yi. » Je dis *de* Lin-yi et non *du* Lin-yi, car il me paraît pour ainsi dire certain que Lin-yi désignait exclusivement, à l'origine, une ville et mieux la ville de Siang-lin. Siang-lin, « Lin de Siang », tire certainement son nom de celui de la commanderie de Siang dont elle dépendait. Il me paraît logique de supposer qu'après le meurtre du sous-préfet et la prise de Siang-lin par K'iu-lien, lorsque celui-ci eut constitué un royaume indépendant, il installa sa capitale à Siang-lin même et que les Chinois désignèrent dès lors la nouvelle capitale par le nom de Lin-yi 林邑 « capitale Lin » (sous-entendu : de Siang). Ainsi *Lin-yi* aurait été le premier nom chinois de la première capitale chame et par une extension naturelle ce nom aurait aussi servi à désigner tout le royaume de l'ancien Champa. C'est ainsi que je propose d'expliquer le nom de Lin-yi.

Dès le début du III^e siècle, les anciens Chams étaient donc solidement installés à Lin-yi, la Siang-lin ancienne ; c'est cette première capitale que nous essaierons de localiser tout à l'heure. — Vers le milieu du même siècle, le Lin-yi fit de sérieux efforts pour s'étendre vers le Nord ; en 248 ses soldats envahirent le territoire de la sous-préfecture de Cheou-ling 壽冷 qu'ils annexèrent aussitôt à leur royaume⁽²⁾. Cette sous-préfecture de Cheou-ling, dont nous n'avons pas encore entendu parler, fut instituée par la dynastie des Wou (222-280) sur le territoire de la sous-préfecture de Si-k'iuan et ce furent les Tsin 晉 occidentaux (265-317) qui, en 289 A. D., consacrèrent cette création en divisant la sous-préfecture de Si-k'iuan⁽³⁾. Cheou-ling était par conséquent très rapprochée de Si-k'iuan, chef-lieu de la commanderie du Jenan des Han. Nous voyons donc que, de cette commanderie, les anciens Chams avaient réussi dès le III^e siècle à s'emparer de deux importantes régions méridionales, celle de Siang-lin et celle de Si-k'iuan. Leur expansion se portait, irrésistible, vers le Nord ; mais il fallait conserver ces territoires après les avoir conquis ; des alternatives d'avance et de recul firent sentir aux guerriers du Lin-yi la nécessité d'établir un point d'appui solide à la limite même de leurs récentes conquêtes, dans la région de Si-k'iuan. Le *Lin-yi ki* (cf. *supra*, p. 13)

(1) Voir encore *Heou Han chou* (k. 33, f° 8 r° col. 3) où Lieou T'chao, commentateur qui écrivait au début du VI^e siècle, ajoute après la mention de *Siang-lin* les mots : « 今之林邑國, c'est aujourd'hui le pays de Lin-yi. » Ajoutez à ces textes un passage fort intéressant du *Ming yi-l'ong-tche* que je signale *infra*.

(2) Cf. *supra* p. 18 et Georges Maspero, p. 71.

(3) Cf. *Song-chou* 宋書 k. 38 f° 21 v° col. 11.

nous dit que tout le matériel de guerre des Chams était concentré dans la ville forte de K'iu-sou 區粟, place d'une grande importance stratégique, située à 400 li environ de Lin-yi. A son tour le *Chouei king tchou* (*supra* p. 18 et 19) nous apprend que la rivière de Cheou-ling passe au Sud des remparts de K'iu-sou. Donc nous pouvons déjà situer en gros K'iu-sou dans la région de Cheou-ling ; or, je viens de montrer que la sous-préfecture de Cheou-ling avait été instituée sur le territoire de la sous-préfecture de Si-k'iuan : K'iu-sou ne peut donc pas avoir été très éloignée de Si-k'iuan. D'autre part le *Chouei king tchou* (*supra* p. 18) ajoute que dans la campagne de l'année 248 le Lin-yi s'empara de la région de Cheou-ling. Le nom de K'iu-sou n'apparaît pas avant l'époque de cette incursion chame et le *Chouei king tchou* (527 A. D.), qui est l'ouvrage le plus ancien où soit noté ce nom, prend soin d'ajouter que les textes anciens sont tous muets sur ce nom et l'identifie nettement à Si-k'iuan (cf. *supra* p. 19). Cette hypothèse est parfaitement acceptable géographiquement et historiquement ; je ne vois aucune donnée qui puisse l'infirmier et elle me paraît même être la seule qui puisse convenir. K'iu-sou et Si-k'iuan désigneraient donc le même point ; mais pourquoi cette différence de noms ? Je crois que ce nom de K'iu-sou 區粟, qui n'a pas de sens en chinois, est une transcription. Il est en tout cas intéressant de remarquer que la première syllabe K'iu 區 réapparaît dans le nom des Barbares K'iu-lien 區隣 qui désigne la peuplade des « sauvages » dans lesquels on s'accorde à voir les anciens Chams d'avant le Lin-yi, dans celui de K'iu-lien 區連 le premier souverain du Lin-yi et enfin dans le nom d'une partie de l'habitation chame : si-k'iu 西區. Si, comme tout paraît le faire croire, K'iu-sou est un nom purement cham il se peut fort bien qu'il ait remplacé celui de Si-k'iuan, pour désigner la ville et la région que les Chams venaient de conquérir. Il faudrait donc chercher à Si-k'iuan même la forteresse avancée que les Chams avaient établie au III^e siècle, à l'extrémité septentrionale de leurs possessions.

Mais où faut-il situer Si-k'iuan et partant K'iu-sou ?

Voici les principaux renseignements relatifs à Si-k'iuan K'iu-sou que nous possédons :

La commanderie du Je-nan, sous les Han, qui ne devait pas dépasser au Nord la porte d'Annam et au Sud le cap Varella, avait Si-k'iuan pour capitale. Cette capitale était la quatrième ville importante de la commanderie en partant du Nord ; elle devait par conséquent être assez éloignée de la frontière septentrionale de la commanderie ; nous savons d'autre part qu'elle était située à 400 li (200 kilomètres environ) de la 5^e ville, la plus méridionale, Siang-lin, qui, sous le nom de Lin-yi, devait devenir la première capitale chame. Je ne connais pas les distances exactes qui séparaient les quatre plus septentrionales des cinq villes importantes du Je-nan des Han : Lou-jong, Pi-ying, Tchou-wou et Si-k'iuan. Mais, pour pousser jusqu'au bout mon hypothèse sur la géographie ancienne de la commanderie, je pense qu'on me permettra de supposer qu'aux environs de l'ère chrétienne les centres principaux du Je-nan n'étaient pas

plus rapprochés les uns des autres que ne le sont aujourd'hui les villes importantes situées entre l'actuelle Porte d'Annam et l'actuel cap Vareilla. Je m'explique : il n'est pas ici question d'identification précise et je ne veux pas dire, par exemple, que Lou-jong ou Pi-ying soient Đông-hôri ou Quảng-trị parce que ces deux villes sont les plus importantes à partir du Sud de la porte d'Annam. Mais puisque nous avons trois premières villes importantes à placer successivement au Sud de la porte d'Annam, je crois simplement raisonnable d'admettre qu'elles devaient être situées sur une longueur de pays qui s'étendait au moins jusqu'à Quang-tri. En étudiant minutieusement les données du *Chouei king tchou*, je crois que nous pourrions avoir sur ce point des précisions intéressantes : mais ces dernières ne sont pas indispensables pour ma démonstration. La 4^e ville, Si-k'iuan, ne pouvait donc, à mon avis, se trouver au Nord des environs immédiats de Quang-tri : premier point de départ. Si-k'iuan était située à 400 li de la 5^e ville qui, elle-même, pouvait ne pas se trouver immédiatement sur la frontière Sud de la commanderie ; c'est une donnée qui nous permet de prendre un point de départ au Sud, à peu près la région de Quảng-ngãi. Ce serait donc dans la région comprise entre Quáng-

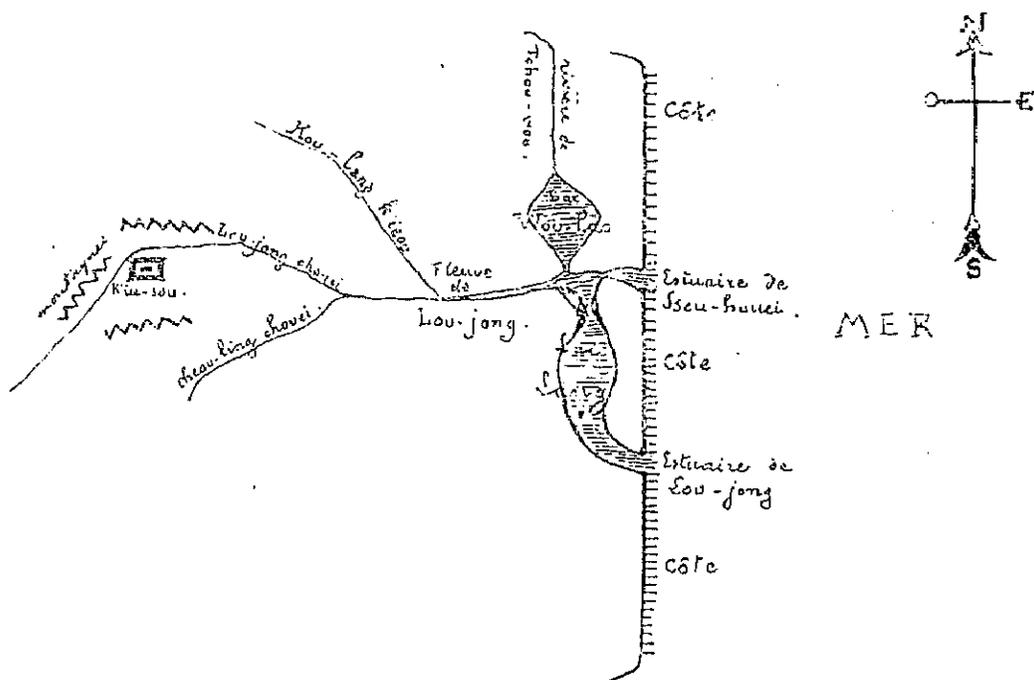


Fig. 1. — CROQUIS THÉORIQUE DE LA RÉGION DE SI-K'IUAN — K'IU-SOU D'APRÈS LES DONNÉES DU *Chouei king tchou*.

trị et Quảng-ngãi qu'il faudrait chercher Si-k'iuan-K'iu-sou. C'est à ces vagues résultats qu'aboutiraient nos conclusions si nous n'avions pas pour nous aider certains passages du *Chouei king tchou* que j'ai traduits plus haut.

Par bonheur, cet ouvrage nous a transmis des données assez précises sur la topographie des environs de Si-k'iuan. Conquise en 248 par les Chams, Si-k'iuan est organisée, environ un siècle plus tard, en ville forte sous le nom de K'iu-sou ; établie entre deux rivières, K'iu-sou est placée immédiatement au Sud de l'une d'elles, le Lou-jong choueï, de telle sorte que cette rivière, après avoir fait un coude du Sud-Ouest au Nord-Est, coule ensuite vers l'Est pour s'unir bientôt à la seconde rivière, le Cheou-ling choueï qui, elle, naît assez loin au Sud de K'iu-sou avant de remonter vers le Nord-Est pour se joindre au Lou-jong choueï. — De plus K'iu-sou est protégée par des montagnes sur trois côtés. Le fleuve formé du Lou-jong et du Cheou-ling réunis, que j'appellerai fleuve de Lou-jong, coule vers l'Est, se déverse dans un lac, le lac Lang, mêle ses eaux à l'estuaire Sseu-houeï et — après avoir complètement traversé le lac Lang — se jette dans la mer par l'estuaire de Lou-jong ; cet estuaire de Lou-jong se trouve au Sud de l'estuaire Sseu-houeï. D'autre part arrive du Nord le bras de rivière Tchou-wou qui se joint au fleuve de Lou-jong après avoir traversé le lac Wou-lao. Ces renseignements géographiques peuvent se traduire par le croquis théorique ci-contre. (Voir Fig. 1.)

Il ne reste plus qu'à chercher la région qui répond le mieux à cette description. Le simple examen d'une carte montrera que seule la région de Huê peut convenir non seulement parmi les points compris entre Quáng-trj et Quáng-ngãi, mais parmi tous ceux qui se trouvent entre la porte d'Annam et le cap Varella. La région de Huê convient même parfaitement : le fleuve Lou-jong serait la rivière de Huê ; le lac Lang serait l'immense lagune formée des lagunes de l'Est et de Càu-hai ; l'estuaire de Sseu-houeï correspondrait à l'estuaire de Thuận-an et l'estuaire de Lou-jong à l'embouchure de la lagune de Càu-hai qui se trouve un peu au Nord du cap Ouest Chumay (1). Le lac Wou-lao serait la lagune de l'Ouest, et la rivière de Tchou-wou le canal naturel qui part de cette lagune pour aboutir à la rivière de Quáng-trj. Le Kou-lang k'ieou (2) pourrait être la rivière actuelle dite Bô giang qui passe assez loin au Nord de Huê. Voilà pour la topographie générale qui correspond assez bien à celle du *Choueï king tchou*. Mais arrivons à la description détaillée des environs de la ville qui se trouve, d'après notre auteur, entre les deux rivières Lou-jong et Cheou ling avant leur confluent d'où naît le fleuve Lou-jong ; la rivière Lou-jong est naturellement la branche

(1) La rivière de Huê (fleuve de Lou-jong), d'après la conception du géographe chinois du début du VI^e siècle, ne se jetait donc pas dans la mer par l'embouchure de Thuận-an (Sseu-houeï) mais ne faisait qu'y mêler ses eaux, pour traverser complètement les lagunes de l'Est et de Càu-hai (lac Lang) et arriver enfin à l'océan par l'embouchure de cette dernière (Lou-jong). Le nom seul que le géographe donne à cet estuaire (l'estuaire de Lou-jong qu'il place au Sud de l'estuaire Sseu-houeï) trahit cette conception.

(2) Petite rivière citée par le *Choueï king tchou* comme se jetant, en rive gauche, dans le fleuve Lou-jong.

principale de la rivière de Huê; quant à la rivière de Cheou-ling, c'est probablement l'ancienne rivière de La-y 羅 綺 dont le lit fut en partie utilisé vers 1836 pour établir le canal actuel de Phu-cam (1).

Immédiatement au Sud de la rivière de Huê devait donc se trouver l'ancienne ville fortifiée de K'iu-sou. Elle s'y trouve en effet ou plutôt les ruines de ses remparts s'y trouvent encore aujourd'hui, au lieu dit Ban hò (2) où les coupe la

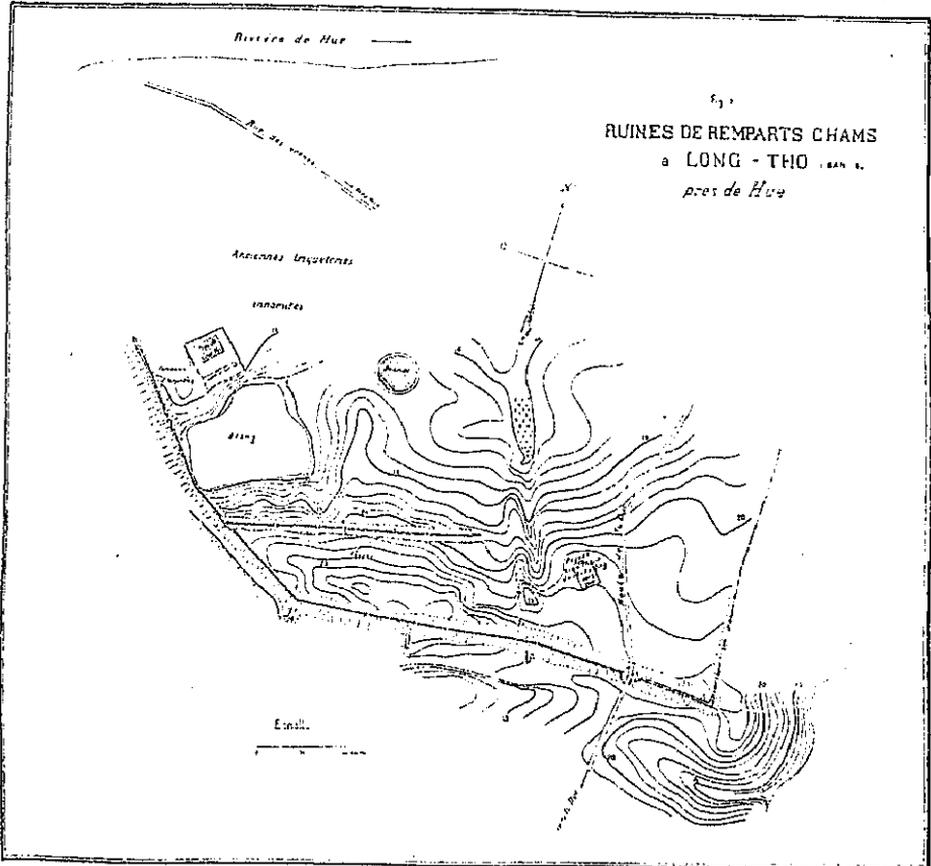


Fig. 2. — L'ANCIENNE VILLE FORTE DE K'IU-SOU (Si-k'iuang des Han).

route moderne qui conduit au Tombeau de l'Empereur Tỳ-Đức (3). A la ville ancienne que ces ruines évoquent conviennent merveilleusement certains

(1) C'est le seul détail qui ne cadre pas parfaitement avec les passages étudiés du *Chouei king Ichou*. Encore l'hypothèse est-elle assez plausible. Cf. *Đại nam nhất thống chí* k. 2, 1^o 31 r^o.

(2) Pour tout ce passage, cf. carte de l'Annam au 1/25.000 du Service géographique de l'Indochine, n^o 31.

(3) Voyez fig. 2 le plan des ruines en question, plan qui a été fort aimablement relevé par les soins de M. Masson, Ingénieur en Chef des Travaux publics en Annam.

détails de la description du *Chouei king tchou* : elle est environnée de collines ; la rivière Lou-jong (rivière de Huê) se dirige d'abord vers l'Ouest (direction Ngoc-hô, Tây-áp), s'infléchit à l'Ouest (coude de Nam-áp, Cưu-duy, Bà-tham), « protège » le Nord (direction Bà-tham), puis se dirige vers l'Est (direction de Nguyệt-biêu) et passe au Nord de la ville fortifiée de K'iu-sou, avant d'arriver au Cheou-ling choui (canal de Phu-cam ; ancienne rivière de 羅綺). C'est exactement au Sud de cette partie de la rivière de Huê, entre Nguyệt-biêu et le confluent du canal de Phu-cam que nous trouvons les ruines des remparts de K'iu-sou. Ces ruines ont été décrites par H. Parmentier dans le premier volume de son *Inventaire* (p. 512) et je n'ai pas l'intention de m'étendre plus longuement sur ces vestiges de l'ancienne ville forte des Chams. Je m'arrête dans cette démonstration délicate où j'espère n'avoir pas fait trop de faux pas ⁽¹⁾ et je conclus en proposant de localiser définitivement à l'emplacement des ruines de Ban-bô, la ville forte chame K'iu-sou, établie elle-même à la place de Si-k'iuan des Han.

Une coïncidence inespérée, en ajoutant plus de force à cette première hypothèse, va me permettre d'en émettre une seconde pour ce qui touche à la première capitale du Lin-yi. K'iu-sou était, nous dit le *Chouei king tchou*, située à 400 *li* environ de la capitale du Lin-yi, l'ancienne Siang-lin ; 400 *li* font en gros 200 kilomètres, ce qui nous mène un peu après l'actuelle ville de Quảng-nam.

La capitale du Lin-yi est ainsi décrite par le *Chouei king tchou* (cf. texte complet *supra*, p. 22) :

« A l'Ouest du bras de rivière, c'est bien la capitale du Lin-yi, établie à Tien-tch'ong ⁽²⁾, à 40 *li* de distance du bord de la mer ⁽³⁾. . . , à une distance de 2.500 *li* du tcheou de Kouang. . . ; la rivière Siao-yuan houai tourne au Sud en un cours sinueux et revient vers l'Est se joindre au Ta-yuan houai pour arroser Tien-tch'ong. Cette ville s'appuie au Sud-Ouest à des montagnes et donne au Nord-Est sur un cours d'eau. Les eaux de fossés parallèles coulent

(1) Pour que cette démonstration soit à peu près complète, je dois dire un mot d'une identification qui est de tradition chez les auteurs annamites : les auteurs du *Cang muc* (sect. prélim. k. 3, 1^o 21, v^o) identifient ces ruines à la capitale chame Fo-che 佛誓 (Vijāya). Encore que je me joigne à M. Pelliot pour élever contre cette identification les plus sérieuses objections (Cf. *BEFEO*, IV, 1904, 203 et ss.), ma thèse ne serait nullement affaiblie par la localisation dans la région de Huê de la ville de Fo-che qui devint capitale vers le début du XI^e siècle et qui pourrait avoir été construite sur l'emplacement même de K'iu-sou, la ville forte du III^e siècle.

(2) Ce nom de Tien-tch'ong 興津, dont je ne puis expliquer l'origine, paraît donc être un second nom de Lin-yi, la plus ancienne capitale chame.

(3) M. Pelliot (*loc. land.*, p. 193-194) a signalé un passage du *Leang chou* (k. 54 1^o 1^o) où il est dit que « la ville est à 120 *li* de la mer 城去海百二十里 et à 400 *li* environ de la frontière de Je-nan. » Je reconnais que s'il visait réellement notre première capitale ce texte serait assez embarrassant. Mais rien ne prouve que la ville de Lin-yi, peut-être même qu'une capitale, soit visée par ce texte.

en un bras de rivière qui entoure le pied des murailles et qui, au-delà des fossés Sud-Est, continue à longer de près les remparts ; le bras de rivière est long dans la direction Est-Ouest et étroit dans l'étendue Nord-Sud ; du côté Nord, à l'extrémité occidentale, il tourne, s'infléchit et par une courbe pénètre dans la ville. L'enceinte murée a 8 *li* et 120 *pou* de tour ; sur une muraille de briques de 2 *tchang* de hauteur s'élève un second mur de briques haut d'un *tchang*. . . quatre portes s'ouvrent dans les murailles de la ville. Celle de l'Est est la principale et donne sur les rives des deux îlots de la rivière Houai ; au détour d'un chemin se trouve une stèle ancienne en écriture barbare qui célèbre les vertus d'un roi précédent, Fan Hou-ta ; la porte de l'Ouest donne sur un double fossé qui tourne au Nord et arrive à une colline à l'Ouest de laquelle coule la rivière Houai. Par la porte Sud on franchit le double fossé et on se trouve en face du retranchement de Wen-Kong. La porte du Nord est sur la rive de la Houai ; mais la route est coupée et on ne passe pas. A l'intérieur de la grande enceinte il y a une petite enceinte de 320 *pou* de tour. . . »

La première capitale du Lin-yi se trouvait donc un peu au Sud de Quang-nam à 20 kilomètres environ du bord de la mer, sur une rivière formée de deux cours d'eau. A moins de dépasser Quang-ngai au Sud, il faut chercher Tientch'ong sur une des branches du système fluvial dont l'embouchure se trouve en face de Culao Cham, soit sur le Sông Ba-rèn, soit sur le Sông Thu-bôn. Une ligne qui serait tracée à 20 kilomètres environ du bord de la mer couperait à peu près le delta du Quảng-nam à 117 G 66', un peu à droite de la verticale de 60' marquée sur la carte au 1 : 100.000^e de Tourane. A l'intersection de cette ligne et du Sông Thu-bôn et environs immédiats du point d'intersection, rien ne paraît devoir retenir notre attention : aucune ruine, aucun vestige. En revanche cette ligne coupe le Sông Ba-rèn exactement au point archéologique bien connu sous le nom de Trà-kiệu. La première capitale du Lin-yi, Tientch'ong aurait donc été très probablement située à Trà-kiệu : voilà où nous conduisent les différentes remarques que m'ont suggérées les passages du *Chouei king tchou*. Mais il n'y a que probabilité ; cette probabilité se transforme à mon sens en certitude grâce à quelques indications précieuses dont je suis redevable à M. Parmentier, Chef du Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Dans son *Inventaire des Monuments Chams de l'Annam* (vol. II, p. 375, note 1, ouvrage actuellement sous presse et que M. Parmentier a bien voulu me communiquer en épreuves) il écrit en effet en visant un passage des *Deux Itinéraires* de M. Pelliot : « C'est une erreur de dire qu'on n'a pas retrouvé au Quảng-nam d'enceinte considérable qui puisse correspondre au passage du *Chouei king tchou* cité, p. 192. Il y a, au contraire, l'enceinte en briques de Trà-kiệu, à 15 kilomètres de Mĩ-sơn, à 20 kilomètres de Đổng-dương et sur la route naturelle qui unit ces deux points en contournant l'infranchissable montagne. Bien plus, certains détails de la description chinoise semblent s'appliquer étrangement au site même et aux restes de Trà-kiệu.

Nous allons les passer en revue : « L'enceinte a 8 *li* et cent pas de tour. Elle es formée d'une assise de briques... surmontée d'un mur de briques... » Les restes de la citadelle sont trop peu importants pour qu'on puisse déterminer exactement la dimension de l'enceinte. Mais si elle s'appuyait d'un côté, comme c'est l'habitude, au fleuve et de l'autre aux larges mouvements de terrain opposés, elle pouvait aisément occuper un carré de 1 kilomètre de côté. Quant au mur, il était en briques et ses débris étaient assez importants pour qu'on ait pu bâtir de leurs décombres la grande église et la mission voisines. « L'enceinte est percée de quatre portes dont la porte de l'E. est considérée comme la principale ; de ce côté de l'E. coulent les deux branches de la rivière Houai. » La face E. est à Trà-kiệu, celle dont le dégagement est et fut toujours le plus aisé et au N. E. coulent divers bras de la rivière « et une stèle en caractères barbares célèbre les louanges du roi Hou-ta. » Or, sur la berge de l'un d'eux, est la grande inscription de Hòn Cuc, à 4 kilomètres à l'O. un peu N. Les inscriptions antérieures au VII^e siècle sont trop rares, alors que l'habitude de les écrire sur des parois naturelles de rochers et en caractères énormes eût dû assurer leur conservation, pour que la coïncidence ne paraisse pas presque péremptoire, malgré l'inexactitude de la position. Ajoutons qu'une inscription en caractères énormes comme celle de Hòn Cuc est bien de celles qui seules peuvent frapper un étranger. Fan Hou-ta, qui vit au début du V^e siècle, peut fort bien être le roi Bhadravarman auteur de l'inscription de Hòn Cuc et M. Maspero, dans son *Royaume du Champa* (XI, p. 347), propose de les identifier. « Vis-à-vis de la porte de l'O., il y a un double fossé qui du côté du N. s'incurve en montant sur une colline. » Il y a sur cette face un petit bras perpendiculaire au fleuve qui semble correspondre aux restes de la partie basse de ce fossé et l'angle S.-O. s'appuie à un mamelon. « Par la porte du S. on traverse un double fossé et l'on se trouve en face des deux murs de M. Wen. » La face S. ne donne lieu à aucune remarque ; disons seulement qu'elle est dominée par une petite hauteur et qu'il serait fort naturel que les Čams aient protégé plus fortement cette face, moins défendue par la nature. Peut-être aussi y eut-il là une baille comme nous en voyons une entre la montagne et la citadelle de Thành-hổ. « La porte du N. est au bord du Houai, la route est coupée de ce côté. » C'est bien en effet au N. de l'ancienne capitale que coulait le bras principal du fleuve ; il s'est déplacé depuis, au profit d'un bras sans doute autrefois moins important et plus éloigné de la citadelle ; mais, même réduit à peu de chose, le bras qui passe devant celle-ci en rend encore l'accès direct impossible par le N. « Dans la ville, il y a une seconde enceinte de 320 pas de tour. » Au centre de la citadelle de Trà-kiệu s'élève la très curieuse petite colline de Bruu-chau qui n'est peut-être pas naturelle. La plate-forme qui la termine n'atteint pas 50 mètres de côté, ce qui n'est pas loin de 80 pas ; ses pentes rapides en eussent fait un réduit très fort. « Huit temples s'élèvent dans la ville. » Un nombre assez considérable de fort belles sculptures sur pierre d'allure fort ancienne proviennent de Trà-kiệu et un petit sanctuaire s'est élevé autrefois sur la

colline. Le premier monument çam en briques conservé étant du VII^e siècle, il est vraisemblable que les temples antérieurs étaient en bois et leur destruction complète par le vainqueur est alors explicable. Donc, en résumé, aucune impossibilité : par contre toute une série de probabilités. »

On voit donc que les deux hypothèses émises dans les pages précédentes localisation de K'iu-sou aux ruines çames du Sud-Ouest de Hué et identification de la première capitale du Lin-yi à Trà-kiêu paraissent se confirmer mutuellement. Aucune indication connue jusqu'ici ne paraît devoir leur être opposée. Les données astronomiques, si imprécises soient-elles, ajouteraient plutôt aux raisons que nous avons de les adopter. Les identifications que je crois avoir établies entraînent naturellement une série de conséquences que je ne puis songer à envisager ici. Dans ce compte-rendu, je n'ai pu donner que le résultat brutal de mes recherches ; mais il sera intéressant, le jour où l'on tentera d'écrire la géographie historique de l'Annam, de rapprocher de ces conclusions et de vérifier sur elles toute une série d'indications de détail (distances entre divers points, itinéraires, etc.) éparses dans le *Chouei king tchou* et dans quelques autres ouvrages ; il faudra pour cela faire une étude critique du chapitre 36 en utilisant les copieux commentaires qui en existent et les croquis intéressants de Yang Cheou-king 楊守敬. Souvent même les résultats dépasseront les points de détail ; c'est ce que nous constaterons par exemple dans la question de Culao Cham qui semble par le fait résolue comme l'avait prévu M. Pelliot (*BEFEO*, IV, 1904, 198 et suiv.)

En laissant le *Chouei king tchou* pour passer au *Tao-yi tche-lio* nous franchissons quelque 800 années et nous arrivons en plein XIV^e siècle.

III. — *Tao-yi tche-lio* 島夷志畧. — Nous avons peu de renseignements sur l'auteur du *Tao-yi tche-lio* ; par quelques notices bibliographiques et par les préfaces de son ouvrage nous savons qu'il avait pour nom Wang Ta-yuan 汪大淵 (*tseu* : Houan-tchang 煥章) et qu'il était originaire de Nan-tch'ang 南昌, dans le Kiang-si. Il naquit aux environs de l'an 1300, sûrement avant l'année 1309, et dès l'âge de 20 ans, se mit à voyager. C'est vers 1329 qu'il dû partir, à bord d'un navire marchand, pour sa fructueuse exploration des mers du Sud ; au cours de ce voyage Wang Ta-yuan sut réunir de précieux renseignements sur la géographie, l'histoire, les mœurs et les produits des pays qu'il visita. Dès 1345, il était de retour en Chine où il se mit aussitôt à réviser et à compléter les notes prises pendant son voyage ; c'est dans le deuxième semestre de l'année 1349 qu'il acheva son *Tao-yi tche-lio* (1). — Cet ouvrage resta très longtemps à l'état manuscrit et nous

(1) ROCKHILL (*Notes on the relation and trade of China with the eastern archipelago and the coasts of the indian Ocean during the fourteenth century*, T'oung Pao, 1913, p. 475) est un peu injuste quand il écrit que Wang Ta-yuan : « ... boldly asserted in his

en connaissons aujourd'hui les recensions manuscrites (1) de Hang-tcheou (ms. du *Sseu-k'ou ts'uan-chou* établi sur l'exemplaire que possédait la famille Fan 范 dans son *T'ien yi ko* 天一閣); de Nankin (ms. provenant du *Chan-pen chou-che* 善本書室 de la famille Ting 丁 et qui a probablement été établi sur le ms. précédent). A ces recensions manuscrites il faut ajouter deux éditions imprimées: a) la première, parue en 1892, dans le *Tehe-fou tchai ts'ong-chou* 知服齋叢書 de M. Long Fong-piao 龍鳳鏞, originaire de Pékin; b) la seconde, parue en 1912-1913, dans la revue d'érudition *Kou-hio houei k'an* 古學彙刊, avec des notes de M. Chen Ts'eng-tche 沈曾植 (2). Je me suis servi des deux dernières éditions pour les notes qui vont suivre. — Le *Tao-yi tche-lio* décrit 99 pays différents. La section sur le Champa 占城 est la 8^e et dit:

Preface that all he wrote was based on personal observation. » Il n'y a, jusqu'ici, aucune préface connue de Wang Ta-yuan et on ne peut lui tenir rigueur d'une prétention qu'il n'a jamais émise. En réalité, le renseignement de M. Rockhill provient d'un passage mal lu d'une préface du 23 janvier 1350 (et non 1349 comme l'indique M. PELLIOU dans le *T'oung Pao*, 1912, p. 451, note 2) où Wou kien 吳鑑 dit: « (Wang Ta-yuan) fit un ouvrage où étaient notés tous les faits dont il avait été le témoin pendant ses voyages; il mit cinq années à le rédiger et à le corriger; (une fois terminé ce livre) présenta de grandes divergences avec les premières notes (de l'auteur). » — Ce texte, tout en mettant les choses au point pour ce qui touche à la sincérité de Wang Ta-yuan, nous permet d'établir de manière assez précise la date de ses voyages et celle de l'achèvement de son travail. Cette préface du 23 janvier 1350 est la plus ancienne des préfaces du *Tao-yi tche-lio*; d'autre part, un renseignement inséré dans cet ouvrage et déjà signalé par Ed. HUBER dans notre *Bulletin* (IX, 1909, 586) se réfère aux mois de mai-juin 1349. En partant de la fin de 1349, cinq années comptées en remontant, d'après la méthode chinoise, nous conduisent en l'année 1345, date à laquelle Wang Ta-yuan était certainement de retour en Chine. De plus, un autre passage du *Tao-yi tche-lio*, article *Ta fo chan* 大佛山 (Ed. *Tehe-fou tchai ts'ong-chou*, f^o 25 r^o; éd. *Kou-hio houei-k'an* 下, f. 12 r^o) nous apprend que le 12 novembre 1330 la barque qui portait Wang Ta-yuan s'arrêta à Ta-fo chan (至順庚午冬十月有二日因卸帆於山下...). Je crois qu'il faut placer Ta-fo chan quelque part dans l'île de Ceylan et il n'est pas déraisonnable de supposer que Wang Ta-yuan, qui s'arrêtait très souvent en cours de route, a consacré au moins une année pour aller de Chine à Ceylan. Nous avons donc deux dates sûres: Wang Ta-yuan était en plein voyage en novembre 1330 et de retour en Chine dès 1345. Puisqu'il dut partir pour son exploration des mers méridionales au plus tard en 1329, et que nous savons par la préface de Tehang Tchou 張翥 (1350) qu'il commença à voyager vers l'âge de 20 ans, Wang Ta-yuan est certainement né avant l'année 1309.

(1) Cf. PELLIOU, *T'oung Pao*, juillet 1912 (xiii, 3), 450-1.

(2) Cf. BEFFO, xii (1912) n^o 9, 94; *ibid.*, xiii (1913) n^o 7, 41. — L'ouvrage de Wang Ta-yuan est décrit dans le *Catalogue des bibliographes* de K'ien-long (Ed. 1910, k. 71, f^o 72 v^o); dans le *Tou-chou min k'ieou-ki* 讀書毓求記 (Ed. du 小琅嬛館, k. 2, f^o 51 r^o); dans le *Chan-pen chou-che ts'ang-chou tche* 善本書室藏書志 (Ed. 1901, k. 12, f^o 19 r^o) et dans le *T'ien yi ko chou mou* 天一閣書目.

« Ce pays occupe (le centre) des voies maritimes ; (la ville) est voisine de Sin-tcheou 新州 et de Kieou-tcheou 舊州 ; la température s'y élève parfois brusquement. Les meilleures terres conviennent à la culture des céréales. On s'y plaît communément aux incursions et au pillage. Chaque année au 15^e jour de la 1^o lune et au 15^e jour de la 12^e lune tous les habitants sont autorisés à récolter le fiel de personnes vivantes pour le vendre aux familles des officiers ; ceux-ci en achètent à prix d'argent et mêlent ces fiels à une boisson fermentée qu'ils boivent en famille, disant que ce fiel en se répandant dans le corps fait chez les (autres) hommes naître la crainte de ceux (qui en absorbent) et préserve en outre des maladies infectieuses (1).

« Au pied des remparts (de la ville) l'eau coule en faisant maints détours. Les (marins des) jonques de mer entretiennent des relations (avec les habitants) ; s'ils s'arrêtent pendant plusieurs jours des barques viennent prendre des femmes qui montent à bord des jonques et s'y marient aux navigateurs (2). Lorsqu'ils partent, elles s'en séparent en versant des larmes ; l'année suivante, à l'arrivée des marins, les unions se renouent comme par le passé. Il arrive parfois qu'un (de ces marins), en proie aux difficultés (de la vie), parcourt en vagabond cette contrée ; cédant aux émotions du passé, la femme lui offre alors la boisson, la nourriture et les vêtements ; s'il revient elle lui fait encore de nouveaux présents et le reconduit (sans pouvoir le garder près d'elle) car si de tels sentiments existent bien, elle pense que, suivant l'usage, ils sont interdits sous cette forme. Les vêtements ressemblent à demi à ceux des Chinois ; (les habitants) se baignent trois ou quatre fois par jour et oignent leur corps d'une huile où sont mêlés le camphre et le musc. Pour établir leurs écrits ils tracent des caractères blancs sur des peaux noires. Ils font bouillir l'eau de mer pour avoir du sel et fermenter des grains de millet écorcé (小米) pour en faire du vin. Le pays produit du hong-tch'ai 紅柴, du kia-lan mou 箭藍木 (calambac, bois d'aigle), de l'étoffe ta-pou 打布 (ou : et fabrique des étoffes). Dans le commerce, on emploie des tasses en porcelaine bleue à fleurs, des ornements d'argent ou d'or pour la tête, des coupes à vin, des étoffes et des chao-tchou 燒珠 (perles brûlées ?). »

Le *Tao-yi tche-lïo* renferme encore trois autres sections qui intéressent le Champa par contre-coup. Ce sont la 9^e section sur le Min-to-lang 民多朗, la 10^e sur le pays de Pin-t'ong long 賓童龍 et la 13^e sur le Je-li 日麗.

Sur le pays de Min-to-lang, qui n'apparaît à ma connaissance dans aucun autre texte, le *Tao-yi tche-lïo* ne donne que d'assez vagues indications. C'est, dit-il en substance, un point important qui donne sur la mer ; le pays est fertile et le riz et les céréales y viennent en abondance. Hommes et femmes coiffent leurs

(1) Sur la récolte du fiel voir PELLÏOT, dans *BEFEO*, II, 1902, 51-52.

(2) Cette pratique du mariage à court terme est courante à Hué encore aujourd'hui dans le monde des marins entre Thuân-an et Gia-hoi.

cheveux en chignon et portent une courte tunique noire avec un court pantalon d'étoffe bleue. On y fore des puits ; les habitants extraient le sel de l'eau de mer et fabriquent du vin de millet. Il y a un chef du pays qui punit très sévèrement les voleurs et leurs familles. Le pays produit du bois de *wou-li* 烏梨木, du bois de santal musqué 麝檀, des peaux de bœufs et de daims, etc. ; on y fait le commerce de vases de cuivre, des étoffes de Java, etc. — Quel est ce pays de Min-to-lang ? Quoiqu'il faille le situer très près du Champa, il est à distinguer de Pāṇḍuraṅga. J'inclinerais à retrouver dans Min-to-lang le nom du pays de Pin-t'ò-ling 賓陀陵 que Tcheou K'iu-fei 周去非 cite à côté du pays de Pāṇḍuraṅga dans son *Ling-wai tai-ta* (xii^e siècle). Ce passage de Tcheou K'iu-fei, déjà traduit par M. Pelliot (*BEFEO*, III, 1903, 650) dit : « Comme pays dépendant (du Champa) il y a le royaume de Pin-t'ong-long 賓瞳隴 et le royaume de Pin-t'ò-ling 賓陀陵... » M. Pelliot (*loc. laud.* note 2) pense que ces deux formes répondent probablement au seul nom de Pāṇḍuraṅga ; mais cette solution ne s'impose pas *a priori* et bien que ce ne soit pas ici le lieu de discuter à fond une question de ce genre je crois que les textes de Wang Ta-yuan et de Tcheou K'iu-fei suffisent à établir qu'à côté du Pāṇḍuraṅga classique se trouvait un autre pays, au nom sensiblement différent, appelé Min-to-lang par le premier et Pin-t'ò-ling par le second. Peut-être même devons-nous un jour aller plus loin et chercher sur cette voie la solution d'un petit problème embarrassant : on sait en effet que les divers noms attestés pour la région de Phan-rang : *Panrañ* des inscriptions chames ; *Pāṇḍuraṅga* des inscriptions sanscrites ; *Paṇḍaraṅ*, nom de la résidence royale dans le Chronique ; *Padaraṅ*, nom du cap, peuvent être difficilement réduits à une forme unique normale et que le doublet *Panrañ* — *Pandaraṅ* est inexpliqué jusqu'ici. Il y a là une question intéressante à tirer au clair.

Sur le Pāṇḍuraṅga classique M. Pelliot a réuni et traduit une série de textes chinois en appendice à l'article de M. Finot intitulé *Pāṇḍuraṅga* (*BEFEO*, III, 1903, 648-654) ; il en a signalé d'autres dans cette inépuisable mine de renseignements que sont les deux itinéraires (*BEFEO*, IV, 1904, 216 et note 3). A ces textes, il faut ajouter celui du *Tao-yi tche-lio* qui n'a pas encore été traduit et qui est intéressant parce qu'il paraît être la source où est allé puiser Fei Sin 費信 pour établir le paragraphe du Pin-t'ong long dans son *Sing-tch'a cheng-lan* 星槎勝覽 (1436) (1) paragraphe dont s'inspira plus tard Houang Sing-ts'eng 黃星曾 pour son *Si-yang tch'ao kong tien lou* 西洋朝貢典錄 (1520). Voici ce que le *Tao-yi tche-lio* dit de Pāṇḍuraṅga.

« *Pin-t'ong-long* 賓童龍. — Le (royaume de) Pin-t'ong-long dépend du Champa dont il est limitrophe par le territoire ; il y a un double cours d'eau qui les sépare. C'est le pays que les livres bouddhiques appellent Wang

(1) J'ajoute ici que l'œuvre sœur de *Sing-tch'a cheng-lan*, le *Ying-yai cheng-lan* 瀛涯勝覽 de Ma Houan 馬歡 ne contient pas de section spéciale sur Pāṇḍuraṅga.

chö tch'eng 王舍城 (Rājagṛha). On prétend que les fondations de la maison de Mou-lien 目連 (Mahāmaudgalyāyana) s'y trouvent encore. La nature du sol, la civilisation, les mœurs et le climat sont à peu près identiques à ceux du Champa. Lorsque quelqu'un meurt, (sa famille) prend des vêtements de deuil, implore le Buddha et choisit un endroit retiré pour enterrer le mort. — Le souverain du pays sort à éléphant ou à cheval ; il tient un parasol rouge ; sa suite est composée d'une centaine de personnes munies d'un bouclier et qui chantent à sa louange « *Ya!* » et « *P'ou* » (1). Là plus encore qu'au Champa les filles barbares à la tête morte (尸頭蠻女子) nuisent aux habitants ; aussi beaucoup parmi le peuple les vénèrent dans des temples et leur offrent des sacrifices sanglants. (Ces filles) barbares ont bien un père et une mère, naissent (bien) du sein maternel et ne sont pas différentes des filles ordinaires, mais leurs yeux n'ont pas de pupilles. Parfois pendant la nuit leur tête s'envole et va manger des excréments humains ; quand l'extrémité supérieure part en volant, si quelqu'un réussit à envelopper la nuque avec du papier ou de l'étoffe, la tête alors ne peut à son retour s'unir (au corps) et meurt. Toutes les personnes qui habitent ce pays sont astreintes, après la défécation, à se laver soigneusement avec de l'eau, car si elles ne le faisaient pas, les (filles) barbares, après avoir mangé leurs excréments, les poursuivraient pour les flairer. Si (une de ces filles) couche avec un homme et s'il y a contact, tous les intestins de l'homme sont mangés, ses esprits lui sont complètement ravés et il meurt.

« Le pays produit du calambac et de l'ivoire. On y fait le commerce de l'argent, des étoffes à fleurs imprimées. Ensuite (viennent les produits) qu'on appelle *hou-ma-cha*, *man-t'cou-lo-cha*, *pao-pi-tchai*, (choses) que les étrangers des anciens et nouveaux départements de Yue ne produisent pas et desquelles, d'autre part, les jonques de mer ne sont pas parvenues (à trafiquer ?) (2) »

La section du *Tao-yi tche-lïo* sur le Je-li 日麗 est la 13^e. On sait que Tchao Jou-koua mentionne un pays de Je-li parmi les états tributaires du Champa. — Ce Je-li tributaire du Champa est-il le Je-li du *Tao-yi tche-lïo* ? C'est possible et même probable encore que rien de certain ne ressorte des indications générales données par Wang Ta-yuan. Remarquons cependant que Chen Ts'eng-tche, dans son édition annotée du *Tao-yi tche-lïo*

(1) 亞或僕. — On pourrait comprendre aussi : « . . . qui chantent à sa louange : « *Ya houo p'ou!* » Mais je préfère l'autre traduction ; le *Sing-tch'a cheng-lan* paraît d'ailleurs entendre comme nous ce passage lorsqu'il écrit : « 讚唱曰亞曰僕. » J'ajoute que *Ya!* et *P'ou!* semblent représenter les deux mots chams *Yā*, ô d'admiration et *Pā*, Seigneur ! — *Yā! Pā!* : ô Seigneur !

(2) « 次日胡麻沙曼頭羅沙蟬寶毗齋新故越州諸番無所產鮑亦不至 ». Je ne suis pas en mesure d'identifier ces produits ; je remarque simplement que 毗齋 est aussi le nom d'une province chame.

identifie nettement le Je-li au pays tributaire de Palembang appelé Je-lo t'ing 日羅亭 dans Tchao Jou-koua. Mais cette identification ne repose sur rien et du moins avons-nous l'identité absolue des noms qui nous permet de voir dans le Je-li de Wang Ta-Yuan le pays tributaire de Champa.

D'après le *Tao-vi tche-liao*, le Je-li serait situé entre deux chaînes de montagnes. Les champs y sont unis et vastes, mais la sécheresse du printemps et les pluies de l'été détruisent constamment les plantations; aussi les récoltes sont-elles le plus souvent assez faibles et les habitants sont-ils obligés d'aller mendier leur nourriture dans d'autres pays. Le climat y est doux en hiver. Dans les mœurs on y exalte la vertu et après la mort d'un époux sa femme ne se remarie plus. Les hommes et les femmes coiffent leurs cheveux en chignon, s'enveloppent la tête d'un tissu blanc uni et ceignent leurs reins d'une petite étoffe de couleur jaune. Les habitants font bouillir l'eau de mer pour en extraire du sel et fermenter l'eau de riz pour en faire du vin; ils ont un chef. Le pays produit des tubes en écaille de tortue, de l'encens, de l'étain, etc.. On y fait le commerce de vases de porcelaine blanche, d'étoffes à ramages de tasses grossières, de blocs de fer et de petites (1)... à fleurs imprimées... etc.

IV. — *Ngan-nan k'i-cheou pen-mo* 安南棄守本末 « Historique de la chute et du rétablissement de l'Empire d'Annam. »

Cet ouvrage, d'auteur inconnu jusqu'ici, n'existe qu'à l'état manuscrit. Il n'est, à ma connaissance, cité que par deux bibliographies, et encore sont-ce des bibliographies de collections privées, le *Kiang-yun leou chou-mou* 絳雲樓書目 de Ts'ien K'ien-yi 錢謙益 (1582-1664; cf. sur lui *BEFEO*, XIII, 1913, n° 7, 47 et note) et le *Chan-pen chou che ts'ang-chou tche* 善本書室藏書志 de Ting Ping (k. 7, fo 17, ro). L'exemplaire de Ts'ien K'ien-yi a dû être brûlé dans l'incendie du Kiang-yun leou, en 1650; celui de Ting Ping est passé à la bibliothèque de Nankin où des amis chinois ont fait exécuter pour moi une copie qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'École Française d'Extrême-Orient. Le *Ngan-nan k'i cheou pen-mo* (ou 始末) est un précieux recueil de renseignements de première main relatifs à la période si intéressante de l'histoire d'Annam qui va de 1404 à 1433 (2). Pendant ces trente années se succèdent en effet des événements forts importants. Les Hồ 胡 (1400-1407) qui venaient de déposséder les Trần 陳 (1225-1400) ne peuvent éviter la guerre contre la Chine. Dès 1407, le dernier des Hồ, Hán Thưng 漢倉 tombait aux mains des troupes chinoises qui s'emparaient définitivement de tout le pays d'Annam. Cependant, les Ming ne jouissent pas longtemps en

(1) Lacune de quelques caractères dans tous les textes connus.

(2) Le ms. de Nankin et le *Chan-pen chou che ts'ang-chou tche* portent tous deux 1435 mais c'est une simple faute de copie: « 宣德十年... pour 宣德八年... » date de la mort de Lê-Lôi.

paix de leur conquête ; les Trăn, restaurés à la fin de 1407, sont de nouveau renversés en 1414 et remplacés par des gouverneurs chinois. En 1418, le fameux Lê-Lợi 黎利 prend le titre de roi et commence une terrible lutte contre les Chinois pour rendre à l'Annam son indépendance ; cette lutte dure dix années et se termine en 1428 par la victoire de Lê-Lợi qui s'assure enfin le pouvoir et fonde la dynastie des Lê (1418-1789). Lê-Lợi eut à peine le temps de prendre quelques sages mesures administratives et de renouer les relations avec la Chine ; il mourut en 1433. C'est à cette date que s'arrête le *Ngan-nan k'i-cheou pen-mo*.

Cet ouvrage a certainement pour auteur un Chinois : le style, les expressions et un léger ton de mépris à l'égard des Annamites suffiraient à l'établir. De plus, il y a dans cet ouvrage une telle vie, un si singulier mouvement, une documentation si minutieuse qu'à mon sens il faut l'attribuer à un auteur contemporain des faits qu'il relate. En le lisant, on ne peut s'empêcher de songer aux célèbres *Archives véritables* 實錄 de l'époque des Ming. Tout les rappelle dans le *Ngan-nan k'i-cheou pen-mo* : mode chronologique de notation des événements ; reproduction textuelle de conversations de l'Empereur avec ses conseillers, de placets ou de décrets. On y retrouve même les noms familiers des Tchang Fou 張輔, des Hia Yuan-ki 夏原吉, des Yang Ché-k'i 楊士奇, des Yang Jong 楊榮, etc., qui apparaissent si souvent dans les deux *Che-lou* auxquels ils collaborèrent : le *T'ai-tsong che-lou* 太宗實錄 (1403-1424) et le *Siuan-tsong che-lou* 宣宗實錄 (1426-1435). La ressemblance est si frappante qu'il faut même se demander si le *Ngan-nan k'i cheou pen-mo* ne serait pas tout simplement constitué par une copie ininterrompue des textes qui, dans ces deux *che-lou*, intéressent l'histoire détaillée de la Chine en Annam au début du XV^e siècle (1).

Quoi qu'il en soit nous avons à notre disposition un fort manuscrit de plus de 100 folios qui nous apporte beaucoup de renseignements nouveaux. Quelques passages qui intéressent le Champa devront être étudiés. En voici un exemple : on sait que le roi cham Tchan-pa ti-lai 占巴的賴, en butte aux incursions incessantes des troupes de Hô-Hán-Thưong, en appela à la Chine pour faire cesser cet état de choses. Yong-lo, qui venait d'accéder au trône, envoya contre l'Annam une expédition qui fut fatale aux Hô et aboutit à la conquête du pays d'Annam. Le roi du Champa fut donc une des principales causes qui déterminèrent l'occupation chinoise en Annam au début du XV^e siècle.

Le *Ngan-nan k'i cheou pen-mo* nous a précisément conservé (f^o 2 r^o) le texte de la lettre où Tchan-pa ti-lai (Jaya Simhavarman V) énumère à l'Empereur de Chine les griefs qu'il a contre l'Annam :

(1) La vérification serait d'ailleurs facile à faire puisque les *Archives véritables* des Ming existent encore. Cf. sur ce sujet BEFEO, XII, 1912, n^o 9, p. 72 à 75.

« Au 1^{er} jour *keng-wou* de la 8^e lune de la 2^e année *Yong-lo* (le 5 septembre 1404), l'ambassadeur Kai-siu-pa-ni 該序罷尼, envoyé par Tchan-pa ti-lai, roi du pays de Champa, arriva à la Cour avec un tribut de rhinocéros et de produits indigènes et un rapport au trône ainsi conçu : « Dans un récent rapport où j'informais le trône que l'Annam avait violé notre territoire et tué ou enlevé des habitants et des animaux, j'implorais l'Empereur pour qu'il voulût bien promulguer un décret ordonnant (au roi d'Annam) d'arrêter ses soldats. Mais ce roi ne s'est pas conformé aux saintes prescriptions de Votre Majesté. Dans la 4^e lune de l'année présente (entre le 9 mai et le 8 juin 1404), il viola de nouveau les frontières de mon pays et mon peuple en souffrit. Récentement, au retour des ambassadeurs (qui étaient allés offrir) le tribut à la cour (de Chine), tous les présents adressés (à moi-même par Votre Majesté) furent enlevés de force. De plus, pour marquer mon vasselage (le roi d'Annam) m'imposa la couronne, le costume et le sceau. En outre, il s'est emparé de Cha-li-ya 沙離牙 et de divers autres points de mon territoire. Et de nouveau, il ne laisse encore pas de nous attaquer et de nous piller. Je crains de ne pouvoir me garantir moi-même et je désire remettre à Votre Majesté la terre de mon royaume en vous priant de le faire administrer par des fonctionnaires (chinois). » Et notre ouvrage ajoute : « Irrité, l'Empereur ordonna au Ministère des Rites d'envoyer (à l'Annam) un ambassadeur avec une ordonnance ; de plus l'Empereur offrit des pièces d'argent à l'envoyé du Champa. »

On voit que cet ouvrage peut nous apporter quelques détails intéressants sur le Champa du XV^e siècle. Le passage que je viens de relever n'est pas le seul. Je compte étudier les autres et les commenter le jour où sera terminée la traduction que je prépare de l'ouvrage tout entier.

Je serai plus bref en ce qui concerne les derniers ouvrages. Je regrette que le temps ne me permette pas d'en parler longuement.

Le *Yin yai cheng lan* 瀛涯勝覽 (V, début du XV^e siècle) et son œuvre sœur le *Sin tch'a cheng lan* 星槎勝覽 (VI, 1436) contiennent sur le Champa des paragraphes que M. Georges Maspero n'a pas même soupçonnés. Le *Ying yai cheng lan* de Ma Houan (cf. *Siu chouo feou*, XXV) donne sur le Champa des détails intéressants, particulièrement sur la question de Quinhon, sur la capitale Tchan-tch'eng, sur les mœurs, sur la division du temps, sur la titulature chame, sur les produits.

Le *Ming yi-t'ong tche* 明一統志 (VII, 1461) présente un assez grand intérêt, car sur beaucoup de points il donne des renseignements uniques qui ont dû être établis d'après des documents qu'on n'a pas encore pu déterminer. La section du Champa, qui se trouve au chapitre 90, contient par exemple cette phrase qui vient éclairer et soutenir d'une façon heureuse l'hypothèse que j'ai émise plus haut au sujet du nom de Lin-yi : « ... 秦爲象林邑縣漢改象林屬日南郡漢末區連者殺縣今自立爲林邑王... Sous les Ts'in (le pays de Champa) était la sous-préfecture de Lin-yi qui faisait partie de la commanderie de Siang des Ts'in et dont le nom fut changé sous les Han en

(celui de) sous-préfecture de Siang-lin qui dépendait de la commanderie du Je-nan. A la fin des Han, celui qui (s'appelait) K'iu-lien assassina le sous-préfet et s'éleva (à la dignité de) roi du pays de Lin-yi. » Ainsi donc, d'après le *Ming yi-t'ong-tche*, le nom de Lin-yi que je supposais être en rapport direct avec celui de Siang-lin aurait précédé ce nom même de Siang-lin, à une époque où la commanderie de Siang n'avait pas encore été appelée commanderie du Je-nan. Je ne puis malheureusement pas indiquer la source du *Ming yi-t'ong-tche*, mais ce détail prend admirablement sa place dans la série des faits que j'ai établis pour expliquer que le Je-nan n'était autre que la commanderie de Siang et la ville de Lin-yi autre que celle de Siang-lin. Le *Ming yi-t'ong-tche* contient encore quelques passages qui méritent d'être étudiés minutieusement : par exemple celui qui concerne l'appellation de Houan wang 環王 donnée d'abord au roi Tchou-ko-ti, puis au pays tout entier, et cet autre qui a trait au transfert de la capitale à Tchou-tch'eng.

Je ne cite que pour mémoire le *Si-yang tch'ao kong tien lou* 西洋朝貢典錄 (VIII, 1520) déjà étudié par W. F. Meyers dans la *China Review*, le *Yue kiao chou* 越嶠書 (IX, 1552), ouvrage manuscrit unique qui ne se trouve, à ma connaissance, qu'à la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, et le *Sseu-yi k'ao* 四夷考 (X, 1564) qu'il faut bien distinguer de nombreux autres ouvrages du même titre. Tous ces ouvrages renferment quelques renseignements originaux sur le Champa que nous aurions voulu voir utiliser par M. Georges Maspero.

Je laisse de côté quelques autres ouvrages qui pourraient nous fournir quelques intéressants points de détail et je termine en signalant le *Tong-si yang k'ao* 東西洋考 (XI, 1618) qui vaudrait vraiment une étude particulière. Cet ouvrage fait (k. 2) un résumé de l'histoire ancienne chame et donne des détails très circonstanciés sur le Champa des XIV^e et XV^e siècles, les sites célèbres, les produits, les animaux, les échanges et le commerce. Le *Tong-si yang k'ao* est surtout précieux parce qu'il donne (chapitres 10 et suivants) le texte chinois *in extenso* de lettres, d'ordonnances, de pièces diplomatiques et administratives chinoises et chames. Ces pièces sont expliquées et situées dans le temps par d'intelligentes citations extraites d'ouvrages historiques très sérieux.

Les textes de tous les ouvrages que j'ai signalés devront être un jour traduits et commentés et ce jour là seulement s'épuisera, je crois, la source des renseignements que les livres chinois peuvent nous apporter sur le royaume de Champa.

En dépit de ces lacunes importantes et de quelques petites erreurs de détail inévitables dans un travail de cette importance, l'ouvrage de M. Georges Maspero représente une étude d'ensemble fort précieuse. Rien de semblable, ou presque rien, n'existait avant elle. Cette *Histoire du Champa* marque qu'un pas de géant a été fait dans la connaissance des choses d'Indochine depuis l'époque où Aymonier donnait son *History of Tchampa* au Congrès des Orientalistes de 1893.

Léonard AUROUSSEAU.

Breve et véridique relation des événements du Cambodge, par GABRIEL QUIROGA DE SAN ANTONIO, de l'Ordre de Saint Domiaique. Nouvelle édition du texte espagnol avec une traduction et des notes par Antoine CABATON. - Paris, Leroux, 1914. in-8°, xxvii-261 pp. (*Documents historiques et géographiques relatifs à l'Indochine publiés sous la direction de MM. Henri CORDIER et Louis FINOT.*)

M. C. nous avait promis naguère ⁽¹⁾ la publication de cette *Breve y verdadera relacion* aussi intéressante que peu connue, qui raconte la folle équipée des aventuriers Blas Ruiz et Diego Belloso, première intervention européenne au Cambodge, et nous donne un tableau si vivant des événements qui s'y sont déroulés dans les dernières années du XVI^e siècle. M. C. était tout préparé, par ses missions en Espagne, en Portugal et en Italie, pour nous donner de ce texte une traduction copieusement commentée, et son travail est de tous points excellent. Aussi, n'ayant pas de critiques à lui adresser, me bornerai-je à le compléter sur un point particulier.

Le souvenir de l'expédition des deux aventuriers s'est conservé dans les chroniques cambodgiennes. M. C. ne l'ignore d'ailleurs pas, et s'il n'y a pas autrement insisté dans son ouvrage, c'est qu'il avait déjà signalé le fait à diverses reprises ⁽²⁾. Du reste, les deux seules recensions de la Chronique actuellement accessibles, à savoir celles qui ont été traduites par Francis GARNIER et par MOURA, sont sur ce point spécial, moins exactes et moins riches en détails que toutes les autres. Je pense donc qu'il ne sera pas inutile de reproduire les diverses versions de l'événement.

Les traductions de F. GARNIER (J. A., oct.-nov. 1871 et août-sept. 1872) et de MOURA (*Cambodge*, II, p. 1 et suiv.) correspondent à deux recensions différentes. Celle de GARNIER est de beaucoup la plus ancienne, puisqu'elle a pour auteur l'Okñà Voñsà Sarpèç Noñ qui était *guru* d'Añ Duoñ, tandis que celle de MOURA doit être en partie l'œuvre du Práh Sòkon.

La chronique de GARNIER (p. 356) donne la date exacte des événements, mais réunit les deux aventuriers en un seul : « En 1518 (1596 A. D.) Prea Ream Chung Prey (= Huncar Prabantul) avait 52 ans; l'Européen nommé Luvis Velo (= Ruiz + Bello [so]), qui avait été adopté par le roi qui s'était enfui au Laos (= Apram Langara), vint à Srey Chhor (= Sistor). Prea Ream Chung Prey voulut le faire tuer; mais celui-ci l'ayant appris, surprit le roi, qui mourut. On fit ses funérailles. Cet Européen se rendit au Laos pour engager le fils cadet Prea Borom reachea (= Prahuncar) à revenir. Celui-ci, qui avait 19 ans, vint habiter Srey Chhor. »

(1) B.C.A.I., 1911, p. 50 (*Notes sur les sources européennes de l'histoire de l'Indochine*).

(2) *Quelques documents espagnols et portugais sur l'Indochine aux XVI^e et XVII^e siècles*, J. A., 1908 (2), p. 255. — *L'Espagne en Indochine à la fin du XVI^e siècle*, Revue de l'hist. des colonies françaises, I, 1913, p. 73.

La recension de MOURA fond aussi en un seul les noms des deux personnages et, par surcroît, rajeunit les événements de 12 ans (1). Mais elle ajoute quelques détails géographiques sur l'événement qui nous intéresse. La traduction de MOURA n'étant pas très fidèle, je cite d'après notre ms. Camb. P. 3, 2^e cahier, p. 24 (2):

« En òllasakràc 947, année du Porc, 7^e de la décade, Práh Rām Ćon Prei (= Huncar Prabantul) prit le pouvoir à Srēi Santhor (= Sistor) à l'âge de 50 ans. A cette époque, un Européen nommé Vissavelo (វិស្សវេល), fils adoptif du roi Práh Barommo Mahindarācā (= Apram Langara), descendit du Laos et rencontra le roi Práh Barommorācā (= Prahuncar) au lieu dit Phum Prék Tūol Añkōñ (3). Quand il eut appris ce qui s'était passé, Vissavelo descendit avec 10 hommes jusqu'à la province de Srēi Santhor. Práh Rām Ćon Prei voulut le tuer, mais Vissavelo l'ayant su tua l'usurpateur d'un coup de fusil. Puis il alla inviter Práh Barommorācā et toute la cour à revenir à Srēi Santhor » (4).

En dehors de ces deux recensions, il existe au Cambodge plusieurs autres *Pōnsāvodā* inédits et même à peu près inconnus, qui racontent l'aventure d'une façon plus complète ou plus précise.

Celui de Vat Satbōv, dans la province de Saañ (copie à l'École sous la cote P. 48) est à peu près identique à la version de GARNIER. Il donne comme elle la date exacte de 1596 (p. 43), mais parle de deux frères Européens sans dire leur nom (*mān bañ phaón 2 nāk mok pi srōk Lāv*).

Une autre recension, incomplète mais extrêmement intéressante, découverte par M. HUBER chez un mandarin de Phnom Péñ (copie à l'École, Camb. P. 57, I, p. 49), donne non seulement la date exacte, mais nomme le premier des aventuriers Sàrés (សរេស) c'est-à-dire González, trahissant ainsi une source indépendante, car toutes les autres versions n'emploient que la forme Vis pour désigner l'Espagnol Blas Ruiz de Hernan González. Voici le passage visé :

« En òllasakràc 958, année du Singe, 6^e de la décade, le roi Práh Rām Ćon Prei avait 54 ans et régnait depuis trois ans lorsque vinrent (à la cour réfugiée au Laos) deux frères Européens nommés l'un Sàrés (សរេស) et l'autre Vilò (វិល), fils adoptifs de Práh Barommorācā Práh Satthā

(1) Les erreurs de 12 ou de 24 ans, fréquentes dans les chroniques, proviennent vraisemblablement d'une confusion sur le nom de l'année cyclique.

(2) Ce récit se retrouve sous une forme identique dans trois autres mss. qui représentent par ailleurs des recensions différentes: Camb. P. 58, I, p. 283; Camb. P. 63, p. 55; et Camb. P. 62, p. 175.

(3) Nous allons voir que cette localité est dans la province de Thbōu Khmum où la cour s'était réfugiée. — Sur ce Tūol Añkōñ, cf. encore AYMONIER, *Cambodge*, I, p. 281.

(4) Voilà tout ce que dit l'original. Ce que Moura y ajoute est tiré des sources européennes.

invita Práñ Barommorâcã Çau Poñã Tân avec la reine-mère à quitter leur refuge pour redescendre à Srëi Sa Çhor. »

Ces récits cambodgiens contiennent des erreurs manifestes. Ainsi, Blas Ruiz et Diego Beloso ne sont « venus du Laos » qu'après avoir tué l'usurpateur et après toutes sortes de pérégrinations. Il est néanmoins curieux de constater avec quelle exactitude les meilleures recensions rapportent le nom des étrangers, leur qualité de fils adoptifs de Apram Langara (Beloso avait épousé une des cousines du roi), la date de leurs exploits et, en gros, la marche des événements : assassinat de l'usurpateur et restauration de la dynastie légitime. Cette constatation contribuera peut-être à corriger le jugement, d'une sévérité exagérée, qu'on aime à porter sur la valeur des sources indigènes de l'histoire du Cambodge.

P. 94. Le sang de rhinocéros entre encore actuellement dans la composition de divers remèdes cambodgiens, généralement à base d'alcool. Ce sont surtout des toniques et des emménagogues. — P. 99. La coutume d'attacher aux cerfs-volants « une pièce de rotin travaillée en forme de ruban et tendue au moyen d'un arc » est toujours très répandue au Cambodge, où le lancement des cerfs-volants est le sport favori des enfants — et des soldats — pendant les premiers mois de la mousson du Nord-Est. — P. 100. La coutume de dresser à l'entrée des pagodes des mâts surmontés généralement d'un hamisa n'a pas complètement disparu du Cambodge, et se pratique encore à l'occasion de certaines fêtes. — P. 164, note. Pline donne bien *Chryse* comme une île de l'Inde, mais il est très vraisemblable que ce terme désigne tout ou partie de la péninsule indochinoise, au même titre que le *Chryse* de Ptolémée. — P. 225, note. Au lieu de Chak Ang Kè, lire Chak Angré. La cérémonie *Srañ Práñ* n'a pas lieu « le 3^e jour du 1^{er} mois ». Elle peut avoir lieu pendant tout le mois qui suit le nouvel an : on la fait plus volontiers le 3^e jour de la nouvelle année. Mais ce jour n'est pas le 3^e jour du 1^{er} mois, car le nouvel an tombe, suivant l'année, en Çet ou en Pysàkh, c'est-à-dire le 5^e ou le 6^e mois.

G. CÆDÈS.

Adhémar LECLÈRE. — *Histoire du Cambodge depuis le 1^{er} siècle de notre ère d'après les inscriptions lapidaires, les annales chinoises et annamites et les documents européens des six derniers siècles.* — Paris, Geuthner, 1914; in-8°, XII-547 pp.

Le livre de M. L. se divise en deux grandes sections : 1^o le Cambodge des légendes et des inscriptions ; 2^o le Cambodge des chroniques et autres documents historiques. Dans la première, l'auteur étudie successivement l'origine des divers peuples indochinois, le Founan, les premiers rois du Cambodge jusqu'à Jayavarman II, enfin la série des rois que M. AYMONTIER appelait « constructeurs ». La seconde section est à son tour divisée en deux parties par la prise de Lovék. Chacun des chapitres est suivi d'une « notice sur les peuples qui ont eu quelques relations avec le Cambodge » à l'époque étudiée.

Venant dix ans après le *Cambodge* de M. AYMONIER et l'*Empire khmèr* de M. G. MASPERO, l'ouvrage de M. L. doit, pour justifier son apparition, marquer un progrès sur les travaux de ses devanciers. Depuis 1904, plusieurs inscriptions, révélant des rois nouveaux et fixant certains points de chronologie, ont été publiées dans le *BEFEO* et le *Journal Asiatique*. Pour la période postérieure au XVI^e siècle, M. L. nous dit dans son introduction, — et tout le monde sait d'ailleurs, — qu'il a recueilli et fait traduire pendant ses séjours au Cambodge plusieurs textes historiques importants et inutilisés avant lui : il était donc mieux outillé que personne pour reprendre l'étude d'une époque assez confuse et souvent négligée par les historiens du Cambodge. Pour la période ancienne, comme pour la période moderne, le livre de M. L. doit donc marquer un notable progrès. Répond-il à ces légitimes espérances ?

La première partie n'ajoute rien aux travaux de MM. AYMONIER et MASPERO. C'est en vain que l'on y cherche Bhavarman II (1), Udayādityavarman I (2) et Harṣavarman IV (3). Le seul roi nouveau que cite M. L. est le Jayavarman qui n'a régné peut-être que sur une partie du Cambodge, et que j'avais provisoirement numéroté Ibis (4). M. L. en a fait Jayavarman II, et ce traitement de faveur vient probablement de ce que l'inscription où son nom figure a été découverte par M. L. lui-même.

Cette omission de rois éphémères, quelque fâcheuse qu'elle soit, est cependant moins grave que l'erreur de méthode qui consiste à mêler la légende à l'histoire. Les légendes, par lesquelles les chroniques remplacent l'histoire du Cambodge antérieurement au XIV^e siècle, sont intéressantes pour la littérature et le folk-lore, mais leur caractère historique n'est rien moins que démontré. Il n'est même pas certain qu'elles soient purement cambodgiennes : l'histoire de Prāḥ Thoñ et de Nāñ Nāk est une réminiscence indienne (5) ; celle du Chef des concombres doux est probablement d'origine birmane (6) ; d'autres ont pu venir du Siam. C'est donc embrouiller l'histoire à plaisir que de mêler ces récits aux résultats positifs acquis par l'épigraphie et la sinologie. M. L. me répondra que la recension de la chronique cambodgienne qu'il a utilisée conserve des réminiscences certaines du passé, puisqu'elle cite un certain nombre de rois en *varman*. Cette recension, sur laquelle je reviendrai tout-à-l'heure, est en grande partie l'œuvre du Prāḥ Sōkon, qui était certainement un savant au sens cambodgien du mot, mais qui n'a jamais su ce qu'était la méthode scientifique. Il suffit qu'il ait connu l'existence des rois *Varman* par des Européens — M. AYMONIER, par exemple, avec qui il avait de fréquents rapports —

(1) *BEFEO*, IV, p. 691.

(2) *Ibid.*, XI, p. 400.

(3) *Ibid.*, VI, p. 45.

(4) *Ibid.*, V, p. 419.

(5) *BCAI*, 1911, p. 30 et suiv. ; *BEFEO*, XI, p. 391.

(6) E. HUBER, *Le jardinier régicide qui devint roi*, *BEFEO*, V, p. 176.

pour qu'il ait jugé bon d'incorporer cette dynastie à sa compilation. La façon seule dont il l'introduit trahit l'imposture : « Voici maintenant, dit-il, l'histoire des rois de race çame, d'après une liste de ces rois gravée sur un pilier de pierre au Nord-Est d'Añkor-Vat. » Il s'agit évidemment de la grande inscription sanskrite d'Añkor-Vat que le Práh Sòkon était bien incapable de lire, et qui d'ailleurs, à part Jayavarman, ne nomme aucun des rois cités dans la Chronique. Ce n'est pas la première fois qu'un compilateur aurait tiré parti de renseignements d'origine européenne. Une recension de la Chronique écrite en 1870 par le Prince Nupparòt, fils d'Añ Duon⁽¹⁾, parle d'un ambassadeur chinois qui vient à Añkor sous Prah Kèt Mālā, et qui, de retour en Chine, écrit le récit de son voyage. Les Cambodgiens auraient-ils donc conservé le souvenir de l'ambassade de Tcheou Ta-kouan ? Heureusement, le Prince Nupparòt prend soin d'ajouter que ce récit a été traduit en français et imprimé. Comme il est invraisemblable qu'un Cambodgien, même prince du sang, ait connu directement les *Mélanges asiatiques* de RÉMUSAT, il est évident que le renseignement vient d'un Européen, de Lagrée ou Francis Garnier. Je suis à peu près certain qu'il en est de même pour les *Varman* de la Chronique de M. L., et, loin de lui donner de l'autorité, ce hors d'œuvre, que les compilateurs plus récents n'ont pas osé resservir, est plutôt de nature à nous mettre en défiance. Il était tout au plus digne de figurer en note et à titre de curiosité dans une histoire sérieuse du Cambodge.

On peut donc dire d'une manière générale que la première partie du livre de M. L., loin d'être en progrès sur ceux de MM. Aymonier et Maspero, marque plutôt un recul, puisqu'elle mêle constamment la fable à l'histoire.

La seconde partie nous réserve une autre déception. Puisque M. L. possède des sources historiques inédites, son premier devoir était de les énumérer et d'en faire la critique. Au lieu de cela, il s'est borné à imprimer la traduction d'une chronique sans nous dire d'où il la tient, ni qui l'a compilée. Il fait seulement une vague allusion (p. 236, note 1) à une Commission nommée par Norodom et présidée par le Chef des bonzes. En fait, cette recension, qui est caractérisée par la mention des rois en *varman* et par l'histoire de Kan le rebelle, est due à la collaboration du Práh Sòkon, du Mohàsankhrāç et du poète de Norodom, le Santhor Vohar Muk. Je ne sais pas s'il est exact que Norodom l'ait mise sous clef, comme le dit M. L. (*ibid.*), mais c'est actuellement celle qui est la plus répandue et qu'il est le plus facile de trouver. J'en ai vu cinq copies à Phnom Péñ, il y en a une à la bonzerie de Prei Romdèñ (Kòmpoñ Siem), une autre chez le gouverneur de Bättambañ, d'autres encore dans les pagodes cambodgiennes de Travinh, et nous en possédons deux dans notre Bibliothèque (Camb. P. 58 et 62). Cette chronique, qui est plus développée que celles de GARNIER et de MOURA, est intéressante, mais, plus encore

(1) Copie à notre Bibliothèque sous la cote Camb. P. 48.

que celles-ci, elle demande à être utilisée avec une grande circonspection. Ses dates, dans la mesure où il est possible de les contrôler par les documents européens, sont généralement moins exactes que celles de recensions plus anciennes, et chacune d'elles doit être soumise à une critique rigoureuse, qui fait à peu près défaut à l'ouvrage de M. L.

Dans les chapitres relatifs aux relations du Cambodge avec les peuples étrangers, les sinologues, siamisans, etc. relèveront maintes erreurs que je leur laisse le soin de signaler.

D'une manière générale, le manque de critique, l'insuffisance des références et l'absence d'index font de ce livre un médiocre instrument de travail. Son caractère peu scientifique éclate dans des détails auxquels l'auteur attache sans doute peu d'importance, mais qui font une déplorable impression sur le lecteur habitué à plus de rigueur et plus de probité dans les ouvrages historiques. Ce sont d'abord les fautes d'impression qui défigurent une bonne partie des noms propres. Je cite au hasard :

p. 12, *Khaysé* pour *Khyse* ; p. 14, *Bharmaràja* pour *Dharmaràja* ; p. 41, *Phnôm Hanchey Néang* pour *Phnom Bantéay Neang* ; p. 78, *Farendralakshmi* pour *Narendralakshmi* ; p. 82, *Bhadrapura* pour *Bhavapura* ; p. 86, *verdhana* pour *vardhana* ; p. 88, *Vimaçiva* pour *Vāmaçiva* ; p. 106, *nagakula* pour *rājakula* ; p. 112, *Çrī Karapandita* pour *Çaṅkarapaṇḍita* ; p. 236, *Préakka-vydet srey Ihida* pour *Phéakkavodei Srey thida* ; p. 342, *Angk-ons* pour *Ang Tong* ; p. 343, *Roléang-trul* pour *Roléang kreul* ; p. 566, *Oreah butey* pour *Preah Outey*.

Même quand il n'y a pas de fautes d'impression, l'orthographe des noms propres est incohérente. Pour ne citer qu'un exemple, *Viçnu* est écrit successivement *Viçnu* et *Vishnu* (p. 43), *Viçnou* (p. 44), *Viçnu* (p. 83) et *Vicnou* (p. 106).

Plus graves sont les erreurs portant sur la restitution sanskrite ou pâlie et sur la traduction de certaines expressions cambodgiennes : p. 104, *Yacodharapura* ne signifie pas *Ville de Yaço*, ce qui serait à peu près dénué de sens, mais *ville de Yaçodhara* ; — p. 109, *Puramaviràloka*, qu'il faut d'ailleurs lire *Paramavīraloka*, ne signifie pas *hôte du suprême Agni*, mais (*celui qui est allé au*) *monde suprême d'Indra* ; — p. 195, l'étymologie de *práh* ou *préah* par skt. *bṛhat* est impossible : les plus anciennes inscriptions, où les emprunts sanskrits ne sont pas encore déformés, n'emploient que la forme *vrah* (= *brah*). Pourquoi s'obstiner à chercher pour ce mot une origine indienne ? — p. 196, le titre royal transcrit *réach ongka* est tiré de *rājagga* (sic) et traduit par *éminent roi* ; plus loin, il est tiré de *rāja angga*, *éminente personne royale* (p. 207) ou de *rāja āgga*, couronne royale : M. L. ne paraît pas très fixé. En fait, restitutions sanskrites ou soi-disant telles, et traductions sont également inexactes. *Oṅkār* vient évidemment du skt. *oṃkāra* qui signifie la syllabe sacrée *oṃ*, et qui a pris en cambodgien le sens plus général de parole sacrée ; *práh rācaoṅkār* a aujourd'hui le sens d'*édit royal* ; — *ibid.*,

le nom de *ໂມງສາຣາ* se prononce *Lompoûrâcâ* et non *Lompongsarâcâ*, l's sanskrit sous le *ñ* étant un caractère parasite que certaines copies ne donnent même pas. Même si le nom était *Lompongsa*, je ne vois pas le moyen de l'identifier avec *Râmakangsa*, qui est d'ailleurs une forme impossible ; — *ibid.*, *obaréach* vient bien de *uparâja*, non de *yuvarâja*, et encore moins de *uvarâja* ; — p. 198, « *Tharéavaddey* » un des noms d'Ayuthya, identifié correctement dans la note 1 avec *Dvâravatî*, est identifié dans la note 2 avec *rattha vaddi* qui n'existe dans aucune langue ; — p. 200, « le nom *Rama-Suon* ou *Rama-svarga*, dit M. L., a le sens de « Paradis de Rama ». On trouve aussi la forme siamoise *Rama-suén* « jardin de Rama, plantation de Rama », avec le sens de paradis. » Il n'est pas besoin d'être bien fort siamoisant pour savoir que *Rama suén* est la prononciation siamoise de *Râmeçvara* ; — p. 203, p. 296, p. 299. La seule leçon correcte de l'ancien nom de Viengchan est *Satanâghanahuta* qui ne signifie nullement [royaume] *des sept têtes des serpents* ou *des nombreux serpents heptacéphales*, mais qui est peut-être l'équivalent pâli de *Lan xang* « millions d'éléphants ». Quant à l'ancien nom de Luang Phra Bang, ce n'est ni *Çudhamâ-nagari* ni *Cudhânanâgari*, mais *Cudhâmanagari* (cf. FOURNEREAU, *Siam Ancien*, p. 147). Même si la forme était *Çudhamâ*, la traduction de ce nom par « salle de justice d'Indra » (pâli *sudhammâ*) est inadmissible ; — p. 218, le titre *bârom baupît*, correctement tiré (pp. 354 et 369) de *paramapavitra*, est identifié ici à *paramabûpati* (avec une faute pour *bhûpati*) ce qui est phonétiquement impossible ; — p. 219, dans les noms de villes, « théani » ne vient pas de *dharañi*, mais de *dhâni* ; — p. 220, *Olalom* et *Ulalom* sont des graphies également fautives, bien que malheureusement très répandues. La seule forme correcte est *Uññalôm* qui vient du pâli *uññâloma*, et non du skt. *urnâlama* (sic !) — pp. 222 et 324, « *obayouréach* » est tiré successivement de *uvayurâja* et de *upayurâja*, qui n'existent ni l'un ni l'autre en pâli. Heureusement que p. 283 nous avons la bonne étymologie *upayuvarâja* ; — p. 226, *Khsach Kandal* ne signifie pas « milieu du sable », mais « sable du milieu » ; — p. 262, le titre royal « *Barom néat* » est donné comme venant du skt. *paramanapta* (pâli *natta*) et traduit par « très haut descendant ». Comme plus haut pour *bôpît*, M. L. fait bon marché de la phonétique. Le mot s'écrit *ໂປຣທັ* qui correspond exactement à *paramanâtha* « protecteur ou maître suprême » ; — p. 287, M. L., traduit *spéan tœup* par « pont du reniflement, reniflement qui remplace le baiser. » C'est évidemment, pour un pont un nom fort gracieux. Malheureusement le mot qui signifie « baiser » s'écrit avec l'aspirée *ໂຮຸ* (*thòp*), et le *tœup* de *spéan tœup* est tout simplement *ຮຸ turp*, qui signifie « divia » ; — p. 336, *Sujâtâ* (et non *sujada* qui n'existe pas) ne signifie pas « de même race », mais « de bonne race » : c'est un nom de l'épouse d'Indra ; — p. 338, il est permis d'ignorer le sanskrit, mais tout de même pas de l'écorcher au point d'appeler *tritringsa* le ciel des trente-trois

(*trāyastriṃṣa*); — p. 436, il ne faut pas confondre *kramuon* qui signifie « cire » avec *kramom* qui signifie « jeune fille ». L'ancien nom de Rach-gia, *Kramuon sa*, signifie « cire blanche », et non « demoiselle blanche » comme le dit M. L.

A ces critiques philologiques, j'ajouterai pour terminer quelques critiques portant sur divers points d'histoire. P. 10, n. 3. A propos du nom du Champa, M. L. dit ceci : « Il semble avoir été pris en souvenir du Champa indou, situé au pied de l'Himalaya, dans la partie Nord-Est du Penjab. Peut-être se rapprochait-il de leur véritable nom qui pourrait être Chiem, Chem ou Shan vers le II^e siècle de notre ère. Cependant Ptolémée paraît n'avoir connu que le nom de leur capitale Bal-Angvei, qu'il nomme Cha-ban, la capitale des Cha ou des Shan. C'est certainement de l'une de ces formes demeurées populaires, Shan, alors que la forme Champa était littéraire, que les auteurs arabes firent Zang au VIII^e siècle. » Il serait difficile d'accumuler plus d'erreurs en quelques lignes. Ptolémée ne nomme nulle part Chaban, qui est d'ailleurs une forme impossible en grec. Chaban est le nom moderne d'une ancienne citadelle du Binh-dinh. Le sens de ce nom est obscur, mais il ne signifie sûrement pas capitale des Shan (cf. PELLLOT, *Deux itinéraires*, BEFEO, IV, p., 192, n. 3). Enfin Zang désigne, non pas le Champa, mais la côte orientale d'Afrique. Il est vrai que, par suite d'une ressemblance graphique, ce mot a servi quelquefois à désigner un pays d'Extrême-Orient, le Zabadj; mais ce terme désigne Java et non le Champa que les Arabes appelaient Şanf (cf. FERRAND, *Textes géographiques arabes*, I, p. 111); — p. 20 : « Sa capitale (du pays des Lestai) aurait été Zabej, au Nord-Ouest de Saïgon. Ce nom est probablement d'origine malaise et rappelle la ville de Zabej dans l'île de Sumatra. » La capitale du pays des Lestai est *Zabai* et non *Zabej*, et personne n'est en mesure d'affirmer que cette localité se trouvait au Nord-Ouest de Saïgon. Quant à *Zabej*, dont la vraie lecture est d'ailleurs *Zābadj* (cf. FERRAND, loc. cit., p. 111), c'est le nom arabe de Java; — p. 25, n. 2, il faudrait, d'après M. L., renoncer à identifier Houen-t'ien avec Kauṇḍinya parce que quatre siècles au moins se sont écoulés entre ces deux personnages. Ne peut-il y avoir eu deux Kauṇḍinya? — p. 35. L'inscription de Prāḥ Ēinkosēi dit bien ce que rapporte M. L., seulement elle ne le dit pas du tout de Kauṇḍinya, mais d'un de ses descendants, Rājendrarman ou son prédécesseur; — p. 39, n. 1 : « Ceylan paraît s'être converti au bouddhisme vers 430 ». Ceylan a été converti au bouddhisme dès l'époque d'Açoka, c. à d. au III^e siècle avant l'ère chrétienne; 430 est l'époque de Buddhaghosa; — p. 67 : « Les Hindous les désignaient (les îles de la Malaisie) cependant vaguement sous le nom de *Sourendib* (du sanskrit *Suvarṇadvīpa*), îles de l'Or. » *Sourendib*, plus correctement *Sirandib*, est le nom arabe de l'île de Ceylan (*Siṃhaladvīpa*, île du Lion); — p. 77. Ce n'est pas Yaçovarman qui s'installa sur le mont Mahendra, mais Jayavarman II (III de M. L.); — p. 83. Le dieu royal « au nom étrange » a fait l'objet d'une étude de M. FINOT (*BCAI*, 1911, p. 27); — p. 84, Beng Méaléa ne date sûrement pas de

Jayavarman II (= III). Les analogies entre son style de celui d'Añkor Vat le placent plusieurs siècles après ce règne ; — p. 89, n. 2. L'inscription de Bayang (et non Bayong) ne parle pas des *rājadammas* (sic) mais des *guṇas* (cf. ISCC, p. 316). Quant aux *rājadammas* que M. L. énumère d'après les livres sacrés du Cambodge, ce sont en réalité les *pāramitās* ou perfections ; — p. 92-94. On ne sait pas si *Indraprastha* était le nom réel d'Añkor Thom à l'époque de Yaçovarman. Ce nom n'apparaît que dans les inscriptions modernes ; — p. 118. M. L. ne croit pas que « l'île des éléphants et du cuivre » citée dans l'inscription de Ban That soit Ceylan. « Quant à prétendre, ajoute-t-il, que cette île n'est pas une île, c'est un peu fort ». M. Kern avait lu *dvīpatāmraḍeça*, et je ne vois pas ce qui oblige à traduire *reḍeça* (pays) par île, à moins que M. L. ne confonde *dvīpa* (éléphant) avec *dvīpa* (île). Mais toute cette discussion est vaine, et M. L. se la fût épargnée s'il avait lu l'étude de M. FINOT sur l'inscription de Ban That (*BEFEO*, XII, 2) : il y aurait vu que la lecture de M. Kern est inexacte et que la vraie leçon est *dvīṣatām pradeçam*, « le pays des ennemis » ; — p. 137-138, M. L. émet l'idée que la décadence du Cambodge au XIV^e siècle a joué un rôle décisif dans l'évolution des peuples indochinois : idée intéressante et d'ailleurs vraisemblable. Mais il la fonde sur un fait malheureusement inexact. Il n'est pas vrai que toutes les chroniques royales de l'Indochine, les birmanes, les siamoises, les laotiennes, celles de Martaban de même que les cambodgiennes, commencent vers le milieu du XIV^e siècle. Parmi les birmanes, le Pagan Yazavin remonte bien plus haut ; parmi les laotiennes, certaines débutent au VIII^e siècle ; les Annales de Martaban commencent au XIII^e siècle. Quant à la Chronique cambodgienne dite de Nippān bāt, si elle commence à peu près à la même date que les Annales siamoises d'Ayuthya, c'est que, postérieure à la compilation de ces dernières, elle s'en est inspirée et y a largement puisé. Il n'est pas exact non plus que le fait de tenir des Annales au courant soit pour les Cambodgiens contraire aux habitudes de jadis, c'est-à-dire de l'époque des inscriptions. Une inscription de Prāḥ Vihār (AYMONIER, *Cambodge*, II, 209) parle d'Annales existant à cette époque (XI^e siècle) ; — p. 165, il est doublement inexact de dire que c'est en 1763 que le roi Phaya Tak abandonne Ayuthya pour s'installer à Bangkok. Phaya Tak n'a jamais régné à Ayuthya, et la chute de cette ville eut lieu en 1767 et non en 1763 ; — p. 169. La stèle de Tā Prohm ne parle pas d'esclaves *Mons*, mais d'esclaves *Pukām* c'est-à-dire du pays de Pagan (*BEFEO*, VI, 46). Il ne faut pas confondre Pagan avec le Pégou, comme le fait constamment M. L. dans ce chapitre ; — p. 288-289, M. L. note que les Annales cambodgiennes et siamoises sont d'accord pour placer la prise de Lovèk en 1583, et il ajoute : « M. Francis Garnier, qui avait admis 1585, *on ne sait pourquoi*, indiquait cependant que les témoignages européens donnaient la date de 1593. « M. L. s'abstenant, comme à l'ordinaire, de donner ses références, je ne puis vérifier si Garnier a effectivement donné quelque part 1585 comme date de la prise de Lovèk. Je constate seulement que dans la traduction des Annales cambodgiennes (J. A.

1871-1872), de même que dans le *Voyage d'exploration* (I, p. 142), il fait observer que cette date, fournie par les chroniques siamoises, est inexacte et doit être corrigée en 1593. — p. 334, n. 5. La grande et la petite ère n'ont pas commencé respectivement en 78 et en 638, mais en 79 et en 639. 78 et 638 sont les nombres que l'on ajoute aux millésimes des dates cambodgiennes pour avoir l'équivalent grégorien ; — p. 410. Lorsque Ang Chan rentra au Cambodge en 1813, il ne rentra pas à Udon, mais s'installa à Phnom Péñ, dans la nouvelle citadelle que les Annamites venaient de construire. C'est du moins ce que dit la Chronique même que M. L. a utilisée, et cela concorde exactement avec les souvenirs d'un Cambodgien invoqué par DE LAGRÉE (*Explorations et Missions*, p. 56).

G. CÆDÈS.

Georges GROSLIER. — *Danseuses Cambodgiennes anciennes et modernes*. — Paris, Challamel, 1913 ; 1 vol. in-4^o, 179 p., illustré.

M. G. Groslier est peintre et il a voulu faire à la fois œuvre d'artiste et — bien qu'il s'en défende (p. 122) — d'historien : son œuvre l'y entraînait et tout le Cambodge actuel n'est d'ailleurs compréhensible que si l'on se reporte sans cesse au Cambodge ancien. Aussi l'étude de M. G., réellement intéressante et qui vient à point pour sauver le souvenir d'une forme d'art exquise près de disparaître, se compose de trois parties : une série de croquis ou de dessins des danseuses du Palais à Phnom Péñ et des accessoires qui leur sont nécessaires, — un tableau de la vie, du recrutement, des costumes de ces danseuses, — une étude enfin qui rattache cet art au passé glorieux d'Ankor.

Ces trois parties sont de valeur inégale. La partie figurée — et je ne crains pas que M. G., artiste, voie dans cette constatation d'un artiste une méchanceté — est de beaucoup la principale. M. G. montre un remarquable sens des mouvements et des attitudes, et certaines de ses figures, avec les raccourcis très francs qu'il a osés (pp. 60, 100, hors texte p. 108 surtout) donnent d'une façon aiguë l'impression de la marche pliée si surprenante dans ces danses. Pour qui a vu et aimé ces fêtes, nombre de ces images suggèrent avec intensité leur ensemble exquis, leur rythme admirable avec l'étrange musique qui les accompagne et le battement crissant des cliquettes qui les souligne. Il y a là une évocation totale : par malheur elle échappera peut-être au lecteur européen, qui n'a pas, comme nous, pu jouir de ces ensembles indécomposables. M. G. a un don réel pour exprimer en quelques traits les mouvements les plus subtils, et si parfois son dessin n'est pas assez serré, il est toujours très vivant. Chose curieuse, alors que l'artiste réussit au mieux dans la partie la plus difficile, la figure, — et la figure toute différente d'esprit et même de formes anatomiques de celle qu'on apprend à dessiner en France, — il est bien moins heureux dans la traduction autrement aisée de la sculpture et surtout dans la représentation des objets. Je crois que la raison de cette insuffisance est dans cette facilité même.

Doué pour saisir en un instant un geste fugitif, M. G. n'a pas la constance de chercher, de ciseler un contour inanimé. Aussi l'œuvre, au point de vue documentaire, malgré toutes les heureuses intentions qui s'y révèlent, est-elle insuffisante. Si je tiens à louer l'excellente méthode qui conduit l'auteur à nous fournir les patrons de certains costumes (p. 72) avec le détail des parties les plus importantes du décor (pp. 73, 79), par contre je dois remarquer que son dessin, tout à l'effet, rend mal compte des motifs. Dans de semblables travaux les croquis devraient être assez lisibles et assez précis pour qu'un bijoutier puisse copier tel bijou représenté.

Je ferai une critique analogue à la seconde partie, le texte qui concerne les danses et les danseuses. C'est plus une impression poétique qu'une étude et si l'on condensait dans la sécheresse du document les renseignements que contiennent ces pages, ils se réduiraient à peu de chose.

Mais peut-être serais-je mal venu à critiquer avec trop de rigueur l'artiste et le poète d'avoir été entraîné par leur admiration. J'ai, par contre, le droit et le devoir d'être plus sévère pour la troisième partie, bien que je partage dans leur ensemble les opinions de M. G. et que mes observations ne concernent que des points de détail. Tout d'abord, afin d'épuiser mon principal grief, que l'auteur me permette de lui signaler le grave défaut, dans un ouvrage appelé à prendre une bonne place dans les études archéologiques, de l'inexistence presque absolue des références. Il cite (p. 130) une opinion de M. de Bellouène sans mentionner la page, ni même l'ouvrage ; il donne (pp. 139, 159, etc.) des fragments d'inscriptions sans aucune indication qui permette à qui ne les connaît couramment, de se reporter aux textes complets. Et quand M. G., qui s'intéresse si passionnément aux ruines khmères et à l'œuvre de la Société d'Ankor, cite la belle collection de photographies que celle-ci vend au profit des ruines, son renvoi, sans aucun numéro, prend d'une façon gênante — tout involontaire d'ailleurs — l'apparence d'une simple et naïve réclame.

La même imprécision l'entraîne pour les besoins de sa cause à admettre sans discussion des dates que rien ne fixe avec certitude : si l'époque du VIII^e siècle, qu'il attribue aux monuments de Práh Khan (1) et de Vat Nokor, ne paraît qu'un peu trop reculée pour le premier, je la crois inexacte pour le second qui, par certains détails, semble s'accuser moins ancien qu'une bonne part des monuments d'Ankor. Impression toute personnelle d'ailleurs et par suite sujette à caution : je souligne seulement le danger d'affirmations trop nettes dans l'état actuel de nos études. La prudence s'impose pour une civilisation dont l'apogée, placée par les premiers auteurs aux époques lointaines des rois assyriens, fut, dès la lecture des inscriptions, ramené brusquement à une époque pour nous presque moderne.

(1) M. G. n'indique pas clairement s'il veut parler du Práh Khan d'Ankor, ou de celui de Kômpon Svây.

De même, faute de référence ou de renseignement plus précis, nous devons attribuer à l'auteur le parallélisme entre le *mōkōt* (*mukūta*) et le Mont Meru (p. 89) ; il est plus probablement sorti de la cervelle fumeuse de quelque Cambodgien trop lettré. De même encore, pourquoi M. G. admet-il si aisément que les anciens Khmèrs brûlaient des baguettes d'encens (p. 170) ? Cela est possible, bien que la coutume semble surtout chinoise ; mais est-il une seule représentation dans les bas-reliefs, un seul détail dans l'aménagement des temples qui permette de l'affirmer ? Sur quoi également s'appuie le sens symbolique attribué au fard blanc (p. 55) ? Quand M. G. nous affirme que les Hindous, et j'ajouterai les Javanais, ne parent leurs danseuses que de safran ou de curcuma, et que ce blanc semble être d'origine chinoise ; quand toute la pensée religieuse du Cambodge nous est donnée, à juste titre, comme venant de l'Inde, il paraît peu probable que ce symbolisme soit né en si peu de temps dans un pays qui semble aujourd'hui assez étranger à toute spéculation subtile.

Ces observations de fait ou de principe exprimées, donnons en quelques mots la thèse de M. G. Je ne le suivrai pas dans la recherche du sens « métaphysique » (p. 124) du geste de la danseuse qui offre une fleur fictive : c'est un bien grand mot pour un joli mouvement. Je constate avec l'auteur que les figures féminines d'Añkor ont la même attitude et cette similitude me suffit pour accepter son point de départ. Selon lui, les danseuses du Palais ne font que rappeler, sous un costume modifié par l'influence siamoise, des danses extrêmement anciennes (p. 130) qui autrefois auraient été exclusivement religieuses. Les danseuses figurées à Vat Nokor et au Práh Khan, au VIII^e siècle (1), puis au IX^e à Añkor Thom (p. 145), offriraient le type de la race hindoue initiatrice ; après la fusion de l'élément civilisateur dans la masse du peuple aborigène, le modèle représenté en dernier serait du type purement cambodgien. La tradition de ces danses se serait conservée et transformée — M. G. ne nous dit pas pourquoi — en représentations théâtrales, en véritables pantomimes qui répètent les anciennes légendes. L'auteur signale avec raison une autre modification trop souvent négligée, le changement radical des costumes (p. 150). Selon lui la nudité du torse chez les danseuses anciennes serait une coutume toute hindoue, et les Khmèrs, qui la subissaient à contre cœur, s'en seraient libérés quand les Thaï soumièrent le pays.

D'accord avec M. G. sur presque tout le reste, il m'est impossible de le suivre ici, et la pudeur actuelle des seins chez la Cambodgienne ne me paraît pas prouver grand'chose : la localisation de la pudeur est affaire de mode et s'apprend vite. Bon nombre de femmes laotiennes, çames, javanaises ou moi, pour ne citer que les populations d'Extrême-Orient que je connais, souffrent peu de vivre les seins nus, au contraire de la femme annamite qui ne quitte

(1) J'ai fait plus haut mes réserves sur ces dates. Je regrette d'ailleurs que M. G. ne nous ait pas donné de croquis de ces figures qui seraient alors si intéressantes.

presque jamais le carreau d'étoffe qui lui sert de cache-seins ; nous savons d'ailleurs par Tcheou Ta-k'ouan qu'aux temps glorieux d'Añkor les femmes cambodgiennes, même les plus riches, gardaient la poitrine découverte. La même opposition s'offre à Java et je me rappelle, dans des danses auxquelles j'assistai chez le sultan de Djakarta en 1904, l'amusant contraste des centaines de femmes assises le torse nu, encadrant des danseuses plus serrées encore dans leur costume montant que les danseuses cambodgiennes. La pudeur, à mon sens, n'a rien à voir en cette affaire ; ce genre de danses, cérémonie religieuse, simple ballet ou pantomime, ne paraît nullement appelé à exciter les sens et le costume y est avant tout un mode d'expression : comme la plus jolie danseuse n'hésite pas à cacher ses traits sous un masque grotesque mais caractéristique, elle se revêt tout entière d'un costume plus ou moins somptueux qui accuse son personnage. Les danseuses modernes s'habillent comme jadis les princes et les héroïnes (1) qu'elles représentent ; les danseuses d'Añkor ont le torse nu, parce que telle était la coutume de l'époque ; cela n'avait alors rien de choquant : dieux et déesses ne sont pas plus couverts. Si les Thaï sont venus des régions plus septentrionales, ils y prirent sans doute par besoin l'habitude des costumes complets et substituèrent un tel vêtement à la nudité partielle que le climat de l'Inde méridionale et du Cambodge appelait.

Sauf en ce point unique, je crois donc tout le système de M. G. juste et la comparaison des danses actuelles avec les danses figurées éclaire celles-ci d'un jour très net : elle permet de très intéressantes restitutions de danseuses anciennes d'après les bas-reliefs, par exemple dans les hors-textes, pp. 132 et 160 ; mais pourquoi l'auteur de la jolie figure qui forme la première de ces planches a-t-il transformé, dans la seconde, les deux fines *tevdas* en de bizarres naines macrocéphales ?

Tel quel, avec ses qualités nombreuses et ses défauts, l'ouvrage donne bon espoir pour le succès de la « Décoration khmère » que prépare l'auteur. Que M. G. serre davantage son dessin et substitue une documentation plus précise à ces épanchements poétiques qui trop souvent ne nous apprennent pas grand'chose, et nous pouvons espérer que son nouvel ouvrage sera excellent.

H. PARMENTIER.

H. RUSSIER. *Histoire sommaire du royaume du Cambodge, des origines jusqu'à nos jours.* — Saïgon, 1914, in-16. 159 pp.

C'est un sujet de perpétuel étonnement que l'extrême lenteur avec laquelle les résultats des recherches historiques pénètrent dans le grand public. Il faut sans doute en chercher la cause dans la rareté des bons travaux de vulgarisation.

(1) Mais où et à quelle époque, c'est un problème à élucider.

Ceux-ci même demeurent lettre close s'ils ne s'imposent en quelque sorte aux lecteurs par le chiffre élevé de leur tirage et la modicité de leur prix. Il y a très peu d'années, un fonctionnaire du Cambodge faisait part, sous la forme d'une conférence, à un auditoire français, du fruit de ses recherches et il lui récitait consciencieusement toutes les antiques sornettes qui avaient cours il y a trente ans, avant que fût déchiffrée la première inscription cambodgienne ; une grande revue indochinoise, heureuse de cette aubaine, s'empara aussitôt de ces révélations et leur assura une large publicité. Pourtant M. Aymonier avait déjà publié son *Cambodge*, M. G. Maspero son *Empire khmer*, et le *Bulletin de l'Ecole française* paraissait depuis environ six ans. Mais une mystérieuse malédiction pèse sur les livres sérieux. On peut espérer que le petit volume de M. Russier y échappera, étant court, simple et d'une lecture facile. L'auteur a su choisir les faits essentiels, de manière à donner à son récit la précision nécessaire sans l'encombrer de détails qui n'intéressent que l'érudition. Il s'est adressé aux meilleures sources et a tenu compte des travaux les plus récents. On ne regrettera pas l'absence des légendes traditionnelles : Prañ Thoñ, le voyage de Buddhaghosa, le vieillard aux concombres, etc. Ce sont des contes intéressants pour le folk-lore, mais qu'il y a tout avantage à reléguer hors des livres d'histoire. M. R. n'a admis qu'une seule de ces traditions, sans doute par révérence des textes chinois : celle de Houen-tien ou Kaunḍinya, qui ne fait que répéter une antique légende de l'Inde.

Peut-être M. R. aurait-il pu donner plus de détails sur l'ancienne civilisation du Cambodge et notamment sur ses institutions religieuses. Il y a bien un tableau du Cambodge à la fin du XIII^e siècle (p. 46-64), mais il est emprunté à une relation chinoise et par suite sensiblement déformé.

L'exposé des faits est très exact et je ne vois à relever que quelques menus détails. P. 30. Le *Devarāja* est un linga et non la statue du roi. — P. 32 Le souvenir de Jayavarman II étant depuis longtemps éteint au Cambodge, on ne voit pas comment les Cambodgiens pourraient faire remonter à son règne l'origine de Prañ Khan. — P. 70. Sur quoi repose l'assertion qu'il existait probablement un alphabet *siamois* antérieur à celui de Rāma Kamhèng ?

L'ouvrage se termine par un « tableau de filiation » des rois du Cambodge depuis 802 jusqu'à nos jours et par une liste des provinces cambodgiennes.

L. FINOT.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS. — *Le Bayon d'Angkor Thom*, bas-reliefs publiés par les soins de la Commission archéologique de l'Indochine d'après les documents recueillis par la mission Henri DUFOUR, avec la collaboration de Charles CARPEAUX. Deuxième partie. — Paris, E. Leroux, 1914, in-4^o.

La Commission archéologique de l'Indochine a complété sa belle publication des bas-reliefs du Bayon, dont la première partie avait paru en 1910

(Cf. *BEFEO.*, 1911, p. 428). Cette seconde partie renferme les planches qui n'avaient pu être comprises dans la première, faute de clichés suffisants. On possède maintenant tous les bas-reliefs du Bayon, sauf une dizaine de panneaux qui étaient sculptés sur un mur écroulé des galeries extérieures. Chacune des deux séries : galeries extérieures, galeries intérieures, a fait l'objet d'une numérotation spéciale. Il aurait pu en résulter quelque confusion entre les planches portant le même numéro. On y a paré de la façon la plus ingénieuse en faisant imprimer des couvertures spéciales pour les 16 sections des galeries. Chaque couverture porte un plan schématique indiquant la place de la section dans l'ensemble du monument ; elle renferme les planches correspondantes aux bas-reliefs de cette section avec un plan détaillé où sont marquées, au moyen d'un double trait, les parois à sculptures. De cette façon on peut trouver et localiser un bas-relief avec la plus grande facilité.

Une excellente « Notice archéologique » due à M. COMMAILLE, pour la description générale du monument, et à M. CÆDÈS pour celle des bas-reliefs, fournit tous les éclaircissements dont on peut disposer aujourd'hui tant sur l'histoire et la structure de l'édifice que sur le sens des scènes représentées. Le tout est précédé d'un « Avertissement au lecteur », signé de M. A. BARTH, qui a dirigé cette entreprise délicate et parfois rebutante avec sa haute expérience et une abnégation à toute épreuve. En menant cette œuvre à bonne fin, la Commission archéologique de l'Indochine a rendu à nos études un service inappréciable, qui ne sera sans doute pas le dernier, mais qui, à lui seul, justifie d'une manière éclatante la pensée qui a présidé à sa création.

L. FINOT.

II. — INDE.

JOUVEAU-DUBREUIL. *Archéologie du Sud de l'Inde*. — Paris, Paul Geuthner, 1914, 2 vol. in-8°. I. Architecture, 192 pp. II. Iconographie, 152 pp. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'études, vol. XXVI-XXVII.)

I. *Architecture*. — L'étude de M. Jouveau-Dubreuil sur l'architecture du Sud de l'Inde est un essai d'histoire de l'art dravidien fondé presque uniquement sur la modification constante de ses caractères décoratifs. M. J.-D. est un scientifique et il a été amené par ses études antérieures à mettre dans ces recherches souvent si lâches quelque chose de la méthode rigoureuse et des procédés de classement précis des sciences naturelles. Peut-être même l'habitude de leur vocabulaire spécial l'a-t-il entraîné à des transpositions de termes parfois un peu déconcertantes : parler du « synchronisme des monuments dravidiens » (p. 5) pour exprimer le fait assez banal qu'en un même temps règne une même forme d'art ; baptiser du nom intimidant de « caractères chronognomoniques » (p. 51) de simples éléments qui, par leur aspect, fixent un mode de décor, n'est d'ailleurs qu'une conséquence peu fâcheuse de l'adaptation, par ailleurs si féconde, de cette méthode nouvelle à une science déjà ancienne.

Le système adopté par M. J.-D. consiste à suivre l'évolution d'un même motif depuis ses origines dans l'art bouddhique antérieur à l'ère chrétienne jusqu'à son dernier aspect aux époques modernes, en précisant ses formes successives par des exemples pris dans des édifices de date certaine, puis à enfermer entre ces jalons les modes intermédiaires qui permirent de passer d'un état à l'autre, en rapportant à une date également intermédiaire les monuments qui présentent les formes de transition nécessaires. En un pays de traditions comme l'Orient et particulièrement l'Inde, la méthode offre toutes garanties et nous croyons que la plupart des résultats ainsi obtenus sont à peu près indiscutables.

Les trois éléments principaux qui servent de base à l'examen de M. J.-D. sont : 1° le chapiteau avec ses corbeaux et son tailloir ; 2° le *coudou* qui, au début, est un petit arc-niche ornant les terrassons ; 3° le *pancharam*, cette minuscule représentation d'édifice simple qui, multipliée à tous les étages des temples indiens, finit aux derniers jours par leur donner leur effrayante complexité.

Nous ne pouvons que louer toute cette partie de l'étude, vraiment nouvelle et du plus haut intérêt, et la manière dont elle est présentée par des tableaux de comparaison très complets (fig. 25 à 29, pp. 59 et sqq.). Ces séries forment une base d'études réellement sûre et l'on n'ignore pas qu'il est souvent plus facile de dater un monument par son décor que par ses formes générales mêmes, qui peuvent dépendre de besoins spéciaux : ainsi, pour ne pas prendre nos exemples ailleurs que dans cet art, rien n'expliquera l'étrange composition

de la fameuse grotte du Tigre (pl. XXVII) ; mais quelque fantaisie ou quelque superstition qui ait guidé le fondateur du temple, l'artisan qui en exécuta la porte l'a traitée avec le décor de terrasson et de *coudou* du temps, bien qu'un motif aussi sec cadre mal avec l'exubérance du parti d'ensemble.

Une telle méthode très sûre et très simple permet à l'auteur, quand les renseignements historiques font à peu près défaut, d'établir la plus vraisemblable filiation entre des formes d'art différentes, ainsi entre l'art de Mahavalipuram (Mahavellipore) et celui de Kanchipuram (Conjeeveram) (p. 107) ; — de reconnaître l'existence d'un style Pandya, des plus probables au point de vue artistique (1) ; de contrôler ou de discuter avec succès des hypothèses anciennes, qui malgré la réserve modeste ou prudente de leurs auteurs, ont pris de la notoriété de ceux-ci une autorité dangereuse, par exemple, la datation du Kalyan Mandapam de Vellore (p. 143) ou du petit sanctuaire de Soubramanyar à Tanjore (p. 151). Nous regretterons seulement que dans des discussions aussi délicates M. J.-D. n'ait pas fait un effort de démonstration plus grand : il pouvait donner les détails typiques de ces monuments en les comparant avec netteté aux éléments similaires d'édifices de date moins douteuse, sinon certaine : il est imprudent en ces matières de poser tout de go la question de confiance et de constater seulement que si nous n'acceptons pas sa datation, sa théorie « recevra un démenti formel » (p. 153).

De même, après le grand développement donné aux préliminaires de son étude, nous voyons M. J.-D., à mesure qu'il approche de la fin, en une période même où les édifices se multiplient, restreindre au contraire le cadre de son examen. Tel monument par exemple, comme celui du Teppacoulam, (p. 151) n'est ainsi mentionné que pour nous en faire regretter une étude plus sérieuse. Il eût été intéressant pour la thèse même de M. J.-D. de donner des exemples multiples des formes relativement modernes des motifs-types, même s'ils se répètent absolument, — fait qui paraîtrait bien un peu extraordinaire, — ou d'en réunir en de nouveaux tableaux comparatifs les multiples variantes, s'ils ne se modifient que légèrement. L'unité du style n'en eût été que mieux accusée.

Nous ferons la même critique pour le chapitre final sur l'art indo-aryen et sur l'art châlukya. Il était certes intéressant de les opposer à l'art dravidien ; mais après des promesses de révélations fort curieuses, dont la moindre n'est pas — chose d'ailleurs possible — l'indépendance relative du Kailâça d'Ellora vis-à-vis de l'art dravidien, l'auteur tourne court et nous laisse en plan.

Ces insuffisances peuvent tenir à une trop grande hâte : M. J.-D. a pu vouloir nous faire connaître trop vite les données nouvelles que son séjour utilement employé en pays tamoul l'avait mis à même de relever : un défaut plus grave semble résulter du plan même adopté.

(1) Je ne connais pas assez l'histoire de l'Inde pour discuter la valeur de cette attribution au point de vue historique.

Le principal inconvénient du système est de laisser de côté toute une part de l'art architectural. L'Inde, pas plus que tout l'Extrême-Orient, n'a donné dans ses conceptions une place importante à la construction et le décor y est prépondérant, mais il ne faut pas en conclure que les dispositions d'ensemble n'y aient aucune importance. Un fait le prouve surabondamment. M. J.-D. reconnaît (p. 57) que d'un siècle à l'autre l'intérêt des décorations se porte sur une partie différente du temple : il semble qu'il eût été sage et sans doute instructif de chercher à en rendre un compte plus détaillé. Il n'eût pas été moins utile de signaler les modifications dans le parti même du sanctuaire et pourquoi, par exemple, telle forme qui, au dehors au moins, est celle d'une église longue, comme le Bhimaratha, s'éclipse ensuite d'une façon presque absolue. L'absence dans cet ouvrage de tout plan pour l'art dravidien, souligne cette lacune. Je sais bien que M. J.-D. renvoie fréquemment aux plans publiés par les auteurs anglais : néanmoins quelques schémas, fussent-ils des plus simples, eussent heureusement guidé le lecteur.

Mais peut-être l'auteur a-t-il craint de surcharger encore une illustration déjà copieuse : il eût eu bien tort, car c'est un des attraits du livre. Les représentations photographiques y sont très nettes et bien choisies ; d'autre part nous avons signalé déjà l'heureux rapprochement en figures d'ensemble, des états successifs que prirent les mêmes éléments : elles sont fort claires et cette qualité primordiale fait passer aisément sur une certaine négligence de dessin. Par malheur la double numérotation des figures et des planches, comme l'absence de toute table, rendent le retour à ces illustrations, nécessaire à une lecture serrée de l'ouvrage, assez fatigant.

Telles sont, dans leur caractère général, les observations que nous croyons devoir présenter sur cette intéressante étude : aucune critique n'est fondamentale et avec un peu d'effort, si M. J.-D. continue ses recherches, il pourra nous donner un tableau absolument complet de l'architecture du Sud de l'Inde : telle quelle, cette esquisse fournira déjà au lecteur français, assez mal partagé à ce point de vue, une image très fidèle et très sûre de cet art si particulier.

Signalons maintenant quelques divergences d'opinion entre l'auteur et nous, dans l'ordre même de la lecture.

P. 20. — Il nous paraît bien douteux que les portes du « rail » de Sanchi soient dérivées des portes mêmes des chaityas bouddhiques et la genèse inverse nous paraît bien plus probable. S'il y a dans la composition des portes des « caves » un élément majeur et qui devrait subsister dans toute simplification, c'est la forme même de l'arc d'encadrement et non son remplissage. D'ailleurs le type de la porte de Sanchi, expression si complète de l'encadrement d'un passage en plein air se suffit à lui-même : on le retrouve, triplé, aux tombeaux impériaux de Chine, simplifié dans les vieux *torii* du Japon : l'arc ne lui ajouterait rien. Qu'on ait adapté au contraire cette forme connue et d'une haute valeur décorative à la clôture des baies du chaitya ou plus généralement des édifices légers, cela n'a rien d'impossible. Une telle adaptation seule explique

d'ailleurs la courbure des traverses et l'obliquité des potelets. Enfermées (fig. 3, p. 17) entre le cintre du tympan d'aération et l'arc outrepassé de l'ouverture, les traverses, qu'un goût délicat avait à peine cintrées aux portes des « rails », deviennent nécessairement circulaires et les jambettes, verticales dans l'exemple précédent ou presque, s'obliquent fortement pour diminuer l'acuité d'un assemblage autrement presque impossible (1).

Ce n'est d'ailleurs là qu'une question accessoire et la remarque de M. J.-D. sur la parenté des deux formes demeure entière : bien qu'il signale l'étrange aspect perspectif de ce remplissage (p. 20), sachons-lui gré de nous mettre en garde par ce rapprochement contre cette impression troublante.

L'observation (p. 31) que les colonnes d'Açoka et l'exécution des « rails » montrent que les Hindous anciens savaient construire en pierre, nous paraît fort discutable et M. J.-D. montre lui-même (même page) quelle différence existe entre ciseler des blocs et les assembler en constructions un peu importantes. La taille de la pierre, contre l'opinion courante, n'est rien : à la différence près d'une trempe supérieure de l'outil, elle est même plus facile que celle du bois, puisque le sculpteur n'est pas gêné par le fil même de celui-ci. Au contraire, en construction, ce dernier avec ses assemblages et sa flexibilité se prête à mille combinaisons faciles qui, en pierre, exigeraient une science consommée. Il y a un monde par exemple entre la construction de la hutte des Todas des Nilghirris (fig. 6, p. 20) ou sa traduction par l'excavation d'une masse compacte — et l'exécution de la même forme en maçonnerie dressée.

Si les Hindous des siècles anciens avaient su construire en pierre des édifices de ce genre, ils ne se fussent pas contentés de creuser des « caves », car, pour nombreuses que soient dans l'Inde les formations géologiques qui permettent un tel travail, elles n'y sont pas générales ; or aucun édifice antique de pierre ne fut élevé en ce pays, car en un climat qui nous a conservé même les plus fines sculptures des rails, il resterait, à défaut de ruines importantes, des restes indiscutables d'édifices voûtés. Les bâtiments à couverture courbe, dont les caityas creusés nous donnent la forme intérieure et les nombreux bas-reliefs des « rails » la forme extérieure, sont d'ailleurs rigoureusement inexécutables en pierre, si ce n'est, avec certaines réserves, par la taille d'un monolithe formidable.

Ici encore la divergence d'opinion n'atteint que la forme de l'observation et nous sommes persuadé avec M. J.-D. qu'il n'est nullement utile d'invoquer le souvenir d'hypothétiques habitudes de troglodytes chez les premiers habitants de l'Inde pour expliquer l'emploi des « caves », l'économie de main-d'œuvre qu'elles permettaient, la facilité de leur exécution et leurs garanties de durée justifiant assez leur vogue.

(1) Il est bien entendu qu'il s'agit seulement ici des constructions modèles en matériaux légers, dont tous les décors de pierre ne paraissent que des traductions.

P. 51. — Il n'était peut-être pas nécessaire de rappeler la vieille conception de l'ordre pour servir de base à l'étude de la décoration dans les monuments dravidiens. L'ordre suppose un système de proportions rigoureux entre le diamètre de la colonne et les diverses hauteurs, et rien de semblable ne paraît exister dans cet art. Mais surtout l'ordre est par essence analytique et chaque partie y doit être élémentaire : on voit alors quelle étrange figure y vient faire le pancharam, petit ensemble complet d'où l'on détacherait aisément un nouvel ordre minuscule.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile, avant de clore ce compte-rendu, de signaler l'intérêt que présente pour nous autres Indochinois une telle étude : elle permet d'opposer nettement cet art essentiellement indien aux arts dérivés de la même origine dans nos contrées du Sud-Est, Java et le Cempa et, dans une mesure moindre, le Cambodge nous montrent des arts qui presque sans cesse allèrent en s'abâtardissant. Cet exposé rapide mais précis nous permet de voir un art indien se développer d'une façon continue et dans le sens même de ses tendances. Comme dit M. J.-D. (p. 8), « l'art dravidien nous présente le tableau très intéressant et très rare d'une architecture qui pendant treize siècles demeure isolée, qui n'emprunte rien aux arts étrangers, mais qui varie continuellement par voie d'évolution naturelle ». Si la forme change, ce n'est pas ici comme dans nos régions lointaines par la maladresse du copiste : l'artiste cherche visiblement un mieux. Que son perfectionnement nous déroute, ce n'est pas le fait le moins instructif, mais il est fort admissible que l'artisan actuel préfère le riche et fin motif de la fleur de lotus suspendue au chapiteau, au ferme et lourd corbeau d'où elle tire sans doute sa lointaine origine : ce qui pour nous est puissante sobriété est pour lui lourdeur brutale et nous taxons de mièvrerie l'affinement qui le charme, de confusion fatigante ce qui pour lui n'est que simple richesse. Ce ne sera pas le moindre intérêt de ce tableau de nous faire sentir d'une façon claire l'abîme qui sépare les conceptions artistiques de l'Orient et de l'Occident.

H. PARMENTIER.

II. *Iconographie.* — Le deuxième volume de l'*Archéologie du Sud de l'Inde*, consacré à l'iconographie, constitue un effort méritoire pour mettre un peu d'ordre dans un domaine où il reste tant à faire. Sans doute, le travail de M. J.-D. n'épuise pas le sujet, car l'iconographie brâhmanique, si riche en documents et si grosse de problèmes de toute sorte, ne saurait, même limitée à l'Inde du Sud, être expédiée en 150 pages. Ce premier essai de M. J.-D. contient les grandes lignes du sujet, de bonnes identifications, et d'intéressantes reproductions qu'on voudrait beaucoup plus nombreuses. Le dernier chapitre, consacré aux *realia*, paraîtra un peu maigre et demandera à être repris avec une plus grande richesse de détails et de croquis.

Dans son introduction, l'auteur pose un certain nombre de principes qui doivent trouver leur application dans le cours de l'ouvrage. Pour l'identification des images, il pose en principe (p. 4-5) que les textes ne sont d'aucun secours, parce qu'il faudrait qu'ils fussent « approximativement du même pays et de la même époque que ces images », et qu'on n'a « pas le droit d'interpréter un bas-relief sculpté sur les bords de la Kavéry, à l'aide d'un texte écrit sur les bords du Gange. » Cette théorie paraît tout à fait contestable : on ne voit pas du tout ce qui eût empêché un artiste du Sud de l'Inde de puiser dans un poème écrit dans le Nord plusieurs siècles auparavant. Le Rāmāyaṇa, le Mahābhārata, les Purāṇas ont inspiré les sculpteurs, longtemps encore après leur rédaction, et bien loin du pays qui les a vus naître, jusqu'en Indochine et à Java. Je sais bien qu'il est délicat, dans certains cas, de déterminer dans quelle mesure tel texte peut servir à expliquer tel bas-relief ; mais c'est là justement la tâche de l'iconographe, et celui-ci n'a pas le droit, comme le fait M. J.-D., de rejeter en bloc les textes littéraires comme impropres à tout essai d'identification. Volontairement privé de leur secours, l'auteur s'est adressé aux productions de l'iconographie contemporaine, et par une comparaison attentive de ces images avec les images anciennes, il est arrivé à retrouver le sens de ces dernières. On aurait mauvaise grâce à lui reprocher d'avoir employé cette méthode qui lui a fourni une interprétation satisfaisante de la plupart des sujets choisis ; mais son livre aurait pris un tout autre caractère s'il y avait fait une plus large place aux rapprochements littéraires.

Un autre principe, auquel l'auteur semble attacher une grande importance, est celui de la fréquence relative des sujets religieux aux différentes périodes de l'histoire de l'art, autrement dit la statistique de ces sujets (p. 7). Je ne sais pas jusqu'à quel point l'abondance ou l'absence de telle figure divine ou de telle légende à une certaine époque, est capable de nous fournir des renseignements précis sur la religion pratiquée à cette époque. Dans le Cambodge ancien, par exemple, les sujets viṣṇuïtes sont la majorité, et cependant, tout ce que l'on sait par ailleurs de la religion du pays, permet de penser que le śivaïsme y était plus en faveur que la religion de Viṣṇu. Certains sujets, devenus de véritables poncifs, se répètent à satiété — comme les figures d'Indra sur les frontons des pagodes buddhiques du Siam et du Cambodge — sans qu'on en puisse rien conclure qui intéresse la religion. D'un autre côté, je me demande si les statistiques de M. J.-D. sont bien sûres. Parmi les sujets cités comme absolument inconnus à l'époque ancienne figurent par exemple les scènes du Rāmāyaṇa (p. 7, 91, 137), l'image du couple Śiva-Pārvaī sur Nandin, les légendes du cycle de Kṛṣṇa (p. 106-107, 137). Or tous ces sujets abondent dans l'art cambodgien, dont on cherche ordinairement l'origine dans l'Inde du Sud. Si les assertions de M. J.-D. étaient exactes, elles constitueraient un facteur nouveau et fort important dans le problème des origines de l'art khmèr.

M. J.-C. me permettra, en terminant, de lui exprimer le regret que son ouvrage ne contienne pas d'index, et de lui signaler l'insuffisance de quelques références : d'où sont tirées les légendes de Paraçupāni (p. 21), de Brahmā et Viṣṇu essayant d'ébranler la colonne où réside Çiva (p. 24), de Bhairava (p. 25-26), de Çiva tuant l'éléphant (p. 31), de Soubramanïar (p. 46) ? Celle de Çiva attaquant Tripura est tirée du Mahābhārata (VIII, 33), et celle de Virabhadra est tirée du même poème (XIII, 160, 284).

G. CÆDÈS.

P. R. GURDON. — *The Origin of the Ahoms.* — Journ. of the Roy. As. Soc., 1913, p. 283-287, avec une planche.

G. E. GERINI. — *Ti-ma-sa.* — Ibid., p. 690-694.

The Origin of the Ahoms, [correspondance échangée entre] MM. COCHRANE et Taw Sein Ko. — Ibid., 1914, p. 150-158.

L'article de M. GURDON est une courte étude sur trois plaques chinoises trouvées à Johrat. L'une, datée de la 5^e année Yong-lo (1407), est une plaque d'investiture donnée par l'Empereur mongol au roi des Ahoms, peuple de race thaï qui, au XIII^e siècle, envahit l'Assam pour y régner jusqu'à l'époque de la conquête anglaise en 1826. Les deux dernières plaques, sont incomplètes ; ce sont des moitiés de documents dont les autres moitiés devaient être conservées par les Chinois, comme moyen d'authentification de ces documents.

Sur une de ces moitiés apparaît l'inscription suivante : 底馬撒宣尉司 « division administrative de Ti-ma-sa ».

M. Taw Sein Ko, à qui M. Gurdon a eu la fâcheuse idée de s'adresser pour la traduction de ces fiches, traduit ainsi : « The Royal Commissioner for Conciliation, Timāsa », ce qui est déjà coquet ; mais de plus il croit devoir ajouter cette déplorable note : « Timāsa has been identified with Chieng-Mai or Zimmé, a Northern Province of Siam, which was tributary to China in the 15th century ». Cette étrange suggestion est combattue par M. Gerini dans une note très intéressante, puis par M. Cochrane dans une lettre à laquelle M. Taw Sein Ko a répondu.

M. Gurdon conclut que les Ahoms « are Mao Shāns who inhabited at one time a portion of Northern Siam. »

L. A.

L¹ COL. WADDELL. *The so-called Mahāpadāna Suttanta and the date of the Pāli Canon.* JRAS., juillet 1914, p. 661 sqq.

M. W. s'efforce de démontrer que le titre même *Mahāpadāna* doit être corrigé en *Mahāpadhāna* et représente le sanscrit *Mahāpradhāna* et non

Mahāvādāna ; et il tire argument de cette correction dans son étude de ce sūtra. Il faut noter qu'il ne s'est pas occupé des textes chinois, qui cependant lui auraient fourni des renseignements intéressants.

Le correspondant sanscrit du pāli, qui a disparu, est représenté par une traduction chinoise qui remonte aux premières années du V^e siècle : elle rend le titre par *Ta pen king* 大本經 qui répond exactement à *Mahāvādāna* ; or il se trouve que le *Ārghakāgama* est un des textes traduits anciennement en chinois pour lesquels la langue de l'original ne peut faire aucun doute, car il contient un long passage transcrit, d'après lequel on peut facilement reconnaître que la langue originale était le sanscrit (1). Mais il y a plus. Un autre texte, également traduit du sanscrit en chinois, nous donne la transcription du titre ; dans une description du Tripiṭaka, faite par Nāgārjuna dans son commentaire au *Mahāprajñāpāramitāsūtra*, se trouve ce passage (2) : « Les avadānas, ce sont des propos simples, faciles, pareils à ceux qui se tiennent dans le monde. Exemples : dans le *Madhyamakāgama*, le *Ārghāvādāna-sūtra*, *Tch'ang a-po-l'o-na king*, 長阿波陀那經, dans le *Ārghakāgama*, le *Mahāvādāna*, *Ta a-po-l'o-na*, 大阿波陀那, dans le *Vinaya*, le *Koṭīkarṇāvādāna* » etc.

Une tradition qu'on peut suivre jusqu'à Nāgārjuna méritait au moins d'être discutée. Sans examiner la valeur intrinsèque de l'hypothèse de M. W., il est indéniable que les textes chinois lui sont peu favorables : le cas « *Mahāpadhāna* versus *Mahāpadāna* » comme le désigne M. W. devient le cas *Waddell* versus *Nāgārjuna*, et je crains que les arguments pèsent peu contre un témoignage de cette valeur, du moins en ce qui concerne la tradition sanscrite. Celle-ci, il ne faut pas l'oublier, n'est représentée pour les āgamas que par le chinois ; les Tibétains n'ont traduit qu'un certain nombre de sūtras isolés qui couraient sous une forme très remaniée (nous avons des exemples du même genre dans le Tripiṭaka chinois), et qui ne peuvent en aucune façon remplacer les traductions chinoises anciennes et complètes. Au reste, dès qu'on sort du domaine strictement pāli, il est peu de questions relatives au buddhisme qu'il soit possible de traiter à fond sans recourir aux textes chinois. On ne peut que regretter que M. W. n'en ait pas fait usage.

H. MASPERO.

(1) K. 12, 65 b 8-65 b 3. Cf. TAKAKUSU, *Pāli Chrestomathy*, p. xxiii sqq.

(2) *Ta tche tou louen* 大智度論, k. 33, 74 a 18.

III. — CHINE

ERNST BOERSCHMANN. — *Die Baukunst und religiöse Kultur der Chinesen.* — Band II, *Gedächtnistempel* 祠堂. — Berlin, Georg Reimer, 1914, in-4° ; XXIV-288 pp. ; fig. et plans.

Dans un premier volume paru en 1911 M. Boerschmann avait donné une remarquable étude sur les monuments de P'ou-t'o chan 普陀山, l'île sainte de la déesse Kouan-yin 觀音. Il a pris cette fois comme sujet de travail les principaux lieux de culte et temples commémoratifs chinois (1) ; c'est avec un véritable plaisir que nous avons étudié ce nouveau volume.

M. B., architecte de métier, a effectué, entre les années 1906 et 1909, de très intéressants voyages jusqu'au cœur de la Chine. Il a visité les provinces du Nord, presque tout le bassin du Fleuve Jaune, le Chàn-si, le Chan-tong, le Sseu-tch'ouan, le Hou-peï, le Hou-nan et les deux Kouang ; il est allé à Fou-tcheou, à Ning-po, à Hang-tcheou et à Sou-tcheou. Bref il a vu presque toute la Chine artistique et, le premier, a su nous rapporter d'une telle expédition une abondante moisson de documents photographiques et de matériaux techniques de tout premier ordre. Sur sa route il a visité les temples les plus importants dédiés, les uns à des empereurs ou à des princes, les autres à des hommes d'Etat, à des guerriers ou à des écrivains admirés. A ces temples, il a consacré des descriptions méthodiques et scientifiques auxquelles sont venus s'ajouter des interprétations artistiques et quelques aperçus érudits sur leur histoire.

La partie de cette étude qui traite de l'architecture chinoise est bien près d'être parfaite ; elle est en tout cas nouvelle et les données précises qu'elle renferme seront d'une valeur inestimable pour le futur historien de l'architecture chinoise. Les chapitres comme ceux qui sont consacrés aux temples de Kouan-ti 關帝 (p. 46 à 60), de Tchang Leang 張良 (p. 95 à 153), aux Eul-lang miao 二郎廟 (p. 154 à 198), sont à signaler aux travailleurs et devront être étudiés de très près.

La partie historique et documentaire ne vaut évidemment pas la partie technique et, quoiqu'il paraisse peut-être un peu injuste de chicaner sur ce point M. B., qui n'est pas sinologue de métier, il semble que ce patient et minutieux savant eût pu faire davantage pour ce qui touche à l'importante question des temples confucéens chinois. Il a consacré à ces temples une longue

(1) Le terme *ts'eu-l'ang* 祠堂 me paraît un peu étroit pour traduire *Gedächtnistempel*. 祠堂 signifie plus particulièrement « salle d'offrande » ou « salle de culte » et ne peut guère, à mon sens, désigner des temples aussi vastes et aussi importants que ceux de Confucius, par exemple.

étude dans laquelle il y a beaucoup à retenir ; les photographies sont magnifiques, les plans nouveaux et fort bien établis. Mais cette étude est vraiment trop incomplète, même au simple point de vue descriptif, pour qu'elle soit définitive.

Entre les nombreux temples élevés par les Chinois à la mémoire de Confucius, je ne retiendrai que le temple type, modèle de tous les autres, celui de K'iu-feou hien 曲阜縣 dans la province de Chan-tong. Cette petite ville est d'un accès facile ; le séjour y est agréable et paisible. On entre aisément dans le temple et dans ses dépendances et je crois que c'eût été un jeu pour M. B. de nous donner une description minutieuse et détaillée du temple confucéen par excellence. Sans lui demander un travail d'interprétation qui eût été long et difficile, nous aurions été heureux de trouver par exemple dans son livre quelques renseignements plus précis sur l'épigraphie si fournie de K'iu-feou hien. Un relevé des titres et sujets des stèles, au fur et à mesure de la description des enceintes et des cours, était facile à faire et eût donné une valeur singulière à cet ouvrage. En outre, l'auteur est muet ou presque sur les vases et les ustensiles qui servent au culte de Confucius. Dans la salle principale du temple, devant la statue même du Maître, sont pourtant disposés sur un autel de très intéressants brûle-parfums et chandeliers en métal émaillé (*fa-lang* 法琅 ; 琺琅 ou encore *fa-lan* 法藍) offerts en 1732 par l'Empereur Yong-tcheng et cinq vases de bronze exactement datés de l'année 85 de notre ère et expressément fabriqués pour les temples de Confucius. M. B. aurait dû signaler et décrire ces objets que tout le monde peut voir et étudier. Sans qu'on puisse lui tenir rigueur de cette autre lacune, puisqu'ils sont conservés à la sous-préfecture où on les montre rarement, il aurait aussi pu parler des 10 célèbres vases antiques qui servent deux fois par an aux cérémonies de printemps et d'automne et qui, sans contredit, sont les dix plus anciens bronzes de l'archéologie chinoise.

Il ne dit rien non plus des instruments de musique conservés dans la salle Kin-sseu 金糸 ; or il y a là des chassiss où sont montées des pierres sonores qui couvrent une étendue de deux octaves ; il y a aussi des cloches, des flûtes et maints autres instruments qu'il aurait été intéressant de décrire, au moins de cataloguer, en détail. Enfin les mêmes lacunes regrettables sont à signaler pour ce qui touche à la « Salle des Vestiges du Saint » 聖蹟殿, où sont conservées quelques œuvres d'art intéressantes en elles-mêmes et précieuses aussi parce qu'elles éclairent l'histoire de Confucius et celle du culte qu'on lui voue.

Pour l'interprétation archéologique, historique et littéraire relative aux temples confucéens, M. B. se réfère presque toujours au *Heiligtümer des Konfuzianismus* de TSCHERPE, ouvrage pour lequel il a une admiration infinie, que je partage dans de très faibles proportions. Il y a évidemment beaucoup de bonnes choses dans le travail du P. TSCHERPE ; mais je crois que sur plusieurs points l'auteur n'a pas eu la rigueur de raisonnement ou la

gloses et des passages classiques d'où sont tirés dans les temples confucéens les noms de bâtiments, de kiosques, d'arcs de triomphe et de portes. J'ai déjà eu l'occasion de signaler dans notre *Bulletin* (XII. 1912, n° 9, p. 84) les lacunes de notre documentation sur ce point. M. B. ne nous a apporté aucune indication nouvelle. En voici deux exemples.

La voie qui mène à la porte méridionale du Temple s'appelle *chen-lou* 神路 « la route de l'esprit » : M. B. ne paraît pas en parler. Quant à TSCHEPE, il en donne (p. 17) la singulière explication suivante : « Ist es ja der Weg, den Konfuzius nach seinem Hause gehend passieren musste : er aber ist kein Mensch, sondern ein Geist. Daher der Name. » D'abord il est fort contestable que cette voie ait été précisément celle que prenait Confucius pour aller chez lui ; une assertion pareille aurait besoin d'être établie sérieusement et il faudrait, en la discutant, tenir compte des modifications qu'a subies le plan de la ville. Le lieu où vint résider Confucius et qui prit le nom de K'iu-li pour rappeler sa véritable patrie, n'occupe pas le même emplacement que la ville ancienne de K'iu-feou : de plus la ville moderne de K'iu-feou n'englobe pas exactement les superficies des deux villes anciennes. Si la « route de l'esprit » correspondait au tracé d'un chemin si ancien, il faudrait supposer que l'axe de cette route aurait été prolongé pour servir d'axe au temple lui-même et une hypothèse de ce genre est inadmissible si l'on veut bien tenir compte des exigences de l'orientation en architecture chinoise. Enfin — et cela suffira, je pense, à ruiner cette explication fantaisiste — il ne faut pas oublier qu'en Chine on donne habituellement le nom de *chen-tao* 神道 (1) « la voie de l'esprit » au chemin où s'échelonnent les préliminaires des tombeaux importants. Or le temple de Confucius précède, sensiblement dans le même axe, le tombeau du Maître et je ne vois aucune raison qui nous interdise de donner aux mots *chen-lou* la même valeur qu'à l'expression synonyme *chen-tao*.

M. B. ne signale pas non plus le nom de la porte du Sud, *Yang cheng men* 仰聖門, « porte où l'on admire la Sainteté ». Ce nom n'est compréhensible que si l'on se réfère à l'inscription suivante qui apparaît sur un écriteau horizontal (額) (2) : 萬仞宮牆, « mur du palais qui a 10.000 fois huit pieds (de haut). » Dans ces mots il est fait allusion à une fort jolie comparaison du *Louen-yu* (3) : « Dans une conversation avec les grands officiers de la Cour, Chou-souen Wou-chou 叔孫武叔 avait dit : « Tseu-kong est supérieur à Confucius. » Tseu-fou King-po 子服景伯 répéta l'observation à Tseu-kong qui répondit : « Permettez-moi d'employer une comparaison tirée d'une

(1) Cf. ce que dit le P. TCHANG (*Tombeaux des Liang*, I, p. 91 et ss.) sur cette expression *chen-tao* qui se retrouve dans la plupart des tombeaux impériaux ; elle est du reste très ancienne puisqu'on peut la faire remonter aux Han.

(2) Cf. *K'iu-li wen-hien k'ao* 闕里文獻考, k. 12, f° 1 r°.

(3) Cf. *Louen-yu* (XIX, 子張 ; 23) in COUVREUR, *Quatre livres*, p. 290-291.

maison et de son mur d'enceinte. Mon mur d'enceinte ne s'élève qu'à la hauteur des épaules d'un homme ; chacun peut regarder et voir du dehors tout ce que la maison a de beau. (Mais) le mur du Maître a plusieurs fois plus de 8 pieds de haut. A moins de trouver la porte du palais et d'y entrer, on ne voit pas la magnificence du temple des ancêtres ni l'appareil pompeux des officiers. Peu savent en trouver la porte... » *Yang cheng men* 仰聖門 est donc, dans le temple consacré à Confucius et à son insondable sagesse, la porte qui permet d'entrer et d'admirer la sainteté du lieu et la vertu du Maître.

Malgré de nombreuses lacunes analogues, le livre de M. B. est à admirer pour la précision de la documentation technique et la perfection de ses images ; on trouve surtout dans le récit une sorte de compréhension générale du sujet qui éclaire à tout instant les parties les plus délicates de l'œuvre et la rend singulièrement attachante.

Léonard AUROUSSEAU.

R. F. JOHNSTON. *Buddhist China*. — Londres, 1913, in-8° ; 403 pp..

Si l'ampleur même du sujet empêche de décrire à fond le bouddhisme chinois, il est du moins possible de donner quelques aperçus et d'indiquer quelques-unes des formes caractéristiques que cette religion a prises et prend encore en Chine. C'est ce qu'a tenté de faire M. J. dans son fort intéressant ouvrage. L'auteur commence par montrer la position spéciale du bouddhisme en Chine parmi les « trois Religions » et ses rapports avec le Confucianisme et le Taoïsme. Son sujet ainsi défini de façon générale, il esquisse à grands traits l'histoire des doctrines dans l'Inde, et enfin indique rapidement le développement, en Chine même, des principales sectes. Ceci forme une sorte d'introduction ; la partie la plus importante et la plus neuve de l'ouvrage est contenue dans les deux cents dernières pages, en trois parties : les pèlerinages bouddhiques en Chine ; le mont Kieou-houa 九華山 dans la préfecture de Tch'e-tcheou 池州府 au Ngan-houei ; et enfin l'île de P'ou-t'o 普陀山 au Tchö-kiang.

Les chapitres sur les pèlerinages sont parmi les plus intéressants du livre, et la traduction abrégée d'un *Guide du pèlerin* à l'usage des moines qui vont faire le tour des quatre montagnes célèbres n'est pas ce qu'il y a de moins curieux ; on y trouve des conseils aux bonzes sur la manière de se conduire en voyage, sur les rapports avec les laïques, sur la façon de se présenter dans les monastères où ils séjournent, etc.

De ces quatre montagnes, M. J. en a déjà décrit deux : celle de l'Ouest et celle du Nord, le Ngo-mei chan et le Wou-t'ai chan. C'est aux deux dernières qu'il conduit maintenant le lecteur. De celles-ci, Kieou-houa est assez peu connu et les chapitres qui lui sont consacrés n'en sont que plus intéressants. Je n'ai malheureusement pas à ma disposition la description spéciale de la montagne, *Kieou-houa chan tche* 九華山志 ; mais de même que M. J., je ne crois pas qu'il y ait de raison de douter de l'existence du bonze Ti-tsang 地藏 à

qui est attribuée la fondation de Tch'eng-houa sseu 成化寺 sur le mont Kieou-houa. Environ deux siècles après sa mort, Tsan-ning donne sa biographie (1). C'est d'ailleurs celle-ci qui me paraît former le fond de celle du Kieou-houa chan tche, autant que j'en puis juger par l'adaptation de M. J. Les deux récits ne diffèrent que sur l'origine du saint : d'après le *Song kao seng tchouan*, il était un parent collatéral du roi de Silla 新羅國王之支屬; mais les bonzes du Tch'eng-houa sseu n'ont pas su se contenter de cette parenté éloignée, et le Kieou-houa chan tche, suivi par le *Tch'e-tcheou fou tche* 池州府志, le *Kiang-nan l'ong tche* 江甯通志, et le *Ngan-houei l'ong tche* 安徽通志, en fait le fils du roi de Silla. Il n'est donc pas utile de rechercher quel roi de Silla a pu être son père. D'autre part M. J. le fait mourir en 794 (p. 299) ; je ne sais si cette date lui est fournie par le *Kieou-houa chan tche*, ou si elle provient simplement d'une erreur de réduction de la date chinoise en date européenne : le *Song kao seng tchouan* donne la 19^e année *tcheng-yuan*, qui est l'année 803. Enfin il faut ajouter qu'à côté de la tradition qui en fait une incarnation du bodhisattva Kṣitigarbha (Ti-tsang), une autre tradition en fait l'incarnation de Mahāmaudgalyāyana 摩訶目犍連之應身 (2).

Avant de quitter le Kieou-houa chan, je note que P'ei-tou 揶度 n'est pas un nom, mais un sobriquet. Le bonze, qui serait venu le premier au Kieou-houa chan, vers 401, n'a pas laissé son nom à la postérité, et on l'appelle « celui qui passe sur son bâton » parce qu'en arrivant au bord du Yang-tseu kiang, il y aurait jeté à l'eau son bâton et, debout dessus, aurait franchi le fleuve.

L'île de P'ou-t'o, dont la description termine l'ouvrage, est beaucoup plus connue aussi bien des Chinois que des Européens. L'étude que M. J. lui consacre occupe environ le tiers du livre et est à tous points de vue excellente ; je dirai même qu'elle est à mon avis la meilleure qui existe sur cette île célèbre. L'énorme ouvrage de M. BOERSCHMANN donne évidemment plus de détails sur les deux temples principaux, mais il contient tant d'inutilités et d'erreurs qu'on se prend à regretter que l'auteur ne l'ait pas réduit à un simple portefeuille de plans, de coupes, de photographies et de dessins, puisqu'aussi bien en cela seulement il était compétent. M. J. au contraire sait de quoi il parle, soit qu'il décrive les temples, soit qu'il en fasse l'histoire, soit qu'il traite du culte de Kouan-yin. Ce n'est pas à dire que je sois prêt à endosser toujours et en tout point ses opinions ; je ne suis pas bien sûr, par exemple, que la popularité de Kouan-yin, dans des pays où le rôle social de la femme est assez humble, soit due à ce qu'elle est « an idealization of womanhood », et je crois que l'on y voit surtout, plus prosaïquement, la divinité donneuse d'enfants, Song-tseu niang-niang 送子娘娘 : dans les pays où ce rôle est tenu par quelque autre divinité, comme à Canton par exemple, le culte de Kouan-yin ne sort guère

(1) *Song kao seng tchouan*, k. 20, 58 a.

(2) *Kieou-houa je lou* 九華日錄, éd. *Tchao tai ts'ong chou*, 巴集, k. 29, 11 a.

des bonzeries. Il est d'autre part assez difficile de déterminer l'importance du changement de sexe d'Avalokiteçvara. Il est certain que la religion populaire tient Kouan-yin surtout pour une divinité féminine, vraisemblablement grâce à l'extension de son culte comme donneuse et guérisseuse d'enfants (1). Mais les moins instruits même des gens qui l'invoquent dans les cercles « amidistes » lui reconnaissent le sexe masculin. A P'ou-t'o, si les légendes populaires font généralement apparaître le bodhisattva sous une forme féminine, ses statues (sauf celles de Kouan-yin donneuse d'enfants) lui donnent toujours une forme masculine.

En décrivant les sanctuaires de l'île de P'ou-t'o M. J. a passé sous silence le Kou-fô tong 古佛洞. Cette petite grotte, située au Nord-Ouest des dunes, Fei-cha, au bord de la mer, est pourtant le siège d'une curieuse manifestation de l'esprit religieux chinois. On y conserve le corps desséché et laqué d'un ermite, le maître du dhyāna Jen-kouang 仁光禪師, qui y mourut il y a dix ans, âgé de quatre-vingt-seize ans. L'histoire de ce personnage, telle que me l'ont racontée ses disciples, montre quelles racines profondes le bouddhisme a jetées au Tchō-kiang. C'était un simple paysan de la région de Kiu-tcheou, qui, à l'âge de soixante-deux ans, après avoir partagé ses biens à ses enfants, quitta sa famille pour se faire bonze et se mit à voyager. Arrivé à P'ou-t'o, la grotte lui plut ; il s'y installa pour y pratiquer la méditation et y resta sans en sortir, sans même quitter la pose de la méditation, ne se nourrissant que des offrandes posées à portée de sa main par la piété des fidèles. Aujourd'hui le corps, desséché et enduit de laque rouge sombre, est exposé, toujours assis dans sa pose habituelle, dans un coin sombre de la grotte, et le petit temple qui s'est élevé tout auprès commence à attirer de nombreux pèlerins.

Je ne puis en finissant m'empêcher de regretter que M. J., dont le livre est déjà si riche en observations intéressantes, ait cru devoir borner son sujet aussi strictement à l'étude des pèlerinages et des deux « montagnes célèbres » de l'Est et du Sud. Je sais bien qu'il fallait de toute nécessité choisir dans l'immense matière du bouddhisme chinois. Mais peut-être n'aurait-il pas été inutile de consacrer quelques pages à décrire la vie journalière des bonzes au monastère, avec ses cérémonies compliquées, et ses nombreuses dérogations à la règle (les plus remarquables sont la suppression de la mendicité, et le troisième repas pris le soir par les bonzes). D'autre part, quelques notes sur l'expansion locale du bouddhisme dans les différentes provinces, et la valeur religieuse de ses manifestations n'auraient pas manqué d'intérêt. Il est certain que dans la province de Tchō-kiang et aussi, mais je crois à un moindre degré, celles de Ngan-houei et de Kiang-si, le bouddhisme est non seulement puissant par l'importance et la richesse des monastères, mais encore par l'influence considérable qu'il exerce sur la population, et que la connaissance en est

(1) M. J. ne paraît pas avoir connu au sujet de l'origine de ce culte les remarques de M. FOUCHER dans sa *Madone Bouddhique*.

répandue même parmi les laïques ; au Kouang-tong au contraire, ainsi qu'au Tonkin, le niveau est extrêmement bas, et les temples bouddhiques, habités par un petit nombre de moines, sont plutôt considérés comme des éléments de *fong-chouei*, que pour leur valeur religieuse. M. J., qui a parcouru la plus grande partie de la Chine, pourrait mieux que personne (et j'espère qu'il trouvera le loisir de le faire quelque jour), nous donner des renseignements précieux sur cette question importante et jusqu'ici laissée dans l'ombre.

H. MASPERO.

Maurice COURANT. — *La langue chinoise parlée. Grammaire du kwan-hwa septentrional.* — Paris, Leroux ; Lyon, A. Rey, 1914, in-8° ; XXVII-384 pp.

Il existe tant de méthodes pour l'étude de la langue chinoise parlée, et il s'en publie chaque année un si grand nombre en toutes langues qu'il ne paraissait guère possible de faire œuvre originale en cette matière. M. C. a cependant réussi à la renouveler presque entièrement par sa méthode. La plupart des auteurs ont destiné leurs manuels à enseigner rapidement les moyens de rendre en chinois les formes de leur langue maternelle et n'ont jamais songé à étudier le kouan-houa en lui-même, pour lui-même, et sans arrière-pensée de traduction. Au contraire, M. C., abandonnant absolument les classifications grammaticales européennes, inexistantes en chinois, a voulu faire une étude systématique du kouan-houa, où, au lieu de lui imposer de force nos concepts occidentaux, il tâcherait de dégager les principes particuliers, la logique propre de la langue, afin d'en tirer les éléments d'une classification rationnelle. Traitée ainsi, la grammaire chinoise se coordonne et se simplifie ; des faits inexplicables isolément se rapprochent et s'éclairent mutuellement ; les lignes générales se dégagent du chaos.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : Phonétique, Ecriture, Morphologie, Syntaxe. Sauf peut-être la seconde, un peu longue à mon avis, elles sont également intéressantes.

La première partie comporte l'étude des sons et des tons en eux-mêmes ainsi que dans leurs réactions réciproques, puis celle de l'accentuation des mots et celle des influences des tons les uns sur les autres ainsi que de l'accentuation sur les tons, en composition et dans la phrase. On trouvera là, en quelques pages, une sorte de tableau d'ensemble commode, réunissant et mettant au point les principales notions sur des faits déjà étudiés, il est vrai, mais de façon moins systématique. Je ne reprocherai à M. C. que quelques erreurs dans la description de certaines prononciations : il me semble s'être parfois inspiré plutôt des analyses théoriques données par les anciens phonéticiens chinois (qui, outre qu'elles ne sont pas toujours justes, représentent naturellement des formes antiques) que de la prononciation actuelle. C'est probablement ce qui explique des transcriptions, comme *ywe* (月), *lywe* (劣), alors qu'à Pékin (dont « la prononciation lettrée » est celle que l'auteur [p. 11] déclare adopter) la voyelle

est indubitablement \ddot{u} : $y\ddot{u}^{\acute{e}}$, $ly\ddot{u}^{\acute{e}}$, en sorte que ni la valeur respective, ni le timbre des éléments de la diphtongue ne sont reproduits. De même dans les séries en *ye* (列 *lye*) la transcription est inexacte, la voyelle étant *i* et non *é* : 列 $li^{\acute{e}}$, 菱 $ti^{\acute{e}}$. La définition de la finale *an* par le français *ane*, *anne*, me paraît peu juste : M. C. n'a pas cru devoir signaler la nasalisation plus ou moins forte, mais constante, de cette finale *an*, qui tend à se prononcer comme le français *ain*, *in*, avec ou sans résonance de l'*n* suivant les dialectes.

M. C. consacre quelques pages, sous le titre de Morphologie, à la dérivation et en général aux rapports des mots de même famille. Ce dogme, que les mots chinois doivent être considérés chacun comme un élément absolument indépendant, perd un peu chaque jour, et son abandon dans ce livre ne peut que rendre ce recul plus marqué. Mais la théorie ébauchée jadis par CONRADY reste à établir. M. C. distingue la dérivation par changement de tons, de la dérivation par modification de l'initiale et donne des listes de mots ainsi dérivés ; en conclusion, il essaie de déterminer quelques familles de mots. Ses idées me paraissent sur ce point d'accord avec celles du P. CADIERE, qui l'avait précédé dans cette voie, encore qu'il les applique avec moins de hardiesse ; mais un travail de cette sorte reste toujours sujet à de graves objections, en particulier celle d'un certain arbitraire dans le choix des sens et d'une ingéniosité un peu excessive dans les rapprochements. Il faut relever en outre, de ci de là, quelques inexactitudes : p. 184, M. C. donne pour prononciation ancienne à 驕 la forme $g\ddot{u}$ qui est impossible, aucun mot à initiale sonore ne pouvant être au *chang-p'ing cheng* ; dans tout ce paragraphe et le suivant, le ton des mots de ce genre est le *hia-p'ing*, $g\ddot{u}$. D'autre part, p. 183, pour passer de 子 à 字 il n'y a pas seulement un changement de ton, mais encore un changement d'initiale, le premier mot étant à initiale sourde, 子 tso^2 , et le second à initiale sonore, 字 dzo^3 . D'autre part 受 *cheou*, recevoir, bien que prononcé aujourd'hui au *k'iu-cheng*, est originairement un mot au *chang-cheng* ($\dot{x}^o u^2$), et ne doit sa prononciation actuelle qu'à un fait de phonétique chinoise récente, le passage au *k'iu-cheng* des mots au *chang-cheng* à initiale sonore occlusive, mi-occlusive ou sifflante⁽¹⁾. Je crois d'ailleurs que M. C. aurait eu avantage à introduire dans ce chapitre, au moins à titre d'auxiliaires, les prononciations anciennes, qui, en marquant la différence des initiales confondues dans la langue moderne, auraient permis de rendre un compte plus exact des phénomènes.

La grammaire elle-même, sous le nom de Syntaxe, occupe la quatrième partie, la plus longue. Le titre seul marque déjà nettement le principe de la méthode de M. C. Il est connu depuis longtemps que toute grammaire en chinois se réduit à des règles de position, c'est-à-dire en somme à la syntaxe ; mais les grammairiens, hantés par le souvenir des langues européennes, l'ont trop souvent oublié après l'avoir affirmé. GABELENTZ, dont la grammaire a passé longtemps

(1) Cf. BEFEO, XII, (1912), 1, 92.

pour un modèle de grammaire scientifique du chinois, conserve tous les vieux termes; il était si peu capable de se mettre en dehors des concepts occidentaux que, pour rendre compte de la valeur des mots suivant leur position, il parlait de cas, comme en allemand ou en latin: il en voyait cinq en chinois, et avait donné le titre de Déclinaison, *Casuslehre*, à une section de sa grammaire; ailleurs il parlait de verbes transitifs, neutres, passifs, causatifs, etc.; il était question dans son livre de participes pris adjectivement, etc., toutes choses qui sont de véritables non-sens en grammaire chinoise. M. C. a résolument rejeté toutes ces formules et, remplaçant l'étude des catégories grammaticales, inexistantes en chinois, par celle des fonctions grammaticales, a donné aux règles de position leur véritable valeur.

Les règles de la syntaxe chinoise ont été exposées si souvent que les diverses grammaires ne peuvent guère différer que par la manière de les expliquer. Les explications de M. C. sont généralement logiques et rendent compte des faits de façon satisfaisante; il y a cependant certains cas où je ne saurais me trouver d'accord avec lui.

C'est d'abord au sujet de *ti* 的. Il explique directement l'emploi de *ti* particule du génitif, en lui donnant une valeur pronominale (人的嘴, l'homme sa bouche = la bouche de l'homme) et cela me paraît assez hasardeux. Cette théorie est très probablement juste, quand on l'applique, comme fait GABELENTZ, à la particule 之 de la langue classique; mais certains emplois qu'on rencontre dans les auteurs du V^e ou VI^e siècle me semblent indiquer que, dès cette époque, le sens original de la construction s'était déjà perdu et que 之 n'avait déjà plus qu'une valeur de particule. Le *ti* de la langue moderne ne doit jamais avoir eu de valeur pronominale et, à mon sens, a toujours été une simple particule. Mais admit-on, au moins comme historique, l'explication de M. C., dans le cas simple indiqué ci-dessus, je crois absolument impossible de le suivre, lorsqu'au § 370, il considère que dans une phrase du type 那管筆是我的, ce pinceau est à moi, « *ti* remplace un nom déjà exprimé », car c'est une tournure neuve, propre à la langue parlée, et sans correspondant dans la langue écrite qui n'emploie jamais 之 de cette façon. Il me semble beaucoup plus naturel d'admettre que, lorsque *ti* eut pris la valeur d'une simple particule dans des phrases régulièrement formées (我的筆 mon pinceau), les formules d'appartenance, on plus vaguement de dépendance, ainsi formées ont été isolées et transportées dans d'autres positions. L'explication de M. C. serait d'ailleurs séduisante par sa simplicité et, au point de vue pratique, assez commode; mais je ne vois rien dans les emplois ordinaires de *ti*, ni dans ceux de ses prédécesseurs 之 et 者, qui puisse l'autoriser.

Une autre construction chinoise me paraît devoir être expliquée autrement que ne l'a fait M. C., c'est celle du passif en *tchao* 着. Il considère *tchao* comme servant à introduire l'agent instrument de l'action, alors que certainement il commande la proposition toute entière. La phrase: 把他那褂子着火烧了个大窟窿 « le feu a fait un grand trou à sa robe », ne doit pas s'expliquer

par : « prenant sa robe — employant le feu — avoir brûlé un grand trou », mais par : « prenant sa robe — arriver à ce que (obtenir que) le feu la brûle (et fasse) un grand trou » (1), ou de même 貓着廚子打死了 « le chat a été assommé par le cuisinier » s'explique à mon avis, ainsi : « le chat a obtenu que le cuisinier l'assommât ». Au reste M. C. ne paraît pas être absolument certain de sa théorie, car il semble admettre, au moins implicitement, au § 593, la théorie ordinaire.

J'ajouterai quelques observations de détail :

§ 515. 出來, employé comme auxiliaire, a un sens plus large que celui de « sortir » : on dit par exemple *ki tch'ou lai* 記出來 inscrire, noter ; *sie tch'ou lai* 寫出來, écrire ; *chouo tch'ou lai* 說出來, proférer.

§ 518. M. C. est-il bien sûr que la forme 買不起 comme potentiel négatif soit spéciale ? En fait dans toutes les expressions verbales formées d'un verbe et d'un auxiliaire, l'insertion de la négation entre le verbe principal et l'auxiliaire forme un potentiel comme dans la 3^e forme du potentiel aux paragraphes précédents : § 505 說不完 ; § 509 過不去, qui lui aussi d'ailleurs place son régime après l'expression verbale, et ne l'insère pas (cf. § 510 過不去河).

Je note en passant que 說完 signifie bien « finir de parler », mais surtout « exposer dans tous ses détails ». Au positif, on peut dire indifféremment 說完 et 完說 pour « finir de parler » ; mais au potentiel il vaudra mieux préciser le sens par un auxiliaire, et dire 說完得來 « je puis achever mon discours », plutôt que 說得完 ou 完得說 qui peuvent signifier aussi « je puis dire en détail ». Au potentiel négatif, il faut différencier 說完 de 完說, et les formes données par M. C. 說完不得, 說不完 (et une troisième qu'il ne donne pas et qui est également usitée 說完不了) signifient presque exclusivement « je ne puis dire en détail », tandis que « je ne puis finir de parler » se dit plutôt 完說不得 et surtout 完不得說 et 完說不了.

On pourrait allonger la liste de ces remarques : il va sans dire que dans la masse des explications et des exemples donnés, il s'est nécessairement glissé quelques inexactitudes. Mais tout ceci est de peu d'importance. Il est indubitable que l'ouvrage de M. C. marque, au point de vue de la méthode, un notable progrès sur tous ceux qui l'ont précédé. Il faut souhaiter que l'auteur ne s'en tienne pas là, mais que par un travail analogue sur la langue écrite, il donne à la sinologie l'étude scientifique complète de la langue chinoise qui lui manque encore.

H. MASPERO

(1) Dans cette phrase l'emploi de 把 est identique à l'exemple du § 595 : 又把他爹死了 « de plus son père mourut » ; la particule sert à « introduire le sujet » comme dit M. C. La tournure est moins étrange et surtout moins rare que ne le laisseraient croire les termes de l'auteur, et les cas sont assez fréquents, où 把, comme 以 en langue écrite, sert simplement à mettre une certaine emphase sur le mot ou la proposition que l'on veut placer en vedette en tête de la phrase, quel que soit d'ailleurs le rôle, régime ou sujet, que devrait jouer ce mot dans une phrase normalement construite.

TORII Riuzo et TORII Kimiko. — *Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations primitives de la Mongolie Orientale.* (*Journal of the College of Science, Imperial University of Tōkyō*, vol. XXXVI, art. 4, 29 mars 1914). — Tōkyō, 100 pp. avec 13 planches, dont 1 carte. (Édit. française par le R. P. AUG. TALPIN, Miss. Apost.)

M. et Mme TORII publient sous ce titre les résultats d'un séjour de deux ans et demi en Mongolie Orientale, dans le Kharatchin, d'un voyage de dix mois dans les hautes vallées du Lao-ha-mouren et du Shira-mouren ainsi que dans les monts Khingan, et enfin d'une série de tournées effectuées dans la Mantchourie méridionale au cour des années 1909, 1911, 1912 et 1913. M. T. qui enseigne l'anthropologie à l'Université de Tōkyō a naturellement porté ses recherches principalement sur la préhistoire, mais non de façon exclusive, et cette préoccupation ne l'a pas empêché de faire parfois un détour pour aller visiter les anciennes capitales des Leao et des Yuan qui se trouvaient à proximité de sa route.

M. et M^{me} T. ont exploré systématiquement les principales stations néolithiques, anciens villages lacustres et petits fortins élevés sur des éperons de coteaux, et y ont recueilli des instruments en pierre polie ou en os ainsi que de nombreux débris de poterie. En les comparant aux trouvailles faites dans les régions voisines, les auteurs ont constaté que les motifs de décoration s'en retrouvaient en Mantchourie, en Corée et à Sakhalin, et que celle-ci se différencie de la décoration moderne, ainsi que de celle du groupe préhistorique voisin, par l'absence d'un motif très répandu en Chine, au Japon, sur les bords de l'Amour, et en Sibérie, ainsi que chez les Mongols, les Aïnos modernes, le motif dit « tourbillonnaire » formé de lignes courbes concentriques (nuage des artistes chinois). Il semble donc que la région formée par la Mantchourie méridionale et la Mongolie Orientale, la Corée et Sakhalin ait formé, à l'époque néolithique, une province culturelle propre.

L'emploi de la pierre polie qui, se poursuit très tard, fut suivi immédiatement de celui d'instruments en fer. On sait que le travail de ce métal fut introduit chez les Sien-pi par des réfugiés chinois à la fin du II^e siècle de notre ère. Toutefois, dès avant cette époque on s'en servait déjà, mais surtout pour la fabrication d'ornements, semble-t-il, car de nombreuses scories de fer ont été retrouvées dans les fouilles : ici encore les auteurs attribuent, avec raison je crois, ce travail à une ancienne vague d'influence chinoise.

Quels étaient les habitants des anciennes stations néolithiques ? M. et M^{me} T. y cherchent les anciens Tong-hou 東胡 des auteurs chinois, et leur hypothèse me paraît admissible. Mais les auteurs veulent faire de ces Tong-hou anciens des Mongols, les différenciant complètement des Toungous modernes qui sont apparentés aux Mantchous. Cette théorie, d'ailleurs plausible, ne me paraît guère supportée par les recherches mêmes des auteurs. Il faut noter d'abord que tout se réduit actuellement à une question de culture et de langue,

aucun débris humain n'ayant malheureusement été recueilli, qui permit de l'étayer par des arguments anthropologiques : la question de race se trouve ainsi éliminée. Or M. et M^{me} T. eux-mêmes ont constaté que les indigènes néolithiques de la Mongolie Orientale appartiennent à la même province de culture que ceux de la Mantchourie et de la Corée, et diffèrent de leurs voisins occidentaux, Mongols et Turcs. Quant à la langue, il est difficile de déterminer les affinités du sien-pi et même du khitan, bien qu'ils paraissent plutôt apparentés au mantchou (1). Même si le nom moderne des Toungous n'a rien de commun avec le nom ancien des Tong-hou, il me semble difficile de ne pas les considérer comme les descendants lointains de ceux-ci ; et les Mongols de la région doivent être, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, des occupants relativement modernes qui ont remplacé les anciennes populations mantchoues.

Il est regrettable que, dans l'édition française, les traductions du chinois n'aient pas été revues. Le P. TALPIN, dont la traduction du texte japonais est d'ailleurs très soignée, y a accumulé les contre-sens, en sorte qu'elles sont absolument inutilisables (2). Par chance, l'un des passages les plus importants est donné également en note d'après la traduction anglaise de PARKER qui est totalement meilleure. C'est là un défaut regrettable dans un ouvrage d'ailleurs fort intéressant.

H. MASPERO.

(1) M. T. adopte en cette question la théorie de M. SHIRATORI, dans une série d'articles publiés dans le *Shigaku zasshi* 史學雜誌, 1901-1913. Mais les comparaisons de M. SHIRATORI, généralement trop audacieuses et souvent faites avec peu de critique, sont loin d'être satisfaisantes.

(2) Voici deux exemples choisis entre beaucoup d'autres : p. 11, l'auteur chinois voulant indiquer le principe de la descendance matriarcale des Tong-hou, dit : 以母有族類 « c'est par la mère que se fait la parenté » et non, comme traduit le P. TALPIN, « parce que, disent-ils, ils sont sûrs d'être nés de leurs mères ». Et p. 100, au lieu de : « le fer est abondant dans leur pays, et c'est là que les Han, les Wei et les Wo viennent en chercher pour en fabriquer surtout de la monnaie, comme en Chine », il faut comprendre : « leur pays produit du fer ; les Han, les Wei et les Wo vont en chercher là ; dans toutes leurs transactions commerciales, ils se servent du fer, comme on fait en Chine des sapèques » 國出鐵, 韓濊倭皆從取之, 諸市買皆用鐵, 如中國用錢.

IV. — JAPON.

Stewart Dick. — *Les arts et métiers de l'ancien Japon*, revu et adapté de l'anglais par Raphaël PETRUCCI. — Bruxelles et Paris, Vromant et C^{ie}. 1914, in-8^o ; 183 pp., 200 illustrations.

Cet ouvrage que M. PETRUCCI a non seulement adapté, mais auquel il a ajouté tout un chapitre, le IX^e, constitue somme toute un bon manuel, une sorte d'introduction à l'étude des arts du Japon. Je dis des arts, car les quelques renseignements donnés sur les métiers ne portent que sur quelques métiers artistiques et sont des plus sommaires. Ainsi le travail du laque, « long, fastidieux, hérissé de difficultés techniques », est décrit en à peine une page (p. 125-126) ; et il n'y a que fort peu de chose sur la technique de la peinture, de la sculpture, etc. On est en droit de regretter que les renseignements de ce genre, que le titre du livre fait espérer, ne soient donnés qu'avec tant de parcimonie. Il y a là un sujet fort vaste et à peu près neuf pour le public étranger. Pratiquement, M. Stewart Dick ne s'occupe donc que d'art à très peu de chose près, et son livre n'apporte aucune nouveauté sur un sujet qui a fait l'objet d'études déjà nombreuses et développées. Son mérite est de donner assez clairement, sous un petit volume, des notions générales, justes dans l'ensemble, sur les différents arts du Japon et d'être une assez bonne initiation à leur étude.

Il traite en neuf chapitres des caractères de l'art japonais, de la peinture, des estampes, de la sculpture, des métaux ouvrés, de la céramique, du laque, de l'art des jardins et de l'art des fleurs, et enfin des étoffes, ce dernier chapitre étant, comme il est dit plus haut, l'œuvre personnelle de M. PETRUCCI. L'auteur a laissé de côté l'architecture ; et, à vrai dire, la raison de cette omission n'apparaît pas, car l'architecture de bois a produit au Japon des œuvres de très grande beauté, surtout dans le genre religieux, le plus connu, qu'il soit bouddhiste ou shintoïste, mais aussi dans le genre civil ; et la magnificence de leur décoration ne doit pas faire oublier l'intérêt architectural des anciens palais ou demeures seigneuriales, dont malheureusement, de rares spécimens seulement ont subsisté jusqu'à nous.

Il est une conception à laquelle l'auteur paraît tenir, et sur laquelle il revient à plusieurs reprises : celle de la filiation directe et immédiate entre l'art du Turkestan et celui de la Corée et du Japon. J'avoue ne pas bien saisir sur quoi elle s'appuie. Sans doute, l'on constate sans peine un air de famille entre certaines œuvres japonaises, chinoises surtout, chinoises du Nord si l'on y tient, et quelques-unes de celles qui ont été découvertes au Turkestan. Cela autorise-t-il une conclusion aussi péremptoire que la suivante, p. 70 : « L'art bouddhique . . . a passé de l'Inde du Nord au Turkestan oriental, où il semble avoir pris sa dernière forme ; puis, par la Chine septentrionale et les

régions non proprement chinoises, il a gagné la Corée et le Japon. Il s'ensuit que l'art bouddhique, tel qu'il a pénétré au Japon, n'avait point connu le contact de la Chine propre. Il était resté tel qu'il était dans l'Asie centrale et la Chine septentrionale, avec un caractère de finesse et d'élégance qui n'est point dû à la Corée. » Et connaît-on vraiment, pour en parler aussi assurément (p. 2-3), des artistes venus au Japon du Turkestan oriental ? Pourrait-on s'autoriser pour le faire — l'auteur d'ailleurs ne l'essaie pas — de la simple tradition orale du Kōfuku-ji de Nara, voyant un « homme de l'Inde », avec tout ce que cette désignation comporte d'imprécision, dans l'énigmatique Montōshi 門答士, auquel elle attribue les si curieuses statues de 10 disciples du Buddha conservées dans ce temple ? Fût-on même en droit de le faire, Montōshi a vécu au VIII^e siècle, et l'art sous toutes ses formes ne l'avait pas attendu pour s'épanouir au Japon. Il faut en dire autant des Persans venus avec le médecin Rimitsu 里蜜, si toutefois il y avait parmi eux quelque artiste oublié.

Je crois devoir signaler un certain nombre d'inadvertances qu'il sera aisé de faire disparaître. On risque de n'être pas très bien compris en parlant de « la révolution de 1865 » (p. 7). Il est plus que douteux qu'une invasion mongole ait jamais gagné le Japon en passant par la presqu'île malaise ou le Siam (p. 15). Jingō kōgō vivait non pas en 700 avant J.-C. (p. 16), mais en 700 environ de l'ère japonaise, soit au II^e siècle de notre ère, si on admet la chronologie officielle. Je ne sais trop pour quelle raison l'auteur présente Yoshitsune comme le « Bayard japonais » (p. 17) ; ceux que semblent intéresser ces sortes de rapprochements, donnent parfois ce nom à Kusunoki Masashige. L'ange Kichijō (p. 33) est la déesse Çrī Devī. Appeler Kano Tanyu un « Whistler japonais » (p. 42), ce n'est indiquer qu'une des faces de son si remarquable talent ; l'auteur ne fait nulle allusion aux grandes scènes chinoises dans lesquelles ce talent a déployé toutes ses ressources et manifesté sa puissance. D'autre part, l'auteur semble partager sur Hokusai l'opinion longtemps assez générale en Europe, qui en faisait le plus grand peintre du Japon, opinion tout à fait insoutenable pour qui connaît un tant soit peu les œuvres des puissants artistes des siècles antérieurs. Je ne sais si vraiment « les personnages qu'elles (les sculptures bouddhiques primitives) représentent sont des entités abstraites : la Raison, la Pitié, la Charité, la Vigueur, la Beauté, l'Amour divin » (p. 70), mais à coup sûr leurs auteurs avaient l'intention de représenter des personnages bien définis, tellement définis, non seulement par un caractère général comme ceux qui précèdent, mais par leur physionomie, leur attitude, leurs attributs traditionnels et canoniques, qu'on les identifie sans peine.

Le Hōryū-ji ne fut pas « le premier temple bouddhique élevé au Japon » (p. 70) ; il y eut avant lui le Hōkō-ji 法興寺 bâti par Soga no Umako, et le Shi-tennō-ji 四天王寺 d'Ōsaka bâti par le prince Shōtoku taishi. Les belles statues d'Asaṅga et de Vasubandhu du Kōfuku-ji sont assez connues et assez souvent citées pour qu'on s'explique mal l'erreur que commet ici l'auteur ; on

les fait, dit-il, remonter au VIII^e siècle (p. 75). La publication artistique *Japanese temples and their treasures* (1) faite en vue de l'exposition de Londres en 1910, les reproduit planches 411 et 412, et en parle en ces termes (p. 171 : « Of the many statues attributed to the master sculptor Unkei which are found scattered over Japan, these are among the few of which we are absolutely certain. They were executed by him in 1208. »

N. PERI.

L. AUBERT. — *Les Maîtres de l'Estampe japonaise*. — Paris, Colin, 1914, in-8° ; 284 pp. et 55 planches.

M. A. connaît bien le Japon qu'il a visité et beaucoup étudié ; il connaît en particulier son art dont il a été à même d'étudier sur place, dans les temples, les palais et les musées, les manifestations les plus belles et les plus caractéristiques. L'impression qu'il en a rapportée fut profonde, et elle perce à travers les lignes de l'ouvrage qu'il vient de consacrer à l'étude de l'estampe. Celle-ci n'est sans doute qu'un art mineur, et ses œuvres sont évidemment hors de proportion avec les merveilles que nous ont laissées les maîtres des grandes écoles classiques. Pourtant c'est bien en celles-ci qu'est sa source profonde, et pour la bien comprendre il est peut-être nécessaire d'avoir connu les grands modèles qui, plus ou moins à leur insu, ont formé la vision, dirigé l'inspiration et guidé le pinceau des auteurs d'estampes. A ce point de vue, M. A. était parfaitement préparé à nous en parler.

Modeste dans ses visées, simple dans ses moyens, humble souvent dans ses sujets, l'estampe a pourtant un charme incomparable pour ceux qui ont connu et aimé la douceur de la vie japonaise. C'est en effet cette vie même, ses aspects, ses divers moments, qu'elle exprime ; et par là elle nous intéresse et nous émeut d'une façon en quelque sorte plus intime ; car elle nous est de suite et sans effort plus voisine et plus familière.

Ce charme, on s'aperçoit aisément à le lire que M. A. l'a très vivement ressenti, et il réussit à le faire goûter à ses lecteurs. Mais cela n'enlève rien à la sûreté et à la finesse de sa critique appuyée sur une information des plus complètes.

L'introduction mérite particulièrement de retenir l'attention. M. A. y a précisé très heureusement ce qu'on pourrait appeler la part de l'idéalisme et du réalisme dans l'estampe, quelle est la réalité qu'elle vise à reproduire, comment elle la saisit et l'exprime, comment elle l'idéalise, n'en gardant ou n'en mettant en relief que le détail, le geste ou la ligne évocateurs d'une émotion éternelle. La pénétrante analyse des pages 37-39 est à coup sûr d'une

(1) Tōkyō, Shimbū shoin, 1910 ; trois boîtes.

très grande justesse, et pour tout dire, me semble définitive. Je n'en dirai pas plus de cet ouvrage, dont je suis un peu embarrassé pour parler comme il conviendrait, à cause des citations qu'il fait de mes propres essais.

En terminant je signalerai quelques légères inadvertances, en fort petit nombre d'ailleurs, qu'une nouvelle édition de l'ouvrage fera disparaître. P. 24, la légende de Dōjōji n'admet pas que le bonze ait commis de faute, mais dit au contraire qu'il s'enfuyait pour l'éviter. P. 31, la voie des Asuras n'est guère, dans l'idée japonaise, que l'enfer des guerriers ; ce dont il faut s'évader, c'est de l'océan de la naissance et mort, de toute existence, de celle des hommes comme de celle des Asuras ou des autres êtres. P. 55, il serait plus exact de parler des partisans du fils de Taikō Hideyoshi que de ceux de Hideyoshi, mort depuis longtemps à cette époque. C'est la bataille de Dan-no-ura, près de Shimonoseki, et non celle d'Ichi-no-tani qui termina la lutte des Taira et des Minamoto. P. 96, *ushi no toki mairi* (et non *mairi*) n'est pas le nom d'une femme jalouse, mais celui de la cérémonie même d'envoûtement, littéralement, le pèlerinage de l'heure du Taureau, parce que celle-ci devait s'accomplir à ce moment. P. 141 et 149, ce ne sont pas des bonnets que portent les travailleuses, mais une simple serviette, *tenugui*, enroulée à l'occasion autour du chignon.

Quelques fautes d'impression ont échappé à la correction ; une seule a quelque importance : p. 18, note 3, il faut lire Hikone, au lieu de Hakone. Les autres, Otawa pour Otowa (p. 96), Juzabro pour Jūzaburō et *taikomati* pour *taikomochi* (p. 135), *asotsi* pour *asobi* (p. 153), *Botsu* pour *Butsu* (p. 166 et 198), *kinota* pour *kinuta* (p. 203 sqq.), etc., se corrigent d'elles-mêmes.

N. PERI.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE

Ecole française d'Extrême-Orient. — L'Ecole française a éprouvé une perte cruelle en la personne de M. Edouard HUBER, professeur de philologie indochinoise décédé à Vinh-long le 5 janvier. Nous avons donné dans le fascicule I du *Bulletin* une notice sur la vie et les travaux de notre regretté collaborateur avec les quelques articles qu'il avait rédigés avant son départ.

— M. Louis FINOT a exercé pendant l'année 1914 les fonctions de Directeur intérimaire dont l'absence de M. Cl. E. MAITRE, retenu en France par ses devoirs militaires, a prolongé la durée. De mai à septembre il a fait un voyage d'études au Laos et au Cambodge.

— M. Henri PARMENTIER, chef du Service archéologique, pendant son congé en France, a surveillé l'impression du 2^e et dernier volume de son *Inventaire des Monuments çams*, dont la publication est prochaine. Il a dirigé à Paris, au Musée du Trocadéro, l'installation de moulages de divers monuments çams. A son retour de France, il a fait un voyage d'inspection au Cambodge où il a établi pour les monuments d'Angkor un programme général de travaux à effectuer pendant quelques années. Rentré à Hanoi en avril 1914, il a mis en ordre les collections photographiques de l'Ecole et commencé à préparer un nouveau classement des collections du Musée que d'importantes acquisitions ont rendu nécessaire. Il a publié dans le *Bulletin* une monographie du Temple de Vat Phu et une étude sur l'interprétation architecturale des monuments représentés dans les bas-reliefs cambodgiens.

— M. Henri MASPERO, professeur de chinois, a donné dans le *Bulletin* une étude sur quelques textes anciens de chinois parlé ainsi que des notes sur son voyage d'études en Chine de mai à août 1914.

— M. Georges CÆDÈS a continué ses recherches sur l'historiographie du Cambodge et du Siam et publié dans le *Bulletin* un chapitre du *Samgitiyaṃsa* — compilation rédigée à Bangkok en 1789, — contenant une version pâlie des Annales d'Ayuthia. Il prépa e une traduction de la *Jinakālamāli*, chronique religieuse de Xieng Mai composée en 1516. Par arrêté du 10 décembre 1914, M. CÆDÈS a été nommé professeur de philologie indochinoise à l'Ecole française d'Extrême-Orient. Il est parti à la fin de l'année pour un voyage d'études au Siam, dont les résultats seront prochainement publiés dans le *Bulletin*.

— M. Jean COMMAILLE, conservateur des monuments d'Angkor, a continué le déblaiement du Ba-Phuon où quelques nouveaux bas-reliefs ont été mis au jour.

— M. Noël PERI, secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole, a poursuivi ses travaux sur la littérature japonaise et sur l'histoire du bouddhisme d'après les textes chinois.

— M. Léonard AUROUSSEAU a quitté en novembre 1914 ses fonctions intérimaires de précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam; il est aussitôt après rentré à l'Ecole où il a repris sa place de pensionnaire; il a donné au *T'oung Pao* (décembre 1914) un article relatif au travail de M. Syvain Lévi sur le Tokharien B, langue de Koutcha. Il prépare des *Etudes de langue et de littérature chinoise* et donnera bientôt dans le *Bulletin* le résultat de ses travaux sur l'histoire d'Annam au début du XV^e siècle.

— M. Georges DEMASUR, pensionnaire, a pris part aux travaux d'Angkor et étudié divers monuments cambodgiens notamment à Koh Kér (province de Promptep) et à Phuom Dei (province de Siemreap). Il a été, sur sa demande, renvoyé en France, à la disposition de l'autorité militaire et a quitté Saïgon par le paquebot du 21 novembre.

— Plusieurs travaux de nos correspondants, annoncés dans la chronique de 1913 : *Les déterminatifs en annamite*, par M. DELOUSTAL; *L'or dans le folk-lore annamite*, par M. PRZYLUKSI; *Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin*, par M. BONIFACY, ont été publiés dans le *Bulletin* de 1914 (n^o 5). M. Georges MASPERO a terminé la publication du *Royaume de Champa* (*T'oung Pao*, mars 1910-mai 1913; tirage à part, 1914. Cf. supra, p. 8 et suiv.). Il a achevé une *Grammaire cambodgienne* qui doit paraître sous peu (Paris, Imprimerie Nationale). M. DELOUSTAL a complété sa traduction du Code des Lê, dont nous publierons dans quelque temps la dernière partie. M. CADIÈRE nous a adressé un mémoire sur les idées populaires des Annamites relatives à la physiologie humaine, qui formera le prochain fascicule du *Bulletin*; il a fait prendre pour notre bibliothèque les estampages d'un certain nombre de stèles annamites aux environs de Hué.

*
* *

Bibliothèque. — M. LEMÉNAGER a fait don à notre bibliothèque de quelques lettres autographiées de Truong-vinh-Ký et de deux documents relatifs au « Royaume Sedang » : une lettre de Mayrena et un diplôme de son « ordre royal ». Nous avons pu également, grâce à son entremise, recueillir des photographies du colonel Carrau, mort d'une blessure à l'assaut de Nam-dinh en 1883, et dont le nom a été donné à notre boulevard.

— Au sujet de Mayrena, mentionnons l'entrée à la bibliothèque d'un manuscrit consacré au célèbre aventurier. C'est une chronique de son voyage de Bruxelles à Singapour et de ses aventures jusqu'à sa mort (1890), avec des documents curieux : actes officiels du royaume Sedang, correspondances, photographies, timbres-postes sedangs, etc. L'auteur, qui signe « Jacques Maran, Anvers, mars 1892 », s'exprime en termes sévères sur Mayrena, dont il semble avoir suivi de près l'étrange odyssée.

— M. ORBAND, délégué aux Ministères des finances et des rites de l'empire d'Annam, a procuré à notre bibliothèque des documents du plus haut intérêt. Nous citerons une collection de plans de citadelles « à la Vauban » élevées en Indochine au début du XIX^e siècle ; — 14 dessins originaux sur toile, dressés par ordre du Ministère des rites et reproduisant le plan de la région des sépultures (*lãng*) des princes de la famille impériale ; — 17 copies de dessins formant la série incomplète des sites célèbres de l'Annam ; — copie d'une « Carte militaire [comprenant] toutes les principales parties d'une place fortifiée, avec toutes les pièces d'artillerie qui [servent à l'attaque et à la] défense d'une place dressée sur les mémoires du maréchal de Vauban par J. E. Duhamel, ingénieur du Roi, 1773 » (cette carte, qui fut très utilisée par les ingénieurs français et annamites du XIX^e siècle, porte en caractères chinois et quelquefois en chûr-nôm les noms des pièces dessinées ; elle est très rare et la Bibliothèque Nationale ne la possédait pas) ; — calque d'un plan de l'ancienne citadelle de Hanoi. Tous ces plans et dessins proviennent du Nôi-các. M. ORBAND nous a également fait parvenir diverses pièces relatives à Gia-long, parmi lesquelles deux oraisons fumèbres de l'évêque d'Adran, en chûr-nôm.

— Une vingtaine de manuscrits saisis chez le soi-disant « roi des Mans », dans le 3^e territoire militaire (Ha-giang) nous ont été envoyés par les soins de notre correspondant, le lieutenant-colonel BONIFACY. On y trouve des manuels de divination, des prières et chansons aux génies, des formulaires de médecine, des leçons de magie, des figures de génies et de démons, etc.

— Le Gouvernement général de l'Indochine nous a adressé les budgets des différents pays de l'Union pour l'exercice 1914. Il y a joint les ouvrages dont les titres suivent : *Annuaire général de l'Indochine, 1914*. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1914.

Mission AUDEMARD. *Chine. Haut Yang-tseu et Yalong*. Levé exécuté en 1910 par M. AUDEMARD. Atlas. — Paris, Gentil, 1914.

Documents historiques et géographiques sur l'Indochine publiés sous la direction de MM. Henri CORDIER et Louis FINOT :

I. Antoine CABATON. *Brève et véridique Relation des événements du Cambodge*, par Gabriel Quiroga de SAN ANTONIO. Nouvelle édition du texte espagnol avec une traduction et des notes. — Paris, E. Leroux, 1914. (cf. *supra* p. 44.).

II. Gabriel FERRAND *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècle*. Tome 1^{er}. — Ibid., 1913.

Chambre consultative indigène du Tonkin. Sessions ordinaires 1913-1914. — Hanoi, Imprimerie Tonkinoise, 1914.

Conférences publiques sur l'Indo-Chine faites à l'Ecole Coloniale pendant l'année scolaire 1913-1914. — Paris, Chaix, 1914.

Conférences publiques sur Madagascar faites à l'Ecole Coloniale pendant l'année scolaire 1913-1914. — Paris, Chaix, 1914.

E. CHATAIGNEAU. *Principes élémentaires de comptabilité*. Avec une traduction complète en annamite du texte français, faite sous la direction de Alfred BOUCHET. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908.

Le Courrier de Saigon. Journal officiel de la Cochinchine. Années 1868, 1875, 1877, 1878 et 1879. — Saigon.

Décret du 30 décembre 1912 sur le régime financier des colonies. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1913.

En Indochine. — Paris, 1914. (*Le Temps*, supplément illustré du 6 août 1914).

Cochinchine. Rapports au Conseil Colonial. (Session ordinaire de 1914). — Saigon, C. Ardin, 1914.

Rapports au Conseil de Gouvernement. Session ordinaire de 1913. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1913.

Jean RENAUD. *Mirages d'exil.* — Paris, B. Grasset, 1914.

Indochine. Situation générale des Travaux Publics. Année 1913. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1913.

— Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a disposé en notre faveur des ouvrages suivants :

Le Bayon d'Angkor Thom, bas-reliefs publiés par les soins de la Commission archéologique de l'Indochine d'après les documents recueillis par la Mission Henri DUFOUR avec la collaboration de Charles CARPEAUX. Deuxième partie. — Paris, E. Leroux, 1914. (cf. *supra*, p. 58).

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs. T. LIII et LIV. — Paris, Imprimerie Nationale, 1913.

M. CHAINE. *Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits éthiopiens de la collection Mondon-Vidailhet.* — Paris, E. Leroux, 1913.

O. HOUDAS et M. DELAFOSSE. *Tarikh El-Fettach.* Texte arabe et traduction française. — Paris, E. Leroux, 1913. (Publications de l'École des Langues Orientales vivantes, V^e série, volumes IX et X.)

O. HOUDAS. *El-Bokhàri.* T. IV. — Paris, E. Leroux, 1914. (Publications de l'École des Langues Orientales vivantes, IV^e série, t. VI.)

Gabriel MILLET. *L'École grecque dans l'architecture byzantine.* 1^{re} partie. — Paris, E. Leroux, 1911.

Maurice VERNES. *Les emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin.* — Paris, E. Leroux, 1914.

— Les ouvrages ou tirages à part suivants nous ont été adressés par les auteurs :
K. ASAKAWA. *The Origin of the feudal land tenure in Japan.* (Reprinted from *The American Historical Review*, vol. XX, n^o 1, oct., 1914.)

Cap^{ue} BAULMONT. *Le Service militaire dans l'Annam d'autrefois.* — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1913. (Extrait de la *Revue indochinoise.*)

Renward BRANDSTETTER. *Monographien zur indonesischen Sprachforschung.* XI. *Indonesisch und Indogermanisch im Satzbau.* — Luzern, E. Haag, 1914.

G. CORDIER. *Compositions données aux examens de langue annamite (1^{er} et 2^e degré) avec corrigé.* — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1913.

Id. *Essai sur la littérature annamite.* — Ibid., 1914. (Extrait de la *Revue indochinoise*, janvier-avril 1914.)

Id. *L'Islam au Yunnan.* — Ibid., 1913. (Extrait de la *Revue indochinoise.*)

Maurice COURANT. *Russes, Kalmouks et Mantchous, à propos de travaux récents.* — Paris, F. Alcan, 1914. (Extrait de la *Revue des Sciences politiques*, 15 avril 1914.)

Robert GAUTHIOT. *Avestique mərəzu.* (Extrait des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XVIII.)

Henri GOURDON. *Sur l'art annamite*. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1914. (Extrait de la *Revue indochinoise*.)

D^r Albert HERMANN. *Die alten Verkehrswege zwischen Indien und Süd-China nach Ptolemäus*. — Berlin, 1913. (Sonderabdruck aus der *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1913.)

Gal LOMBARD. *Le Livre du soldat annamite*. — Hanoi, Imprimerie Tonkinoise, 1914.

D^r Lucien GRAUX. *Les Caractères médicaux dans l'écriture chinoise*. — Paris, A. Maloine, 1914.

C^t Lunet de Lajonquière. *En Insulinde*. — Paris, B. Grasset, 1914.

MADROLLE. *Le Mont O-mei*. — Paris, Hachette, 1914.

Emm. de MARGERIE. *La Carte internationale du monde au millionième et la Conférence de Paris*. — Paris, A. Colin, 1914. (Extrait des *Annales de Géographie*, t. XXIII, 15 mars 1914.)

A. MEILLET. *Le problème de la parenté des langues*. — Bologna, N. Zanichelli, 1914. (Extrait de *Scientia*, vol. XV, 1914.)

D^r Max MÜLLER. *Die Landwirtschaft, Tierzucht und Kolonisation Hokkaidos, deren Stand und Zukunft*. — Tôkyô, 1913. (*Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*, Band XV.)

TCHAO JOU-KOUA. *Tchou-fan-tche 諸蕃志*, édit. japonaise.

W. W. ROCKHILL. *Notes on the relations and trade of China with the Eastern Archipelago and the coasts of the Indian Ocean during the fourteenth century*. — Leyden, E. J. Brill, 1913. (Reprinted from the *T'oung-Pao*, vol. XIV.)

E. D. ROSS et R. GAUTHIOT. *L'alphabet sogdien d'après un témoignage du XIII^e siècle*. — Paris, Imprimerie Nationale, 1913. (Extrait du *Journal Asiatique*, mai-juin 1913.)

Henri RUSSIER. *Histoire sommaire du Cambodge*. — Saigon, 1914.

Id. *L'instruction des indigènes au Tonkin*. — Hanoi-Haiphong, 1914.

Ch. TARANZANO. *Vocabulaire français-chinois des sciences*. — Sien-hsien, Imprimerie de la Mission Catholique, 1914.

R. et K. TORII. *Populations primitives de la Mongolie orientale*. Tôkyô, 1914.

-- Nous avons reçu des éditeurs les ouvrages suivants :

Maurice COURANT. *Grammaire du kwan-hwa septentrional*. — Paris, E. Leroux, 1914. (cf. *supra*, p. 75.)

LÊ-VAN-PHÚC et PHAN-KÈ-BÍNH. *Hung-Dao-Vuong*. — Hanoi, Đông-kinh àn-quán, 1914.

Albert MAYBON. *La République chinoise*. Paris, A. Colin, 1914.

Joseph de MOIDREY. *La hiérarchie catholique en Chine, en Corée et au Japon*. (1307-1914). — Zi-ka-wei, Imprimerie de l'Orphelinat de T'ou-sè-wè, 1914. (Variétés sinologiques, n^o 38.)

M. TCHANG et P. de PRUNELÉ. *Le Père Simon A Cunha (Ou Li Yu-chan)*. — Chang-hai, Imprimerie de T'ou-sè-wè, 1914.

SUZUKI. *A brief History of early Chinese philosophy*. — London, 1914.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu nous faire don d'un exemplaire des *Inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge* par A. BARTH

et A. BERGAIGNE. Paris, Imprimerie Nationale, 1885-1893, 2 fascicules et 1 atlas en 2 parties.

— L'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg nous a fait parvenir les fascicules suivants de la *Bibliotheca Buddhica* :

RADLOV et MALOV. *Suvarṇaprabhāsa*, texte ouïgour. I-II. — S. Pétersbourg, 1913.

MAX WALLESER. *Buddhapālita. Mūlamadhyamakavṛtti*. Tibetische Übersetzung. I. — Ibid., 1913.

— L'Archæological Survey of India nous a adressé les ouvrages suivants :

D. R. BHANDARKAR. *Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle, for the year ending 31st March 1913*. — Bombay, Government Central Press.

H. HARGREAVES. *Annual Progress Report of the Superintendent, Hindu and Buddhist Monuments, Northern Circle, for the year ending 31st March 1913*

A. H. LONGHURST. *Annual Report of the Archæological Department, Southern Circle, Madras, for the year 1913-1914*. Madras, Government Press, 1914.

J. H. MARSHALL. *Archæological Survey of India. Annual Report of Director-General of Archæology. Part I, 1911-1912*. — Calcutta, Government Printing, 1914.

R. NARASIMHACHAR. *Archæological Survey of Mysore. Annual Report for the year ending 30th June 1913*. — Bangalore, 1914.

GORDON SANDERSON. *Annual Progress Report of the Superintendent Muhammadan and British Monuments, Northern Circle, for the year ending 31st March 1913*. — Allahabad, F. Luker, 1913.

D. B. SPOONER. *Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle, for 1912-1913*. — Calcutta, Bengal Secretariat Book Depot, 1913.

L. D. SWAMIKANNU. *Government of Madras. Epigraphy. Recording, with remarks, the progress report of the Assistant Archæological Superintendent for Epigraphy, Southern Circle, for the year 1913-1914*.

M. WASI-UD-DIN. *Annual Report of the Archæological Survey of India, Frontier Circle, 1913-1914*. — Peshawar, D. C. Anand, 1914.

— Le Musée Guimet nous a envoyé les ouvrages suivants :

Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation. Tome 40. Conférences faites au Musée Guimet en 1913. — Paris, Hachette.

Guide illustré du Musée Guimet de Lyon. — Châlon-sur-Saône, E. Bertrand, 1913.

E. GUIMET. *Les portraits d'Antinoé au Musée Guimet*. — Paris, Hachette. (*Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'art, t. v.*).

G. JOUVEAU-DUBREUIL. *Archéologie du Sud de l'Inde*. — Paris, P. Geuthner, 1914, 2 vol. (cf. *supra*, p. 60.).

— La Bibliothèque Vajirañña de Bangkok nous a adressé les publications suivantes :

The History of Siam according to the version of HIS MAJESTY KING MONGKUT. Volume I. Second edition. — Bangkok, 1914.

Titles of the Royal Family from the establishment of the Dynasty in Bangkok 1782 up to 1910. Edited by Prince SOMMOT AMORABANDHU. — Bangkok, 1914.

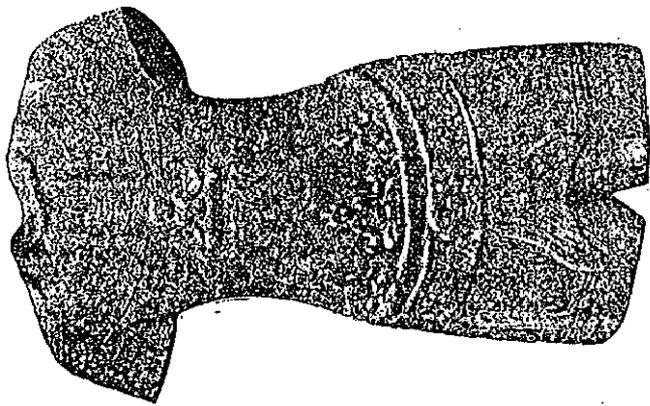


Fig. 1. — TORSO CAMBODGIEN.

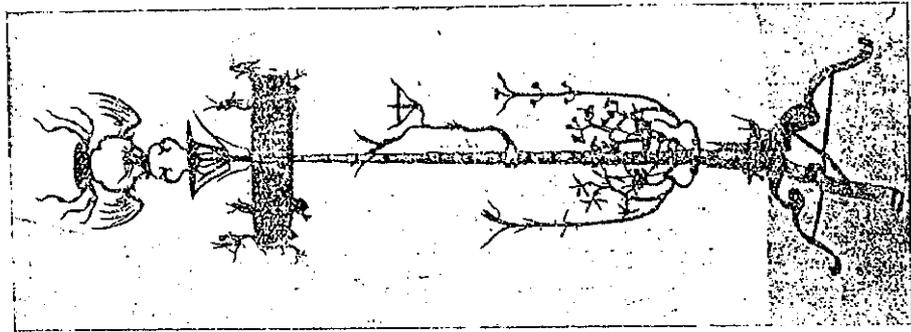


Fig. 2. — LAMPADAIRE ANNAMITE,
FER FORGÉ.

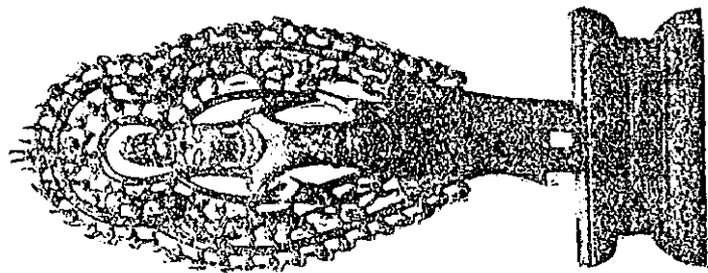


Fig. 3. — AVALOKITEŚVARA,
BRONZE CHINOIS.

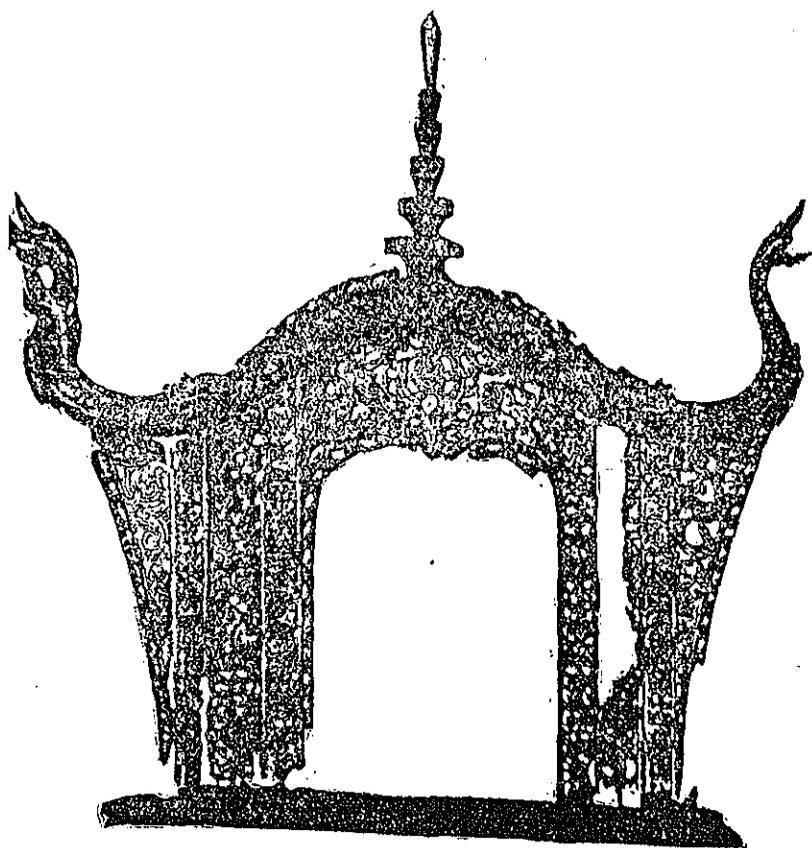


Fig. 4. — PORTE-LUMINAIRE LAOTIEN, BOIS SCULPTÉ.

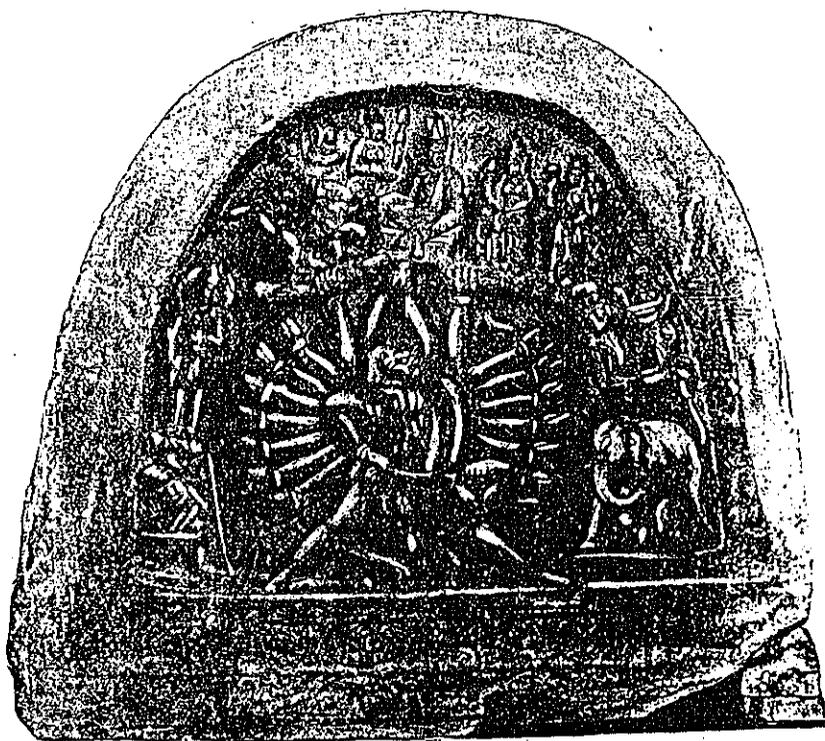


Fig. 5. — TYMPAN ÇAM.

— La Fondation Thiers a offert à notre bibliothèque les ouvrages suivants :
Annuaire de la fondation Thiers. 1914. — Issoudun, H. Gaignault, 1914.
Charles BLONDEL. *La conscience moderne.* — Paris, F. Alcan, 1914.
Pierre de LABRIOLLE. *La crise montaniste.* — Paris, E. Leroux, 1913.

— Nous avons reçu les premiers numéros du *Bulletin du Service Géologique de l'Indochine* et du *Bulletin des Amis du Vieux Hué*. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient.

— M. Gérard nous a fait don d'une carte chinoise du Yunnan et de *The Sacred Edict, containing sixteen maxims of the Emperor Kang-hi*, translated by the Rev. William MILNE. 2^d ed. Shanghai, American Presbyterian Mission Press, 1870.

— M. Emile Bory, professeur, a fait présent à notre bibliothèque des ouvrages suivants :

M^{IS} de CROIZIER. *Les monuments de l'ancien Cambodge classés par provinces.* — Paris, Challamel, 1878.

Mission PAVIE. Exploration de l'Indochine. Mémoires et documents publiés par les membres de la Mission sous la direction de MM. PAVIE et Pierre LEFÈVRE-PONTALIS. Archéologie et histoire. 1^{er} fascicule. I. Introduction. II. L'Indochine à l'époque pré-historique. III. Inscriptions recueillies au Siam et au Laos. — Paris, E. Leroux, 1914. (Ce volume a été retiré de la circulation.)

D^r F. J. WERSHOVEN. *Lehr- und Lesebuch der siamesischen Sprache und deutsch-siamesisches Wörterbuch.* — Wien, A. Hartleben.

— M. Charles DUROISELLE a offert à notre bibliothèque trois fascicules des *Notes on the Buddhist Law* de Sir John JARDINE et le *Catalogue of the Government Book Depot*, Rangoon.

— L'Université Impériale de Tôkyô nous a envoyé les ouvrages suivants :

Dai-nihon shiryaku 大日本史料, 第四編之十三, 第十二編之十六, 第六編之十三.

Dai-nihon kobunsho 大日本古文書, 九

— Nous avons reçu de l'Université de Kyôto l'ouvrage suivant : 古今雜劇三十種.

— Nous avons reçu de l'India Office : Ed. CHAVANNES. *Les Documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental.* Oxford, Imprimerie de l'Université, 1913.

* * *

Musée. Le Musée a recueilli quelques pierres sculptées et inscrites que M. ROUGIER avait rassemblées à notre intention dans sa résidence de Faifo. Les inscriptions, sauf une stèle et un linteau illisibles, sont des contrefaçons d'inscriptions éames exécutées par de maladroits faussaires annamites sur des pierres authentiques. Parmi les sculptures, la plus intéressante (fig. 1) est un torse, vêtu d'un sampot et d'une sorte de maillot qui couvre le haut du corps jusqu'au-dessus du nombril et qui est constitué par des rangées de figurines minuscules assises à l'indienne. Le sampot est maintenu par une ceinture d'orfèvrerie surmontée d'une rangée de figures plus grandes que celles du vêtement supérieur ; une autre figure, de même dimension, se détache au milieu de

la poitrine. Cette statue est identique à celle du Musée du Trocadéro (CÉDÈS n° 42, planche IV, dans *BCAF*, 1910) et à celle de Ta Prohm de Bâti (AYMCIER, *Cambodge*, I, 178, fig. 32). C'est la première fois qu'on trouve au cœur de l'ancien Champa une image nettement cambodgienne, témoignage irrécusable de la domination khmère dans cette contrée.

— M. GACHE a bien voulu offrir au Musée un éléphant de pierre en demi-relief qui se trouvait dans le jardin de sa maison, à Hanoi. Cette sculpture semble avoir été détachée de quelque monument çam.

— Nous avons acquis de M. LICHTENFELDER quatre objets en fer forgé : un grand lampadaire (fig. 2), deux chandeliers annamites, et un insigne mandarinal cambodgien (?) formé d'un bouquet de plumes de paon dans un tube de bois maintenu par deux phénix stylisés, en fer.

Deux autres candélabres en fer forgé provenant d'une pagode de la province de Bac-giang ont été donnés au Musée par M. ECKERT, résident de la province.

Grâce à ces acquisitions, l'industrie du fer forgé, qui semble éteinte aujourd'hui au Tonkin, est représentée dans nos collections par quelques spécimens de choix.

— Deux bouts de poutres sculptées, d'origine tonkinoise, nous ont été donnés par M. LICHTENFELDER. D'autre part MM. DAURELLE ont offert au Musée toute une charpente finement sculptée, qui ornaît la maison annamite où sont établis leurs ateliers.

— Nous avons acquis un écran suspendu en bois sculpté provenant d'une pagode chinoise récemment démolie à Haiphong.

— Un ancien cachet en bronze trouvé à la pagode de Co-bich (Hung-vuong, province de Phú-tho) nous a été donné par la Résidence supérieure du Tonkin.

— Nous mentionnerons encore l'acquisition d'un certain nombre de vases de Bât-tràng et d'une série d'objets préhistoriques en pierre et en bronze provenant des provinces de Sơn-tây, Hà-đông et Hoà-binh.

— Une gargoulette bleue, qui serait l'œuvre des potiers de Bât-tràng, a été offerte au Musée par le L^t-C^t. DUCRET.

— Notre série laotienne s'est accrue de quelques pièces d'un certain intérêt à la suite du voyage de M. FINOT au Laos. Ce sont : une stèle fragmentaire rapportée de Dansai à Luang Prabang par le Çao Maha Uparat de Luang Prabang et libéralement offerte par lui au Musée où elle a été remontée sous la véranda ; une autre stèle trouvée dans l'îlot de Don Ron sur l'indication de M. ALLART, conducteur des Travaux publics à Xieng-khouang ; un fragment d'inscription sur ardoise donné par le chef de la pagode de Vat That à Luang Prabang ; une tête de dvārapāla (?) en pierre, de style purement khmèr, et deux autres en brique et plâtre, toutes trois trouvées sur l'emplacement d'une ancienne pagode au S.-E. de Luang Prabang ; un vantail de porte, une frise et un porte-luminaire en bois sculpté (fig. 4) provenant de diverses pagodes de Luang Prabang et dont l'intérêt artistique avait été signalé par M. PARMENTIER à son passage en 1911 ; un Buddha de bronze sur un piédestal à têtes d'éléphant, provenant de Vieng Chan. Deux consoles en bois sculpté ont été offertes au Musée par M. MEILLIER, Commissaire du Gouvernement à Luang Prabang. Trois belles haches en pierre nous ont été données par M. BATTEUR, inspecteur des Bâtiments civils. M. RABEAU nous a fait présent d'une stèle laotienne trouvée à Ban Huei Sai.

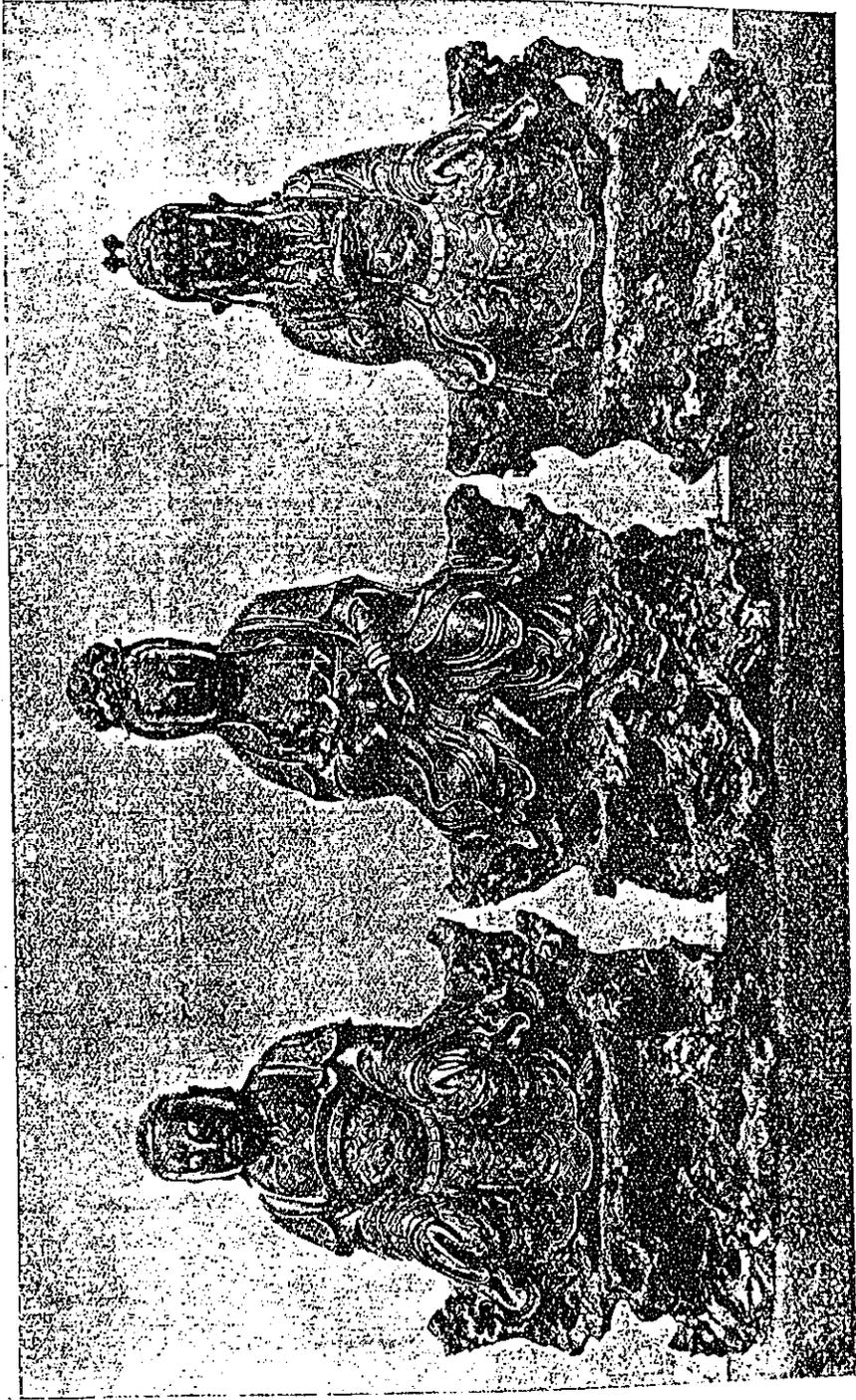


Fig. 6. — BRONZES CHINOIS.

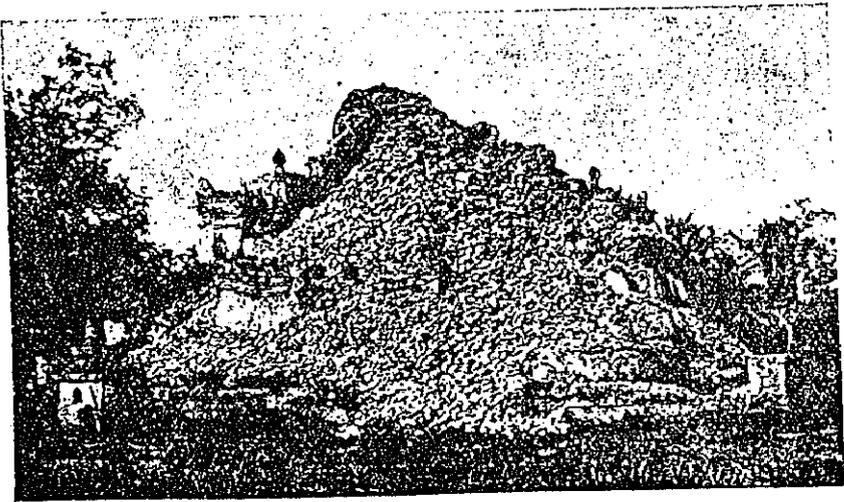
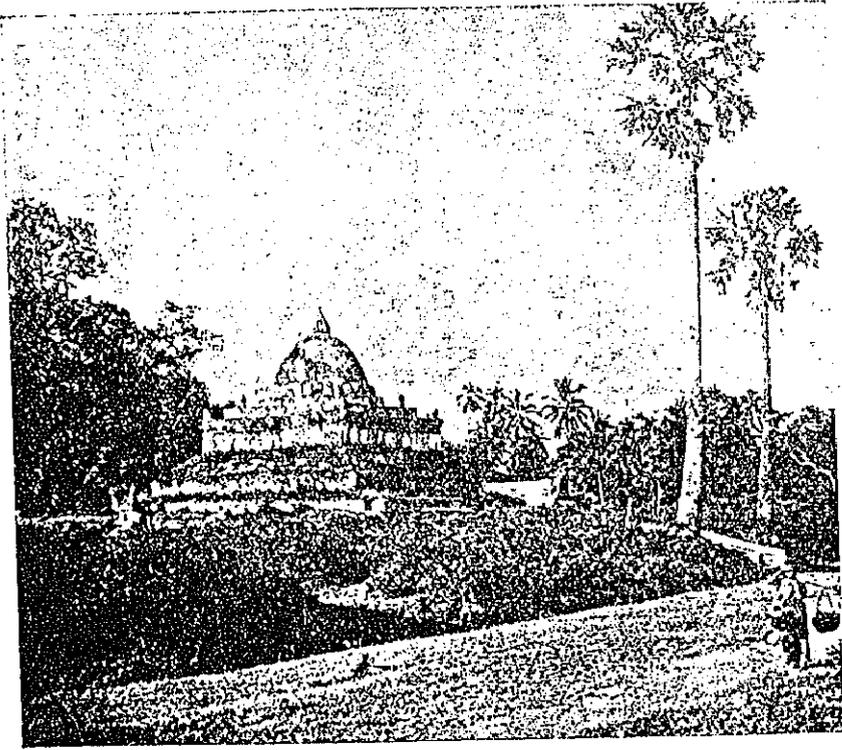


Fig. 7. — LE THAT DE VAT VIKUN AVANT ET APRÈS L'ÉGROULEMENT.
(Photographies de M. BATTEUR.)

— M. COUVETTE a découvert dans une grotte appelée Thap Kap, près de sa concession à Xieng-khouang, une trentaine de statuette bouddhiques en or, en argent et en bronze. Nous en avons retenu quatre à titre de spécimens, deux en or et deux en argent, qui d'ailleurs n'offrent rien de remarquable au point de vue de l'art.

— Au Cambodge, M. FINOT a acquis un plateau d'argent niellé d'or remarquable par le fini du travail, et six jattes de faïence analogues aux faïences siamoises, mais qui offrent cette particularité d'être en usage dans les villages situés au pied du Phnom Kulen.

— M. LEFÈVRE-PONTALIS, ministre de France à Bangkok, a bien voulu nous adresser une collection de débris de céramique recueillis à Sokhotay et à Savankhalok.

— Une peinture tibétaine représentant un Amitāyus rouge assis sur une fleur de lotus nous a été cédée par le capitaine GRÈNÈS, de l'Infanterie coloniale.

— Plusieurs bronzes provenant du Yunnan sont entrés au Musée: une statuette d'apparence tibétaine représentant un personnage barbu dont la main tient un joyau; un Avalokiteçvara debout (fig. 3), la main droite levée, la gauche tombante et ouverte, paré de pendants d'oreilles, de colliers et de bracelets; enfin trois figures assises, dont une Tārā et deux génies taoïques (fig. 6).

— Nos collections chinoises se sont accrues, grâce à l'aimable entremise de M. Liébert, consul de France à Hongkong, de deux peintures sur soie. Ce sont des rouleaux d'une dizaine de mètres de long sur 30-40 de haut; l'un, anonyme, présente une suite de scènes très vivantes dans la campagne, à l'entrée et dans les rues d'une ville: c'est une œuvre excellente de l'époque des Ming. L'autre, représentant une série de personnages bouddhiques et de scènes miraculeuses, se donne comme l'œuvre du célèbre moine peintre Kouan Kieou, des T'ang: en réalité cette peinture est des Ming, peut-être des Yuan, mais elle est néanmoins de grande valeur.

* . *

Tonkin. — La Commission des Antiquités du Tonkin, reconstituée par arrêté du 3 novembre 1914 (*infra*, p. 106) a tenu plusieurs séances à l'École française d'Extrême-Orient pour examiner les mesures propres à assurer la conservation des monuments les plus intéressants pour l'art et l'histoire de l'Annam.

Annam. — M. AUROUSSEAU a relevé au village de Thanh-phúc, près de Hué, un tympan sculpté d'origine çame, maçonné dans le mur d'une pagode (fig. 5). Il représente la scène bien connue de Rāvaṇa essayant d'ébranler la montagne sur laquelle sont assis Çiva et Pārvatī. Des bas-reliefs analogues ont été précédemment découverts tant au Champa qu'au Cambodge; celui-ci se distingue par son état de parfaite conservation.

— L'Association des Amis du Vieux Hué a été fondée à la fin de 1913 dans le but « de rechercher, de conserver et de transmettre les vieux souvenirs d'ordre politique, religieux, artistique et littéraire, tant européens qu'indigènes, qui se rattachent à Hué et à ses environs ». La nouvelle société a tenu à marquer immédiatement ses sentiments à notre égard en se plaçant officiellement sous le « patronage »

de l'Ecole française et en mettant notre Directeur au nombre de ses présidents d'honneur. Présidée d'abord par M. L. DUMOUTIER, puis par M. R. ORBAND, elle a choisi comme rédacteur-gérant de son Bulletin notre correspondant le P. CADIÈRE. Sous cette habile direction le Bulletin a publié dans ses quatre nos de 1914 une série d'articles aussi intéressants que variés, qui donnent l'idée la plus favorable de l'esprit scientifique qui anime les Amis du Vieux Hué. Nous souhaitons à ce groupe de travailleurs si digne de sympathie et d'encouragement un plein succès et une longue carrière.

Cambodge. — En 1914 les travaux de conservation des monuments d'Angkor ont porté sur le Bayon et le Baphuon.

Bayon. — A la fin de 1913, le dégagement de ce temple était presque terminé, toutes les terres étaient enlevées des cours et des plates-formes, mais il restait encore beaucoup à faire pour mettre le temple à l'abri d'un retour offensif de la végétation. Il fallait arracher les racines logées dans les interstices des pierres et cette besogne a duré plusieurs mois, de même que celle qui consista à dégager le puits-citerne encombré jusqu'à l'orifice de pierres et de gravats de toute sorte. Ce dernier travail n'a pu être achevé faute d'une pompe d'épuisement qui aurait abaissé le plan d'eau et permis aux ouvriers d'atteindre le fond du puits.

Baphuon. — Le plus gros effort de l'année a été fait sur le Baphuon et, à la fin de 1914, le résultat était le suivant :

Entrées : dégagées sur les $\frac{2}{3}$ de leur développement.

Grande cour du 1^{er} étage : dégagée aux $\frac{2}{3}$.

Cour du 2^e étage : dégagée en partie.

Cour du 3^e étage et soubassement de la grande tour centrale : complètement dégagés.

— Le Musée khmèr de Phnom-penh s'est enrichi de quelques pièces dont un certain nombre présente un réel intérêt.

M. MERAY, inspecteur des colonies, a donné un excellent exemple en soumettant, avant son départ pour France, la collection qu'il avait recueillie en Indochine à l'examen d'un des membres de l'Ecole ; l'intérêt archéologique de quelques pièces interdisant leur sortie de l'Indochine, celles-ci furent gracieusement données au Musée par M. MERAY. Ce sont trois objets en bronze. L'un est une cloche, sans doute de harnais d'éléphant, de 0, 235 de hauteur. Le corps en est simplement mouluré ; l'attache est un motif trilobé qui rappelle l'habituel décor de nāga, mais complètement stylisé. Deux gracieuses antéfixes ogivales aux fins décors concentriques forment joues à cette attache. Cette pièce paraît de la période d'Angkor. De la même époque est un petit Gaṇeṣa d'une heureuse facture. La troisième pièce, un stūpa de bronze en deux parties, provient du haut Laos et ne paraît pas fort ancien (haut. 0, 195).

Sont entrées également au Musée six statuettes de bronze découvertes en octobre 1912 par une paysanne de Prei Veng.

Trois sont réunies sur un piédestal triple sans cuve à ablutions. Au centre est Viṣṇu, à sa gauche Lakṣmī ; un second Viṣṇu plus petit lui fait pendant. Ils ont quatre bras et tiennent les attributs ordinaires (haut. 0, 21).

Un autre Viṣṇu offre la particularité assez rare de l'interversion des attributs, tandis qu'une petite Lakṣmī tient de ses deux mains deux boutons de lotus. Ces différentes pièces de la seconde période de l'art khmèr sont assez médiocres. Une petite figure de Yakṣa est d'exécution bien supérieure et la face est d'un aspect brutal heureusement voulu.

Quelques inscriptions et des fragments de sculpture sans grand intérêt, abandonnés par M. Adh. LECTÈRE, ont été déposés au Musée. Les piédroits I.O. 11 et I.O. 12 sont les inscriptions 134 et 135 de Coedès ; un morceau de stèle I.O. 10 est l'inscription 116. Un autre piédroit inscrit de l'art primitif, I.O. 13 n'est pas encore identifié. Parmi les fragments sculptés, signalons un curieux reliquaire de pierre en forme de sanctuaire primitif, avec porte battante (qui manque naturellement) et somasûtra. Par malheur la partie supérieure de la pièce indépendante a disparu et nous n'avons aucune donnée sur l'origine même du reliquaire.

— Une ordonnance royale du 24 novembre 1914 a créé à Phnom-penh une « Ecole de pâli », pour remplacer celle qui avait été établie en 1909 à Angkor et qui, pour des raisons évidentes, était vouée à l'insuccès. Il y a lieu d'espérer que celle de Phnom-penh aura une meilleure fortune. Placée dans une ville où abondent les moyens d'étude, organisée avec un grand sens pratique et soumise à un contrôle sérieux, la nouvelle institution se présente dans les conditions les plus favorables.

Elle comprend 3 sections : 1^o cours élémentaire : enseignement de la grammaire pâlie et traduction de textes faciles ; 2^o cours moyen : étude du Vinayapiṭaka et du Suttantapiṭaka avec leurs commentaires ; 3^o cours supérieur : étude de l'Abhidhammapīṭaka, des commentaires et des traités sur l'Abhidhamma, des textes relatifs à la vie du Buddha et à l'histoire du bouddhisme. Chacun de ces cours a une durée de 2 ans : le cycle entier des études est donc de 6 années.

Le personnel enseignant comprend 1 directeur et 5 professeurs, engagés par contrat. Le nombre maximum des élèves est de 60 ; ils sont choisis au concours et doivent subir chaque année un examen de passage. Bien que destinée en principe aux religieux, l'Ecole admet cependant des élèves laïques. Mais les premiers sont logés dans les couvents de leurs sectes respectives (Mahānikāy et Dhammayut), tandis que les autres doivent pourvoir eux-mêmes à leur entretien. Les cours se donnent dans deux pavillons du Vat Prāḥ Kèo.

L'Ecole est placée sous l'autorité du Ministre de l'instruction publique du Cambodge et sous le haut contrôle du Résident supérieur. La discipline intérieure est assurée par le Directeur assisté du conseil des professeurs. C'est ce conseil qui dresse la liste des textes à expliquer et qui prononce sur le passage des élèves d'un cours à l'autre. Le concours de sortie a lieu annuellement devant une commission, où l'Ecole française d'Extrême-Orient peut se faire représenter. Les candidats qui ont passé avec succès les épreuves finales reçoivent le titre d'*ācariya* ; ils peuvent concourir pour les fonctions de professeur à l'Ecole de pâli et sont qualifiés pour entrer dans le *kraṃ prāḥ rāc bandhēt (rājapaṇḍita)* et le *kraṃ prāḥ rāc nipon (rājanibandha)*.

L'ordonnance spécifie qu' « une séance par semaine au moins sera réservée dans chaque cours à l'enseignement des alphabets français et siamois et à des exercices de lecture de textes pâlis en transcription siamoise et en transcription latine usitée dans les éditions européennes. » C'est un fil bien tenu qui rattache l'Ecole de pâli à la science occidentale, mais il sied de ménager prudemment les transitions et nous ne doutons pas que l'enseignement qui y sera donné ne s'ouvre avec une confiance croissante aux méthodes et aux résultats de l'indianisme français.

Nous suivrons avec une attention sympathique la carrière d'une institution qui promet d'avoir d'heureux effets sur le développement intellectuel du peuple cambodgien et qu'on pourra peut-être faire servir, en dehors du pàli, à maintenir la correction de la langue khmère odieusement défigurée aujourd'hui par l'ignorance des scribes et l'abus des mots français.

Laos. — Pendant son séjour à Luang Prabang, M. FINOT a étudié avec M. le Commissaire du Gouvernement MEILLIER, diverses mesures propres à préserver ce qui reste de la littérature pâlie et thaï du Laos. Il a paru que le meilleur moyen était d'établir au Palais une « Bibliothèque royale » où les manuscrits seraient centralisés, soit en original soit en copie, et conservés avec toutes les garanties désirables. S. M. le roi de Luang Prabang s'est prêté avec empressement à l'exécution de ce projet, qui progresse maintenant d'une façon satisfaisante : le catalogue de la bibliothèque en formation a été immédiatement commencé. D'autre part un service de copie a été ébauché pour alimenter à la fois la bibliothèque de Luang Prabang et celle de l'Ecole française d'Extrême-Orient, dont le fonds laotien a déjà reçu par cette voie de notables accroissements.

— Le That Chom Si, dont la flèche dorée domine de façon si pittoresque la ville de Luang Prabang a été restauré avec un goût très sûr par les soins de M. BATTEUR, architecte, inspecteur des bâtiments civils. Le 8 juin, le roi a présidé la cérémonie du scellement des objets précieux dans la cavité ménagée à cet effet : un coffret de fer contenant des vases d'or et d'argent ciselé, des Buddhas d'or, d'argent et de cristal, des objets précieux de toute sorte, les uns retirés de l'ancien *that*, les autres ajoutés présentement par la piété toujours vivante des fidèles, a été déposé au centre de la maçonnerie et recouvert d'un vouîin de briques, sur lequel s'élève la flèche terminale.

— En dehors du That Chom Si, il n'y a guère à Luang Prabang de monument qui se prête à des travaux de restauration : la fragilité des matériaux employés semble vouer ces légères constructions à une inévitable ruine. Cependant nous avons cru devoir recommander à la sollicitude de M. le Commissaire du Gouvernement à Luang Prabang le *that* et les portes de Vat Vixun ainsi que la porte de Vat Xieng Tong. Malheureusement, en ce qui concerne le premier de ces monuments, cette recommandation s'est trouvée inutile : ce vénérable *cetiya*, miné par l'infiltration des eaux de pluie, s'est écroulé au début de septembre (fig. 7). On lira avec intérêt les observations de M. BATTEUR au sujet de cet accident :

« La ruine de ce monument semble résulter de l'infiltration des eaux de pluie par des crevasses depuis longtemps ouvertes à la suite de tassements du sol et de l'effort de la végétation dont les racines avaient fait éclater en maints endroits l'enduit en mortier et le parement en briques.

« Tous les monuments laotiens en briques présentent d'ailleurs les mêmes chances de ruine dès que l'enduit qui les enrobe présente des solutions de continuité et que la végétation commence à dégrader le parement de la maçonnerie ; seul ce parement étant hourdé en mortier, tandis que la masse intérieure n'est maçonnée qu'en terre, il résulte bien vite des infiltrations pluviales la formation de poches qui vont s'agrandissant et se multipliant jusqu'à la rupture de l'équilibre de la croûte extérieure formée par le parement de maçonnerie solide ».

NÉCROLOGIE.

G. E. GERINI.

Les études indochinoises ont fait une grande perte en la personne du colonel Gerini, décédé à Turin le 11 octobre 1913, à l'âge de 52 ans (1).

Girolamo-Emilio GERINI, né à Cisano, commença sa carrière à l'école militaire de Modène. Après deux ans de service comme officier dans l'armée italienne, il se démit de ses fonctions et partit pour l'Extrême-Orient. Il arriva au Siam en 1881 et y occupa différents emplois, dont le dernier fut celui de directeur de l'École militaire des cadets. En cette qualité il écrivit plusieurs ouvrages sur la pratique ou l'histoire de l'art militaire (2) et publia une revue mensuelle intitulée *Yuddhakôs*. En même temps il étudiait avec une curiosité avertie les antiquités des royaumes thaï et collectionnait les matériaux d'une histoire du Siam, qui devait être la grande œuvre de sa vie et qu'il n'a pas eu le temps d'écrire (3). En 1902, il fut délégué par le Gouvernement siamois au Congrès international des études d'Extrême-Orient à Hanoi, où son grand savoir et le charme de son esprit le mirent d'emblée au premier plan. C'est en cette circonstance qu'il procura à notre Musée l'acquisition d'une importante collection de monnaies dont il avait lui-même rédigé et fait imprimer à petit nombre un excellent catalogue (4). Il a donné un spirituel récit de son séjour à Hanoi et de la visite qu'il fit aux ruines d'Angkor avant de retourner à Bangkok (5). Il fut, en 1904, un des fondateurs de la *Siam Society* et le principal collaborateur de son *Journal* auquel il donna plusieurs articles de haute valeur (6). En 1906 il rentra en Europe et s'établit dans sa ville natale de Cisano, sans que cette retraite eût pour effet de rompre les liens qui l'attachaient au Siam. C'est ainsi qu'en 1907 il servit de guide au roi Chulalongkorn

(1) Les détails qui suivent sont empruntés en partie à une notice parue dans le *Bangkok Times* du 17 novembre 1913.

(2) Par exemple : *The Art of war, military organization, weapons and political maxims of the ancient Hindus*. Bangkok, 1891 (En siamois.)

(3) Il a traité seulement des relations entre le Siam et la Chine dans une série d'articles de l'*Asiatic Quarterly Review* réunis ensuite en un tirage à part : *Siām's Inter-course with China* (1906).

(4) *Catalogue d'une collection de monnaies et médailles du Siam*. Bangkok, 1902. — Cf. *A Malay Coin*, JARS., 1903, p. 339.

(5) *The Hanoi Exhibition. The First International Congress of Far Eastern Studies. A Trip to the Ancient Ruins of Kamboja*. Reprinted from the *Imperial and Asiatic Quarterly Review*. Woking, 1906.

(6) *On Siamese Proverbs* (1904); *Historical Retrospect of Junkeeylon Island* (1905).

pendant son voyage dans l'Italie méridionale ; qu'en 1908 il représenta le Gouvernement siamois au quinzième Congrès des Orientalistes, à Copenhague ; enfin qu'en 1911 il organisa, en qualité de commissaire général, la section siamoise de l'Exposition de Turin, dont le catalogue, rédigé par lui-même, est un précieux répertoire de renseignements sur le Siam actuel (1).

Le colonel Gerini possédait sur la littérature et l'archéologie du Siam une information d'une richesse et d'une solidité sans égales et ses travaux dans ce domaine ont une valeur durable (2). Ses recherches sur la géographie historique de l'Asie orientale et notamment sa tentative d'identifier les toponymes de ces régions énumérés dans les listes de Ptolémée (3) ont, par contre, soulevé de nombreuses objections, et il ne semble pas que l'auteur ait réussi à faire partager par un grand nombre de ses *fellows* la robuste confiance qu'il avait dans les résultats de sa méthode. L'application de cette méthode aux problèmes de la géographie indienne, en le conduisant sur un terrain qui lui était moins familier que celui de l'Indochine, n'était pas faite pour en atténuer les risques (4).

Quelque jugement qu'on porte sur cette branche de ses travaux, on ne peut lui refuser le mérite de recherches étendues et d'une forme vive et séduisante. Gerini était un grand travailleur et un homme d'esprit : la nature lui avait, par contre, départi moins généreusement la faculté critique. Il apportait dans la discussion des problèmes d'histoire une verve qui en faisait oublier l'aridité et une abondance d'arguments qu'il croyait trop facilement décisifs, mais dont il supportait de bonne grâce la discussion et la critique, même la plus sévère. C'est une figure originale et sympathique qui disparaît prématurément d'un cercle de travailleurs trop peu nombreux et où les pertes se font, par suite, doublement sentir.

L. FINOT.

(1) *Catalogo descrittivo della mostra Siamese all'Esposizione Internazionale delle industrie e del lavoro in Torino, 1911.* — Edition anglaise : *Siam and its Productions. Arts and Manufactures. A descriptive Catalogue of the Siamese section at the International Exhibition held in Turin.* Hertford, 1912.

(2) *Chūlākanlamāṅgala or the Tonsure Ceremony as performed in Siam.* Bangkok, 1895. *Siamese Archæology, a synoptical sketch.* JRAS., 1904. *Trial by ordeal in Siam : Shan and Siam.* (As. Q. R., avril et juillet 1895).

(3) Le principe en a été exposé dans un article du JRAS., 1897 : *Notes on the early Geography of Indochina* ; et les résultats développés dans un gros livre où abondent les observations utiles et les vues ingénieuses en même temps que les déductions les plus aventureuses : *Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia, Further India and Indo-Malay Peninsula.* Londres, 1909. Autres travaux de géographie historique : *Some unidentified toponyms in the Travels of Pedro Teixeira and Tavernier.* JRAS., 1904. *The Nagarakrētagama List of countries on the Indochinese mainland.* Ib., 1905.

(4) *Chinese Riddles on ancient Indian Toponymy.* I. Ch'a-po-ho-lo and Ka-p'i-li. II. Nan-ni-hwa. JRAS., 1910 et 1911.

Notre correspondant le D^r Palmyr CORDIER est mort à Besançon le 5 septembre 1914, à l'âge de 43 ans. Sa vie simple et laborieuse s'est écoulée entre ses devoirs de médecin major des colonies et ses études sanskrites et tibétaines, double tâche qu'il accomplissait avec une conscience égale. Sa carrière l'avait conduit au Sénégal, à Madagascar, dans les établissements français de l'Inde et en Indochine : mais ces deux dernières colonies surtout l'avaient retenu par les facilités qu'elles lui offraient pour ses recherches. Au moment où la guerre éclata, le D^r Cordier, qui se trouvait en congé en France, fut nommé chef du service médical du 5^e colonial. Fait prisonnier à Briey avec les blessés qu'il soignait, il fut en butte à toutes sortes de privations, de fatigues et de basses insultes. Il faut avoir connu cette nature fière et sensible, ce parfait gentleman d'une exquise courtoisie, mais très strict sur les égards qui étaient dus à sa personne, à ses fonctions et à son grade, pour imaginer le terrible ébranlement que durent lui causer les outrages d'une soldatesque sauvage. Sa santé n'y résista pas. Remis en liberté après onze jours de captivité en Alsace, il rentra dans sa ville natale pour mourir.

Esprit clair et méthodique, Palmyr Cordier, sous l'inspiration du D^r Liétard, s'était assigné dès ses débuts un objet précis : l'histoire de la médecine indienne. Pour l'écrire il apprit le sanskrit qu'il sut bientôt comme un pandit ; il collectionna tous les manuscrits médicaux accessibles ; enfin, ne voulant pas négliger les traités qui n'existent plus que dans la version tibétaine, il aborda intrépidement l'étude du tibétain. Bientôt il était maître de cette langue difficile et il acceptait la tâche de rédiger le catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale. Il en publia d'abord le tome II, qui comprend l'inventaire des 72 premiers volumes du Tanjur, et que devaient suivre d'abord la 2^e partie de cette section (tome III), ensuite l'inventaire du Kanjur (t. 1^{er}). Il faut espérer qu'une bonne partie de ce qui reste inédit a été rédigée par lui et pourra être publiée.

On doit en outre au D^r Cordier : *Quelques données nouvelles à propos des traités médicaux sanskrits antérieurs au XIII^e siècle*. Calcutta, 1899 ; — *Vāgbhaṭa, étude historique et religieuse* (J.A., 1901) ; — *Récents découvertes de mss. médicaux sanskrits dans l'Inde* (1898-1902), mémoire présenté au Congrès des Orientalistes de Hanoi. (Muséon, 1903) ; — *Introduction à l'étude des traités médicaux sanskrits inclus dans le Tanjur tibétain*. Hanoi, 1903 (BEFEO, III).

Pendant son séjour à Hanoi, en 1907, le D^r Cordier avait fait à l'Ecole française un cours de sanskrit et un de tibétain. Ce dernier, qui a été autographié, était une sorte de travail préparatoire à la composition d'un *Manuel de tibétain classique*, qui devait paraître dans notre « Bibliothèque », qui a longtemps été annoncé sur la couverture de notre Bulletin et qui malheureusement est resté, comme d'autres œuvres que Cordier se promettait de composer dans les loisirs de la retraite, à l'état de projet.

La vie de cet excellent érudit s'est close juste au moment où il s'appretait à utiliser les matériaux patiemment recueillis pour des études que son jugement scrupuleux voulait sagement limitées et que sa profonde érudition eût faites définitives. Sa mort est une perte cruelle pour l'indianisme qui attendait beaucoup de lui et qui l'attendait avec confiance, car jamais travail ne fut mieux organisé que le sien : son œuvre, bien qu'inachevée, suffit à attester sa belle conscience de savant et à préserver sa mémoire.

L. FINOT.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

16 janvier 1914

— Arrêtés prorogeant pour une année, à partir du 1^{er} janvier 1914, le terme de séjour de MM. George CÆDÈS et Léonard AUROUSSEAU, pensionnaires de l'École française d'Extrême-Orient. (J. O. 22 janvier 1914, p. 147.)

28 février 1914

— Arrêté chargeant M. Henri MASPERO, professeur de chinois à l'École française d'Extrême-Orient, d'une mission d'études en Chine, en Corée et au Japon. (J. O. 9 mars 1914, p. 363.)

19 septembre 1914

RAPPORT AU CONSEIL DU GOUVERNEMENT SUR LA SITUATION ET LES TRAVAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Personnel. — M. MAITRE, directeur, étant parti en congé, l'intérim de la direction a été confié, pendant son absence, à M. FINOT.

L'École a éprouvé cette année une perte cruelle en la personne de M. Edouard HUBER, professeur de philologie indochinoise, décédé à Vinh-long le 5 janvier 1914. Aucun autre changement ne s'est produit dans le personnel de l'École, qui reste composé de MM. PARMENTIER, chef du Service archéologique; H. MASPERO, professeur de chinois; PERI, secrétaire; CÆDÈS, AUROUSSEAU et DEMASUR, pensionnaires; COMMAILLE, conservateur des monuments d'Angkor.

Travaux divers. — M. MAITRE a profité de son séjour en France pour rechercher dans les archives et bibliothèques de nouveaux documents sur l'évêque d'Adran.

M. FINOT, directeur *p. i.*, a fait un voyage au Laos en vue de dresser un catalogue sommaire des manuscrits laotiens, d'étudier les mesures propres à en assurer la conservation et d'organiser un service de copies pour la bibliothèque de l'École. Un bref séjour au Cambodge lui a fourni l'occasion d'inspecter les travaux d'Angkor et le Musée de Phnom-penh et de conférer avec le Résident supérieur au sujet de l'organisation définitive à donner à l'École de pâli.

M. PARMENTIER, chef du Service archéologique, durant son congé en France, a surveillé l'impression du second et dernier volume de son *Inventaire des Monuments chams* et exécuté une nouvelle série de planches destinées à l'illustrer. De retour en Indochine il a étudié la réorganisation du Musée que nécessite l'exposition des importantes séries qui sont venues récemment l'accroître. Il a en préparation divers travaux sur l'art du Cambodge et du Laos.

M. MASPERO, professeur de chinois, est revenu de congé en juillet 1913. Après un court séjour en Cochinchine et au Cambodge, où il a surtout recueilli des documents linguistiques destinés à la continuation des études qu'il a entreprises dans cet ordre, il est rentré à Hanoi pour publier dans le *Bulletin* une étude sur quelques textes anciens de chinois parlé. Chargé ensuite d'une mission d'études en Chine, il a quitté Hanoi au mois de mars. Un séjour de trois mois et demi dans les parties centrales du Tchö-kiang, Hang-tcheou, Chao-hing, Ning-p'o et le mont T'ien-t'ai lui a permis de rassembler des photographies et des estampages intéressants pour l'art bouddhique des Song et des Yuan. Ce travail était presque achevé quand il a dû rentrer en Indochine au commencement du mois d'août.

M. PERI, tout en assurant les multiples travaux qui lui incombent en qualité de secrétaire-comptable et de bibliothécaire, a donné au *Bulletin* la suite de ses Etudes sur le drame lyrique japonais. Il prépare la publication, qui demandera encore quelque délai, des documents qu'il a réunis sur les relations de l'Indochine et du Japon au XVII^e siècle.

M. CORDÈS, pensionnaire, à part quelques mois passés à Hanoi au début de l'année pour collaborer au numéro bibliographique de notre *Bulletin*, a poursuivi à Phnom-penh ses recherches de manuscrits pâlis et cambodgiens : il a pu se procurer notamment plusieurs recensions encore inconnues de la Chronique royale. Il a donné au *Bulletin* des « Etudes cambodgiennes » comprenant l'identification d'une nouvelle série de bas-reliefs d'Angkor-Vat, une étude sur la fondation de Phnom-penh, et la publication de plusieurs inscriptions sanskrites et khmères. Il a actuellement à l'impression un article sur une recension pâlie des annales d'Ayuthya, dont il a retrouvé le texte dans diverses pagodes du Cambodge.

M. AUROUSSEAU, pensionnaire, détaché à Hué en qualité de précepteur par intérim du jeune roi d'Annam, a utilisé les quelques loisirs que lui laissent ces délicates fonctions pour rechercher au palais des documents sur l'ancien Annam ; il a pu recueillir ainsi une intéressante série de copies de vieux plans des citadelles annamites construites au temps de Gia-Long par les officiers français à son service. Il prépare une traduction de documents d'un haut intérêt sur les rapports anciens de l'Annam avec la Chine. Enfin, avec notre correspondant, le P. CADIERRE, il a dirigé l'exécution des estampages des stèles annamites de la région de Hué.

M. DEMASUR, pensionnaire, arrivé en Indochine vers la fin de 1913, a passé quelques mois à Hanoi pour se préparer à la tâche qui l'attend en Indochine et notamment au Cambodge. Il a pris part aux travaux d'Angkor, commencé l'étude des ruines de Koh Kér et relevé un sanctuaire nouveau, avec inscription, signalé récemment au Phnom Dèi par un officier du Service géographique. Cette découverte est due à l'entente établie depuis quelques années entre le Service géographique et l'Ecole française, d'après laquelle tous les points archéologiques rencontrés par les topographes sont notés et signalés à l'Ecole. Il serait à désirer que cet arrangement fût étendu au relevé des groupes ethnographiques.

M. COMMAILLE, conservateur des monuments d'Angkor, a terminé le dégagement du Bayon d'Angkor Thom et commencé celui d'un grand monument voisin, le Baphuon. Il a donné au *Bulletin* un travail très documenté sur la décoration cambodgienne.

Collaborateurs. — Quelques-uns de nos correspondants ont cette année contribué à la publication du *Bulletin*.

M. BONIFACY a donné une étude sur les génies thériomorphes du Haut Tonkin.

M. CADIÈRE, comme il a été dit plus haut, a commencé pour l'Ecole une collection d'estampages des stèles des environs de Huè. La part prépondérante qu'il prend à la publication d'un nouveau périodique d'histoire locale, le *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Huè*, ne l'empêchera pas, nous en avons l'assurance, de continuer à notre *Bulletin* une collaboration hautement appréciée.

Publications. — La série des « Publications » s'est accrue cette année de deux volumes : 1^o la première partie du t. I de la *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* de M. Ed. CHAVANNES ; 2^o le t. III de la *Bibliotheca indosinica* de M. H. CORDIER. Le t. II de l'*Inventaire des Monuments chams de l'Annam* de M. PARMENTIER pourra sans doute paraître avant la fin de l'année, ainsi que l'album de planches qui l'accompagne. La suite de la *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* de M. CHAVANNES est sous presse. Le t. II de *L'art gréco-bouddhique du Gandhara* de M. FOUCHER, ainsi que le t. IV de la *Bibliotheca indosinica* de M. H. CORDIER ne se feront pas attendre longtemps.

Quant au *Bulletin*, sa publication a été normale et nous espérons sous peu rattraper le retard que des difficultés techniques accrues par l'insuffisance de l'outillage ne nous ont pas permis d'éviter.

Bibliothèque. — Le fonds européen, outre l'accroissement régulier que lui procurent les échanges du *Bulletin* et des *Publications* avec les productions similaires des établissements et sociétés scientifiques s'occupant d'extrême-orientalisme, a été développé par des achats importants que l'augmentation de notre budget a permis d'effectuer. Il a reçu de plus des dons considérables du Gouvernement général et de la Résidence supérieure au Tonkin. Les salles qui lui sont consacrées ne suffisant plus à le recevoir, il a fallu disposer à son usage des bibliothèques dans les vérandahs du premier étage.

Celles du rez-de-chaussée ont été également fermées et vitrées pour permettre l'extension des fonds annamite, chinois et japonais, dont l'accroissement se poursuit sans arrêt. L'état actuel du fonds annamite est particulièrement satisfaisant. Cette collection absolument unique et dont la formation a demandé de longs et persévérants efforts, renferme non seulement tous les ouvrages annamites connus ainsi que les éditions annamites d'ouvrages chinois, mais un très grand nombre de manuscrits inédits de tous genres. Nous faisons copier les coutumiers des villages, les « livres de famille » jalousement gardés et transmis de génération en génération, les annales particulières des temples, les brevets accordés aux génies des villages par les empereurs d'Annam. Nous continuons en même temps à réunir les estampages de toutes les stèles antérieures au XIX^e siècle, c'est-à-dire à la dynastie actuelle ; notre collection approche de 5.000 numéros et s'accroît régulièrement.

Une statistique sommaire de notre bibliothèque, par nombre d'ouvrages et développement linéaire, en fera mieux sentir l'importance.

	Nombre d'ouvrages	Développement linéaire
Bibliothèque européenne	In-plano.	47
	In-folio.	160
	In-40.	1102
	In-80.	4196
	<hr/>	
	5505	450 ^m .30
Bibliothèque chinoise. . .	Grand format	47
	Moyen —	1711
	Petit —	322
	<hr/>	
	2080	405 ^m .30
Bibliothèque japonaise. .	J (éditions à l'européenne). .	675
	N (éditions à la chinoise). . .	511
		<hr/>
	1186	137 ^m 80
Bibliothèque annamite. . .	A (ouvrages en chinois rédigés en Annam).	996
	AN (ouvrages en chûr-nôm). . .	196
	AC (éditions annamites de livres chinois).	200
		<hr/>
	1392	48 ^m .90

Au total, un peu plus de 10.000 ouvrages donnant sur les rayons une longueur approximative de 1050 mètres.

Il faut y ajouter :

- Archives du Kinh-lược 298 liasses ;
- Estampages d'inscriptions annamites, environ. 5000
- Estampages d'inscriptions cambodgiennes, chames, laotiennes, etc. 787

Musée. — Nos collections artistiques et archéologiques se sont grandement enrichies dans cette période.

Mentionnons d'abord l'acquisition de l'importante série d'objets annamites recueillis depuis plus de 20 ans par M. d'ARGENCE. Cette collection a augmenté notre section préhistorique de bon nombre d'outils en pierre, et surtout d'armes ou ustensiles en bronze du plus haut intérêt, dont un certain nombre portent de curieux décors géométriques.

Nous avons nous-mêmes accru depuis cette série par l'acquisition d'un certain nombre d'autres armes de bronze, et de nombreuses pierres polies provenant toutes du Tonkin et des régions voisines de Hanoi (provinces de Hà-dông, de Hoà-binh et de Sơn-tây).

La partie archéologique et artistique de la collection d'Argence n'offre pas un intérêt moindre. Il faut citer notamment des aiguères de bronze, des bouilloires, des théières, des poids, des clochettes et grelots, délicatement ornés, des vases à alcool

de différents modèles, des brûle-parfums, des vases de travail fort intéressant, des armes anciennes etc., quelques faïences anciennes de Bât-tràng et d'ailleurs. Enfin elle comporte une partie ethnographique : armes et ustensiles de diverses peuplades indo-chinoises, notamment des Muong de la Rivière Noire, et quelques objets laotiens. M. d'ARGENCE nous a également cédé quatre fusils de rempart provenant de l'ancienne citadelle de Hanoi.

Nous avons d'autre part acquis de M. LICHTENFELDER, chef du service des bâtiments civils, un fort beau cabinet annamite ancien et quelques candélabres en fer forgé, industrie qui semble perdue aujourd'hui au Tonkin et dont nous ne possédions encore aucun spécimen.

M. ECKERT, résident de la province de Bac-giang, a offert au Musée deux autres candélabres de fer forgé provenant d'une pagode de la région.

Enfin MM. DAURELLE nous ont fait don d'une belle charpente sculptée annamite, qui provient de la vieille maison où sont leurs ateliers. C'est tout un portique finement sculpté que nous pourrions peut-être reconstituer dans une de nos galeries.

Ces accroissements considérables de nos collections annamites vont nous obliger à une réorganisation complète de toute la section annamite du musée, dont elles ont doublé l'importance ; cette réorganisation est à l'étude en ce moment.

Nos collections chinoises se sont accrues par l'aimable entremise de M. LIÉBERT, consul à Hong-kong, de deux peintures sur soie, l'une anonyme de l'époque des Song, l'autre attribuée au célèbre moine peintre Kouan Kieou, de l'époque des T'ang ; ce sont des rouleaux d'une dizaine de mètres sur 30 ou 40 centimètres de haut, présentant l'un une suite de scènes très vivantes dans la campagne, à l'entrée et dans les rues d'une ville, l'autre une série de personnages bouddhiques et de scènes miraculeuses. Toutes deux, la seconde surtout, portent des attestations signées de critiques et experts anciens connus dans l'histoire de la peinture chinoise.

Nous avons acquis également un de ces panneaux de sculpture aux nombreux personnages laqués et dorés que les Chinois suspendent dans leurs pagodes à l'entrée ou au-dessus de l'autel : celui-ci provient de la pagode des Cantonais qu'on vient de démolir récemment à Haiphong.

Quelques sculptures et inscriptions chames ont été rapportées de Faifo où elles avaient été réunies par M. ROUGIER.

A la suite de son voyage au Laos, M. FIVOT a rapporté au Musée de Hanoi plusieurs bois sculptés et trois stèles, dont l'une, contenant un traité d'amitié et de délimitation entre Vieng-chan et Ayuthya, en date de 560 A. D., a été gracieusement offerte au Gouvernement général par S. E. l'Upahat de Luang Prabang qui l'avait rapporté de Dan-sai.

Le Musée de Phnom-penh s'est enrichi, par les soins de M. Cœpès, d'une stèle nouvelle provenant de Vat Traleng Keng à Lovek. M. MERAY, inspecteur des colonies, a bien voulu détacher de sa collection, pour en faire don au même Musée, quelques pièces de valeur, notamment une cloche et un Ganega de bronze. Ce Musée possède dès maintenant une intéressante série de bronzes et de bijoux, qui ne peut malheureusement être exposée, faute d'une salle et de vitrines appropriées à cette destination. Nous espérons que le Protectorat du Cambodge trouvera les moyens d'assurer aux collections un local plus spacieux.

La question du Musée cham de Tourane est toujours en suspens mais semble s'orienter vers une solution favorable.

Telle est l'œuvre de l'École française pendant l'année 1913-1914. Elle se caractérise par le souci constant de recueillir, de préserver et de mettre en lumière tout ce que nous a légué le passé de l'Indochine. Les monuments sont protégés sur place par une législation qui, si elle n'a pu éliminer complètement le vandalisme, en a du moins considérablement restreint les déprédations. Les pièces détachées trouvent asile dans nos Musées, à côté des œuvres plus modernes de l'art indigène. Les textes littéraires, les inscriptions, les documents historiques de toute sorte s'accumulent dans notre bibliothèque, qui devient ainsi comme le grand dépôt des archives anciennes du Cambodge, du Laos, de l'Annam. Nous croyons donc pouvoir rendre à l'École française ce témoignage qu'elle s'est acquittée de son mieux de ses obligations envers l'Indochine, tout en contribuant aux progrès de la science orientale.

3 novembre 1914

— Arrêté modifiant celui du 30 septembre 1901 relatif à la commission des Antiquités du Tonkin (*J. O.* 9 novembre 1914, p. 1744).

— Arrêté nommant membres de la commission des antiquités du Tonkin pour une période de 3 années :

- MM. LEMARIÉ, directeur des Services agricoles et commerciaux du Tonkin ;
- PASQUIER, administrateur de 2^e classe des Services civils ;
- THARAUD, administrateur de 3^e classe des Services civils ;
- TOUSSAINT, avocat général ;
- BONIFACY, lieutenant-colonel d'infanterie coloniale, correspondant de l'École française d'Extrême-Orient ;
- JOHNSON, inspecteur des bâtiments civils ;
- MARTY, administrateur de 5^e classe des Services civils ;
- D'ARGENCE, professeur principal de 1^{re} classe ;
- HOÀNG-TRỌNG-PHU, tống-độc de la province de Hà-đồng ;
- TIÂN-TRỌNG-HUẾ, membre de la 4^e Chambre de la Cour d'appel.

(*J. O.* 9 novembre 1914, p. 1744.)

4 novembre 1914

— Arrêté chargeant M. George CÆDÈS, pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient, d'une mission d'études au Siam. (*J. O.* 9 novembre 1914, p. 1746.)

10 décembre 1914

Arrêté nommant M. Georges CÆDÈS professeur de philologie indochinoise à l'École française d'Extrême-Orient en remplacement de M. Edouard HUBER décédé. (*J. O.* 14 décembre 1914, p. 2006.)

14 décembre 1914

— Arrêté prorogeant pour une année, à partir du 1^{er} janvier 1915, le terme de séjour de M. Léonard AUROUSSEAU, pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient. (*J. O.* 14 décembre 1914, p. 2005.)

INDEX ANALYTIQUE.

Les chiffres romains renvoient au numéro, les chiffres arabes à la page.

Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*.

- Açoka. Stûpa du roi — à Ning-po, VIII, 44-49.
- Āhom. Origine des — s, v. *Cochrane*, *Gurdon*, *Taw Sein Ko*.
- Añkor. Travaux exécutés à — en 1914, IX, 94.
- Añkor Thom. Le Bayon d' —, v. *Dufour* et *Carpeaux*.
- Añkor Vat. Bas-reliefs d' —, VI, 16-17 et passim.
- Annales. — d' Ayuthya, v. CÆDÈS. — indochinoises, I, 4-5.
- Annam. Chronique, IX, 93-94. — Des déterminatifs en annamite, v. DELOUSTAL.
- Généalogie de la famille impériale d' —, VII, 1 sqq. Littérature, v. *Cordier* (*Georges*). Un manuscrit chinois sur l' — au début du XV^e siècle, IX, 40-41. L'or dans le folklore annamite, v. PRZYLUCKI.
- Deux oraisons funèbres en annamite, v. QUỲNH.
- Archéologie. — bouddhique, I, 9-17. — de la Mongolie Orientale, v. *Torii*. — du Cambodge, v. *Dufour* et *Carpeaux*, PARMENTIER. — du Sud de l'Inde, v. *Jouveau-Dubreuil*. Mission archéologique au Tchö-kiang, v. MASPERO (Henri).
- Architecture. — chinoise, v. *Boerschmann*. — khmère, v. PARMENTIER. — dravidienne, v. *Jouveau-Dubreuil*.
- Art. — indien, v. *Jouveau-Dubreuil*. — japonais, v. *Aubert*, *Dick*.
- Aubert* (L.). Les Maîtres de l'Estampe japonaise, IX, 83-84.
- Aurousseau (Léonard). Comptes-rendus. IX, 8-43, 66, 68-72. — Découverte d'un tympan çam sculpté, IX, 93. — Terme de séjour prorogé pour 1914, IX, 101, et pour 1915, IX, 106. — Ses travaux, IX, 86, 102.
- Ayuthya. Une recension pâlie des Annales d' — v. CÆDÈS.
- A-yu-wang sseu, VIII, 44-49.
- Bantâi Çmar. Bas-reliefs, VI, 16 et passim.
- Baphuon. Bas-reliefs, VI, 16 et passim. Dégagement, IX, 94.
- Bayon. — d'Ankor Thom, v. *Dufour* et *Carpeaux*. Interprétation architecturale des monuments représentés dans les bas-reliefs du —, VI, 6 sqq. Travaux de conservation du —, IX, 94.
- Belloso (Diego). L'expédition de Blas Ruiz et de — au Cambodge à la fin du XVI^e siècle, IX, 44-47.
- Bharhut. Légende de la coupe du chignon du Bodhisattva identifiée sur un bas-relief de —, I, 14-17.
- Bibliographie. I, Indochine, IX, 1-59. II, Inde, IX, 60-67. III, Chine, IX, 68-80. IV, Japon, IX, 81-84.
- Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, IX, 86-91, 103-104.
- Birmanie. Les chroniques birmanes, I, 4-5. Linguistique tibéto-birmane, v. *Hodson*.
- Boerschmann* (Ernst). Die Baukunst und religiöse Kultur der Chinesen. Band II, Gedächtnistempel, IX, 68-72.

BONIFACY (Auguste L. M.). *Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin*. I. *Légende du Giao-long de Khúc-phu*, v, 19-22. II. *Le Tu-ngu de Vō-lang*, v, 22-23. III. *Le Tu-ngu de Đông-lang*, v, 23-24. IV. *Le Tu-ngu de Trinh-trông*, v, 24-26. V. *L'étang des Giao-long*, v, 26-27.

Bouddhisme. — chinois, v. *Johnston*. Edouard Huber et ses études de littérature bouddhique, I, 2-4. Etude du canon bouddhique, v. *Waddell*. Etudes bouddhiques, v. HUBER. Monuments bouddhiques du Tchō-kiang, VIII, 3 sqq.

Brenier (H.) Essai d'Atlas statistique de l'Indochine française, IX, 7-8.

Cabaton (A.), v. *Quiroga de San Antonio*.

Cadière (L.). Rédacteur du Bulletin des Amis du Vieux Hué, IX, 94, 103.

Cambodge. Chronique IX, 94-96. — Architecture, v. *PARMENTIER*. Danseuses cambodgiennes, v. *Groslier*. Enseignement du pali au —, IX, 95-96. Histoire, v. *Leclère*, *Quiroga de San Antonio*, *Russier*. — Cf. Khmèr.

Čampa. Histoire, v. *Maspero (Georges)*. Musée čam de Tourane, IX, 105.

Carpeaux (Ch.), v. *Dufour* et —.

Chang T'ien-tchou sseu, VIII, 21.

Chao-hing, v. *MASPERO (Henri)*.

Che-che tong, VIII, 22-23.

Che-fo sseu, VIII, 34-35.

Che-fo yuan, VIII, 24.

Cheng-kouo sseu, VIII, 26.

Cheng-yin sseu, VIII, 8.

Chen-lou et chen-tao IX, 71.

Chen Yo et sa retraite au T'ien-tai, VIII, 56 n. 6.

Chine. Bibliographie, IX, 68-80. — Bouddhisme chinois, v. *Johnston*. Documents chinois sur le Čampa, IX, 9-43. Langue chinoise parlée, v. *Courant*, *MASPERO (Henri)*. L'or dans le folklore chinois, v, 5, 7, 13-15. Temples commémoratifs chinois, v. *Boerschmann*. Les textes chinois et les études bouddhiques,

I, 3; IX, 67. — V. Mongolie, Tchō-kiang, Turkestan.

Chouei king tchou. Passages du — relatifs au Čampa, IX, 17-35.

Chu (Ngò-tông-). Discours prononcé à la cérémonie célébrée en l'honneur de Vŭ-Tinh et de — Publié et traduit par QUYNH, v. 41-43, 52-55.

Chronique. Ecole française d'Extrême-Orient, IX, 85-93. Tonkin, IX, 93. Annam, IX, 93-94. Cambodge, IX, 94-96. Laos, IX, 96.

Cochrane (W. W.). The Origin of the Āhoms, IX, 66.

CŒDÈS (George). *Une recension pâlîe des Annales d'Ayuthya*, III, 1-31. — Comptes-rendus, IX, 44-54, 64-66. — Terme de séjour prorogé pour 1914, IX, 101. — Nommé professeur de philologie indochinoise, IX, 85, 106. — Voyage d'études au Siam, IX, 85, 106. — Cf. IX, 102. — v. *Commaïlle* et —.

Commaïlle (Jean) et *Cœdès (George)*. Notice archéologique sur le Bayon, IX, 59. — Cf. IX, 86, 103.

Confucius. Le temple de — à K'iu-feou hien, IX, 69-72.

Cordier (Georges). Littérature annamite. Extraits des poètes et des prosateurs, IX, 1-6.

Cordier (Palmyr). Nécrologie, IX, 99. Correspondants de l'Ecole française d'Extrême-Orient, IX, 86, 97-99, 103.

Courant (M.). La langue chinoise parlée. Grammaire du kwan-hwa septentrional, IX, 75-78.

Cūdāmaha, v. HUBER.

Danseuses cambodgiennes, v. *Groslier*.

DELOUSTAL (Raymond). *Des déterminatifs en annamite*, v, 29-40.

Demasur (Georges). Rentré en France, IX, 86. — Cf. IX, 86, 102.

Déterminatifs en annamite, v. DELOUSTAL.

Dick (Stewart). Les arts et métiers de l'ancien Japon. Revu et adapté de l'anglais par *Raphaël Petrucci*, IX, 81-83.

Documents administratifs, IX, 101-106.
— 1914. 16 janvier. Terme de séjour de MM. Cœdès et Arousseau prorogé d'un an à partir du 1^{er} janvier 1914, IX, 101.
— 28 février, M. H. Maspero chargé d'une mission d'études en Chine, en Corée et au Japon, IX, 101. — 19 septembre, Rapport au Conseil de Gouvernement sur la situation et les travaux de l'École en 1913-1914, *in-extenso*, IX, 101-106. — 3 novembre, Arrêté modifiant celui du 30 septembre 1901 relatif à la Commission des Antiquités du Tonkin. Arrêté nommant les membres de la Commission des Antiquités du Tonkin, IX, 106.
— 4 novembre, M. Cœdès chargé d'une mission d'études au Siam, IX, 106. — 10 décembre, M. Cœdès nommé professeur de philologie indochinoise, IX, 106.
— 14 décembre, Terme de séjour de M. Arousseau prorogé d'un an à partir du 1^{er} janvier 1915, X, 106.
Đông đên. Le — engendre l'or, v, 1-3.
Đông-lang. Le Tu-ngu de —, v. BONIFACY.
Dufour (Henri) et Carpeaux (Charles). Le Bayon d'Angkor Thom, bas-reliefs publiés par les soins de la Commission archéologique de l'Indochine, deuxième partie, IX, 58-59.
École française d'Extrême-Orient. Chronique, IX, 85-93. — Situation de l'— en 1913-1914, v. FINOT. — V Bibliothèque, Documents administratifs, Musée, Publications.
Epigraphie, cf. Inscription.
Ethnologie. — de la Mongolie Orientale, v. *Torii*. — des Āhoms, v. *Cochrane, Gurdon, Taw Sein Ko*.
Fang-cheng sseu, VIII, 15-16.
Fang-kouang sseu, VIII, 66-67.
Fan-t'ien sseu, VIII, 27.
Fa-yu sseu. Un bas-relief ancien au —, VII, 49-50.
Fei-lai fong. Sculptures rupestres, VIII, 18-19.

FINOT (Louis). *Palmyr Cordier*, IX, 99.
— *G. E. Gerini*, IX, 97-98. — *Edouard Huber*, I, 1-8. — *Rapport au Conseil de Gouvernement sur la situation et les travaux de l'École française d'Extrême-Orient*, IX, 101-106. — *Comptes rendus*, IX, 7-8, 57-59. — *Voyage d'études au Laos et au Cambodge*, IX, 85, 92, 93 101, 105.
Folk-lore annamite, v. PRZYLUKSI.
Fou-hio de Chao-hing, VIII, 32-33.
Génies thériomorphes au Tonkin, v. BONIFACY.
Géographie. — du Tchō-kiang, VIII, 2 sqq. — historique du Čampa, IX, 17 sqq.
Gerini (G. E.). Ti-ma-sa, IX, 66. — Nécrologie, IX, 97-98.
Giao-long. Légende du — de Khúc-phũ, v. BONIFACY.
Groslier (Georges). Danseuses cambodgiennes anciennes et modernes, IX, 54-57.
Gurdon (P. R.). The Origin of the Āhoms, IX, 66.
Hai-men, v. MASPERO (Henri).
Hang-tcheou, v. MASPERO (Henri).
Hia T'ien-tchou sseu (ou Ling-yin sseu), VIII, 16-26.
Histoire. — d'Ayuthya, v. CŒDÈS. — du Cambodge, v. *Leclère, Quiroga de San Antonio, Russier*. — du Čampa, v. *Maspero (Georges)*.
Hiuan-miao kouan, VIII, 10.
Hodson (T. C.). Note on the word for « water » in tibeto-burman dialects, IX, 6-7. Numeral systems of tibeto-burman dialects, IX, 6-7.
Houa-ling sseu, VIII, 65-66.
Houei-ta et l'invention d'une relique du Buddha, VIII, 44-49.
Hou-p'ao sseu, VIII, 24.
HUBER (Édouard). *Études bouddhiques*. I, *Les fresques inscrites de Turfan*, 1 9-14. II, *Cūḍāmaḥa*, I, 14-17. III, *Le roi Kaṇiṣka dans le Vinaya des Mūla-Survāstivādins*, I, 18-19. — Nécrologie, I, 1-8; IX, 85.

Huê. Association des Amis du Vieux —, IX, 93-94. La ville forte de K'iu-sou localisée dans les environs de —, IX, 23-32.

Iconographie. — bouddhique de Bharhut, I, 14-17. — du Bayon, v. *Commaille* et *Cœdès*. — du Sud de l'Inde, v. *Jouveau-Dubreuil*.

Inde. Bibliographie, IX, 60-67. — Archéologie du Sud de l' —, v. *Jouveau-Dubreuil*.

Indochine. Bibliographie, IX, 1-59. — Chronique, IX, 85-96. — Edouard Huber et la philologie indochinoise, I, 4-6. Statistique de l' — française, v. *Brenier*. — V. Annam, Birmanie, Cambodge, Laos, Tonkin.

Inscription. Une — de Bharhut, I, 14-17. — s de Turfan, v. *HUBER*. — s du Tchö-kiang, VIII, 2 sqq. — s de Vat Phu, II, 24-25.

Japon. Bibliographie, IX, 81-84. — Les arts et métiers de l'ancien —, v. *Dick*. Les Maîtres de l'Estampe japonaise, v. *Aubert*.

Je-li d'après le Tao-yi tche-lio, IX, 39-40.

Je-nan, IX, 24-26, 43.

Johnston (R. F.). Buddhist China, IX, 72-75.

Jouveau-Dubreuil (G.). Archéologie du Sud de l'Inde. I, Architecture, IX, 60-64. II, Iconographie, IX, 64-66.

Kaniška. Le roi — dans le Vinaya des Mûla-Sarvâstivâdins, v. *HUBER*.

Kao-ming sseu, VIII, 63-64.

Khúc-phu. Légende du Giao-long de —, v. *BONIFACY*.

Kiai-tchou sseu, VIII, 33-34.

Kim Vân Kiêu, poème annamite traduit du chinois, IX, 2, 4-5.

King-tô tch'ouan teng lou, IV, 3 n. 4.

K'ïue-li, pays natal de Confucius, IX, 70 n. 1, 71.

K'iu-feou hien. Le temple de Confucius à —, IX, 69-72.

K'iu-sou, IX, 12-13. Localisation de — aux ruines çames du S.-O. de Huê, IX, 18-32.

Kouan-houa. Grammaire du — septentrional, v. *Courant*.

Kouan-ti tien du Yen-k'ing sseu. Stèles anciennes, VIII, 41.

Kouan-yin, IX, 73-74. — tong, VIII, 24-25. Dessin de — par Li Long-mien VIII, 28, cf. pl. X.

Kou-che-fo sseu, VIII, 52-53.

Kou-fo tong, IX, 74.

Kouo-ts'ing sseu, VIII, 61-63.

Laos. Chronique, IX, 96.

Leclère (A.). Histoire du Cambodge depuis le 1^{er} siècle de notre ère d'après les inscriptions lapidaires, les annales chinoises et annamites et les documents européens des six derniers siècles, IX 47-54.

Lei-fong t'a, VIII, 22.

Lieou-ho t'a, VIII, 27-28.

Lieou tsou ta-che fa pao t'an king, IV, 9-10.

Linguistique. — annamite, v. *DELOUSTAL*. — chinoise, v. *Courant*, *MASPERO* (Henri). — tibéto-birmane, v. *Hodson*.

Ling-yin sseu, cf. *Hia T'ien-tchou* sseu.

Lin-ts'i lou, IV, 7-8.

Lin-yi. — ki, IX, 10-17. —, premier nom chinois du Campa, IX, 26-27, 43. Identification de la première capitale du — à Trà-kiêu, IX, 17-35.

Littérature. — annamite, v. *Cordier* (*Georges*), *QUYNH*. — bouddhique, I, 9-19; v. *Waddell*.

Long-hing sseu, VIII, 10-12.

Lüders (H.). A propos d'une étude de M. — sur les fresques de Bâzâklik, I, 10-14.

Magie. L'or dans la — annamite, v, 3 sqq.

Mahâpadâna, v. *Waddell*.

Maitre (Cl. E.). Parti en congé, IX, 101. *Maspero (Georges)*. Le Royaume de Champa, IX, 8-43. — cf. IX, 86.

MASPERO (Henri), *Sur quelques textes anciens de chinois parlé*, IV, 1-36. — *Rapport sommaire sur une mission*

archéologique au Tchō-kiang. I, *Hang-tcheou*, VIII, 2-28; II, *Chao-hing*, VIII, 28-36; III, *Yu-yao*, VIII, 37-38; IV, *Ning-po*, VIII, 39-49; V, *P'ou-t'ou*, VIII, 49-50; VI, *Hai-men*, VIII, 51; VII, *T'ai-tcheou*, VIII, 51-54; VIII, *T'ien-t'ai*, VII, 54-67; IX, *Sin-tch'ang et Tch'eng-hien*, VIII, 67-70. — Comptes rendus, IX, 1-7, 66-67, 72-80. — Cf. IX, 85, 101, 102.

Mât (Vũ-công), v, 23 n. 4.

Mayrena, IX, 86.

Mi-lo yuan, VIII, 12-13.

Ming yi t'ong tche, IX, 42-43.

Min-to-lang, IX, 37-38.

Mongolie Orientale. Populations primitives de la —, v. *Torii*.

Monuments. — de la Chine, VIII, 8 sqq.; IX, 68-72. — du Cambodge, v. *PARMENTIER*. — du Laos, IX, 96.

Mūla-Sarvāstivādins. Le roi Kaniṣka dans le Vinaya des —, v. *HUBER*. Stances des fresques de Bāzāklik tirées du Vinaya des —, I, 10-14.

Musée. — de l'Ecole française d'Extrême-Orient, IX, 91-93, 104-105. — čam de Tourane, IV, 105. — khmèr de Phnom Péñ, IX, 94-95-105.

Nan-kao fong, VIII, 23-24.

Nécrologie. Palmyr Cordier, IX, 99. G. E. Gerini, IX, 97-98. Edouard Huber, I, 1-8.

Ngan-nan k'i-cheou pen-mo, IX, 40-42.

Ngọc-Điệp, VII, 1.

Nguyễn. Tombeaux des —, v. *ORBAND*.

Ning-po, v. *MASPERO* (Henri).

Or (L') dans le folk-lore annamite, v. *PRZYLUCKI*.

Oraisons funèbres (Deux) en annamite, v. *QUỲNH*.

ORBAND (Richard). *Les Tombeaux des Nguyễn*, VII, 1-74. — Envoi de documents à l'Ecole, IX, 87.

Pāli. Date du canon —, v. *Waddell*. Ecole de — de Phnom Péñ, IX, 95-96. Une recension — e des Annales d'Ayuthya, v. *CÆDÈS*.

Pañcatantra, I, 3.

Pāṇḍuraṅga (Pin-t'ong-long). Passage du Tao-yi tche-lïo sur —, IX, 38-39.

P'ang kiu-che yu lou, IV, 2-4.

P'ang Wen. Notice biographique, IV, 2-3.

Pao-cheou sseu (ou Po-t'a sseu), VIII, 53-54.

Pao-chou t'a, VIII, 13-14.

Pao-siang sseu (ou Ta-fo sseu), VIII, 67.

PARMENTIER (Henri). *L'architecture interprétée dans les bas-reliefs du Cambodge*, VI, 1-28. — *Le Temple de Vat-Phu*, II, 1-31. — Comptes-rendus, IX, 54-57, 60-64. — Cf. IX, 85-102.

Pei Hieou. Notice biographique, IX, 4-6.

Pelliot (Paul). Ses hypothèses sur l'ancien Čampa, IX, 17 sqq.

Peri (Noël). Comptes-rendus, IX, 81-84. — Cf. IX, 86, 102.

Petrucci (R.), v. *Dick*.

Phnom Péñ. Ecole de pāli de —, IX, 95-96. Musée khmèr de —, IX, 94-95.

Phúc, force magique, v, 10-17.

Pin-t'ong-long, cf. Pāṇḍuraṅga.

Po-t'a sseu, cf. Pao-cheou sseu.

P'ou-ngan sseu. Le manuscrit indien sur olles du —, VIII, 69.

P'ou-t'ou, IX, 73-74; v. *MASPERO* (Henri).

PRZYLUCKI (Jean). *L'or, son origine et ses pouvoirs magiques*, étude de folklore annamite, v, 1-17.

Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, IX, 103.

Quiroga de San Antonio (Gabriel). Brève et véridique relation des événements du Cambodge. Nouvelle édition du texte espagnol avec une traduction et des notes par *Antoine Cabaton*, IX, 44-47.

QUỲNH (Phạm). *Deux oraisons funèbres en annamite*, v, 41-55.

Religion. — annamite, v. *BONIFACY*. — V. *Bouddhisme*, *Taoïsme*.

Ruiz (Blas). L'expédition de — et de Diego Beloso au Cambodge, d'après les chroniques indigènes, IX, 44-47.

Russier (H.). Histoire sommaire du royaume du Cambodge, des origines jusqu'à nos jours, IX, 57-58.

Saṅgītivamsa. Un chapitre du — contenant une version palie des Annales d'Ayuthya, III, 2-31.

Siang-lin, IX, 24-27, 43.

Si-hou (Hang-tcheou), VIII, 3-9, 12-28.

Si-k'iuan = K'iu-sou, IX, 27-30.

Sin-tch'ang, v. MASPERO (Henri).

Statistique de l'Indochine, v. *Brenier*.

T'a-chan, VIII, 34.

Ta-chan sseu. Stūpas, VIII, 34.

Ta-fo sseu, VIII, 12-13. Cf. Pao-siang sseu.

T'ai-tseu t'a, VIII, 50.

T'ai-tcheou, v. MASPERO (Henri).

T'ao-kouang ngan, VIII, 21.

Taoïsme. Temples taoïstes du Tchö-kiang, VIII, 10 sqq.

Tao-yi tche-fio. Sections du — sur le Čampa, IX, 35-40.

Taw Sein Ko. The Origin of the Āhoms, IX, 66.

Tch'eng-hien, v. MASPERO (Henri).

Tch'eng-houang miao (Hai-men), VIII, 51.

Tchen-jou sseu, VIII, 53.

Tchen-kio sseu, VIII, 65.

Tchen-tsi ta-che yu lou, IV, 8-9.

Tche-tch'eng chan, VIII, 55.

Tche-yi, VIII, 59-61, 63-64, 65.

Tchö-kiang. Mission archéologique au —, v. MASPERO (Henri).

Tch'ouan sin fa yao, IV, 4-7.

Tchou-ko miao. Bas-relief, VIII, 12.

Tchö yen, IV, 29 n. 1.

Textes anciens (Sur quelques) de chinois parlé, v. MASPERO (Henri).

THÀNH (Nguyễn-văn-). Discours prononcé par — à la cérémonie célébrée en l'honneur des officiers et soldats morts pendant les guerres de la conquête de Gia-long. Publié et traduit par QUỲNH, v, 43-52.

That Chom Si, IX, 96.

Tibéto-birman, v. *Hodson*.

T'ie-fo sseu, VIII, 69.

T'ien-long t'a, VIII, 41.

T'ien-heou-kong (Ning-po), VIII, 41-42.

T'ien-long-sseu, VIII, 25.

T'ien-t'ai, v. MASPERO (Henri).

T'ien-tong sseu, VIII, 42-44.

Ti-ma-sa, v. *Gerini*.

TINH (Vũ-). Discours prononcé à la cérémonie célébrée en l'honneur de — et de Ngò-tông-Chu. Publié et traduit par QUỲNH, v, 41-43, 52-55.

Ti-tsang, IX, 72-73.

T'ong-po kong, 55-58.

Tombeaux des Nguyễn, v. ORBAND.

Tonkin. Chronique, IX, 93. — Commission des Antiquités du —, IX, 93, 106. — Les génies thériomorphes au —, v. BONIFACY.

Torii (*Riujo* et *Kimiko*). Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations primitives de la Mongolie Orientale (édition française par le R. P. Aug. *Tulpin*), IX, 79-80.

Trà-kiệu, emplacement de la première capitale de Lin-yi, IX, 32-35.

Trinh-trởng. Le Tu-ngu de —, v. BONIFACY.

Tschepe (P. A.) et son étude sur Confucius, IX, 69-71.

Tsi-chan-hai-houei sseu, VIII, 9.

Ts'ien-fo t'a, VIII, 52.

Ts'ien-fo yuan, VIII, 68-69.

Ts'ien Lieou. Le diplôme en fer conféré à —, VIII, 54. Tombeau de —, VIII, 25.

Tsing-lin tong. Sculptures, VIII, 19-20.

Tsing-t's'eu sseu, VIII, 21-22.

Tulpin (R. P. Aug.), v. Torii.

Tu-ngu, v. BONIFACY.

Turfan. Les fresques inscrites de —, v. HUBER.

Vat Phu, v. PARMENTIER.

Vat Vixun, IX, 96.

Vinaya des Mūla-Sarvāstivādins. Le roi Kaniška dans le —. Stances des fresques de Bāzāklik tirées du —, I, 10-14.

Võ-lang. Le Tu-ngu de —, v. BONIFACY.

Waddell (L. A.). The so-called Mahā-
padāna Suttanta and the Date of the Pāli
Canon, IX, 66-67.

Wang Ta-yuan, IX, 35.

Wang Ting-pao, IV, 29, n. 1.

Wen-lan ko, VIII, 8-9.

Wou-chan. Temples du —, VIII,
9-10.

Wou-men tong, VIII, 15.

Yang cheng men. Le — des temples
confucéens, IX, 71-72.

Yen-hia tong, VIII, 23.

Yêu-tinh, monstre malfaisant, V, 3-4.

Yo Fei. Temple et tombeau de —, VIII,
14-15.

Yuan ling lou, IV, 4-7.

Yu le Grand. Tombeau, VIII, 35-36.

Yu-yao, V, MASPERO (Henri).

TABLE DES MATIÈRES.

N° 1

Louis FINOT. — EDOUARD HUBER (p. 1-8).

Edourd HUBER. — ETUDES BOUDDHIQUES :

I. — LES FRESQUES INSCRITES DE TURFAN (p. 9-14).

II. — *Cūḍāmaha* (p. 14-17).

III. — LE ROI KANIṢKA DANS LE VINAYA DES MŪLA-SARVĀSTIVĀDINS (p. 18-19).

N° 2

Henri PARMENTIER. — LE TEMPLE DE VAT PHU (p. 1-31 et pl. hors texte I-XIII).

N° 3

George CÆDÈS. — UNE RECENSION PÂLIE DES ANNALES D'AYUTHYA (p. 1-31).

N° 4

Henri MASPERO. — SUR QUELQUES TEXTES ANCIENS DE CHINOIS PARLÉ (p. 1-36).

N° 5

Jean PRZYLUŚKI. — L'OR, SON ORIGINE ET SES POUVOIRS MAGIQUES. Etude de folklore annamite (p. 1-17).

Auguste L. M. BONIFACY. — NOUVELLES RECHERCHES SUR LES GÉNIES THÉRIOMORPHES AU TONKIN (p. 19-27).

Raymond DELOUSTAL. — DES DÉTERMINATIFS EN ANNAMITE (p. 29-40).

Phạm QUỶNH. — DEUX ORAISONS FUNÈBRES EN ANNAMITE (p. 41-55).

N° 6

Henri PARMENTIER. — L'ARCHITECTURE INTERPRÉTÉE DANS LES BAS-RELIEFS DU CAMBODGE (p. 1-28 et pl. hors texte I-V).

N° 7

Richard ORBAND. — LES TOMBEAUX DES NGUYÈN (p. 1-74).

N° 8

Henri MASPERO. — RAPPORT SOMMAIRE SUR UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE AU TCHÖ-KIANG (p. 1-75).

N° 9

BIBLIOGRAPHIE.

- I. — Indochine. — *Georges Cordier*. Littérature annamite. Extraits des poètes et des prosateurs (H. MASPERO), p. 1. — *Hodson*. Numeral systems of tibeto-burman dialects. *Id.* Note on the word for « water » in tibeto-burman dialects (*Id.*), p. 6. — *H. Brenier*. Essai d'Atlas statistique de l'Indochine française (L. FINOT), p. 7. — *Georges Maspero*. Le Royaume de Champa (L. AUROUSSEAU), p. 8. — *Gabriel Quiroga de San Antonio*. Brève et véridique relation des événements du Cambodge. Nouvelle édition du texte espagnol avec une traduction et des notes par *Antoine Cabaton* (G. CÆDÈS), p. 44. — *A. Leclère*. Histoire du Cambodge, depuis le 1^{er} siècle de notre ère, d'après les inscriptions lapidaires, les annales chinoises et annamites et les documents européens des six derniers siècles (*Id.*), p. 47. — *G. Groslier*. Danseuses cambodgiennes anciennes et modernes (H. PARMENTIER), p. 54. — *H. Russier*. Histoire sommaire du royaume du Cambodge, des origines jusqu'à nos jours (L. FINOT), p. 57. — Le Bayon d'Angkor Thom, bas-reliefs publiés par les soins de la Commission archéologique de l'Indochine d'après les documents recueillis par la mission *Henri Dufour*, avec la collaboration de *Charles Carpeaux*. 2^e partie (*Id.*), p. 58.
- II — Inde. — *Jouveau-Dubreuil*. Archéologie du Sud de l'Inde. I. Architecture (H. PARMENTIER), p. 60. — *Id.* II. Iconographie (G. CÆDÈS), p. 64. — *P. R. Gurdon*. The Origin of the Ahoms. *G. E. Gerini*. Ti-ma-sa. The Origin of the Ahoms, [correspondance échangée entre] MM. *Cochrane* et *Taw Sein Ko* (L. AUROUSSEAU), p. 66. — *L' Col. Waddell*. The so-called Mahāpadāna Suttanta and the Date of the Pāli Canon (H. MASPERO), p. 66.
- III. — Chine. — *Ernst Boerschmann*. Die Baukunst und religiöse Kultur der Chinesen. Band II, Gedächtnis-tempel (L. AUROUSSEAU), 68. — *R. P. Johnston*. Buddhist China (H. MASPERO), p. 72. — *M. Courant*. La langue chinoise parlée. Grammaire du kwan-hwa septentrional (*Id.*), p. 75. — *Torii Riuzo* et *Torii Kimiko*. Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations primitives de la Mongolie Orientale (*Id.*), p. 79.

IV. — Japon. (N. PERI). — *Stewart Dick*. Les arts et métiers de l'ancien Japon, revu et adapté de l'anglais par *Raphaël Petrucci*, p. 81. — *L. Aubert*. Les Maîtres de l'Estampe japonaise, p. 83.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE : Ecole française d'Extrême-Orient, p. 85.

Tonkin, p. 93.

Annam, p. 93.

Cambodge, p. 94.

Laos, p. 96.

NÉCROLOGIE.

G. E. Gerini (L. FINOT), p. 97. — *Palmyr Cordier* (Id.), p. 99.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS, p. 101.

INDEX ANALYTIQUE, p. 107.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — Numismatique annamite. Par Désiré LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XI planches *Episè*
 II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE GABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8° 10 fr.
 III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. GADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50
 IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME Ier. Paris, Leroux, 1903, in-8°. 15 fr.
 V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME Ier. INTRODUCTION. — LES ÉDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

- VI. — Le même. TOME II. (Sous presse.)
 VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE GABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.

- VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.

- IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.
 X. — Répertoire d'Épigraphie jainne, précédé d'une Esquisse de l'histoire du JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.

- XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME Ier. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.

- XI^{bis}. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.

- XII et XII^{bis}. — Le même. TOME II et Album de Planches (Sous presse.)
 XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME Ier. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1913, in-8°.

- DEUXIÈME PARTIE. (Sous presse.)
 XIV. — Le même. TOME II. (En préparation.)

- XIII^{bis}-XIV^{bis}. — Le même. PLANCHES. 2 albums in-4°, comprenant 183 planches. Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix des souscriptions à l'ouvrage complet : 150 fr.)

- XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE ÉPIGRAPHIQUE DES ŒUVRES RELATIVES À L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME Ier. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 50 fr.

- XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAÏSE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. 25 fr.
 XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. 40 fr.

- XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. 40 fr.

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMP ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. in-f°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — Éléments de sanscrit classique. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.
 II. — Précis de grammaire pâlie, accompagné d'un choix de textes gradués. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.